





Hippocrates III

ÉPIDÉMIQUES D'HIPPOCRATE

TRADUITES DU GREC;

AVEC des Réflexions ſur les Conſtitutions Epidémiques : ſuivies des quarante-deux Hiſtoires rapportées par cet ancien Médecin, & du Commentaire de Galien ſur ces Hiſtoires.

ON *y a joint un* Mémoire ſur la Mortalité des Moutons *en Boulonnois, dans les années 1761 & 1762, & une* Lettre ſur la Mortalité des Chiens, *dans l'année 1763, dans laquelle ſont développées les vûes d'Hippocrate ſur les Conſtitutions.*

Par M. DESMARS, Médecin, Penſionnaire de la ville de Boulogne.



A PARIS,

Chez la Veuve D'HOURY, Imprimeur-Lib. de Mgr. le Duc d'Orleans, rue Saint Séverin, près la rue Saint Jacques.

M. DCC. LXVII.

Avec Approbations & Privilege du Roi.



A MONSIEUR LE CHEVALIER DE GUEMY, LIEUTENANT DE ROY A BOULOGNE SUR MER.



N vous dédiant cet OUVRAGE, *je voudrois faire connoître à la postérité, un* HOMME *aimable, & publier un éloge écrit dans tous les cœurs; je voudrois exprimer des sentimens d'amour & de respect, & servir d'organe à tous les honnêtes gens qui ont l'hon*

neur de vous connoître & de vous fréquenter.

Je ſuis bien ſûr d'être applaudi, ſi je peins ſidelement le tendre interêt qu'ils prennent à votre conſervation. Combien de fois ai-je été témoin de leurs allarmes pour votre ſanté, & des vœux qu'ils formoient pour votre rétabliſſement! Puiſſiez-vous jouir encore long-temps du doux plaiſir d'être chéri univerſellement! Puiſſions-nous jouir nous-mêmes, pendant bien des années, de la préſence d'un Chef ſi digne de nos hommages, par toutes les vertus qui rendent un homme cher à la patrie & à ſes amis!

Je ſuis avec reſpect,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéïſſant Serviteur
DESMARS, Doct. Med.

AVERTISSEMENT.

L'OUVRAGE que nous venons d'imprimer eſt connu de pluſieurs Médecins de la Faculté de Paris, depuis plus de quatre ans, leſquels l'ont lû avec plaiſir, & en ont vivement déſiré la publication. C'eſt à leur inſtance que M. Deſmars s'eſt enfin déterminé à lui laiſſer voir le jour, & à nous faire remettre ſon manuſcrit à l'impreſſion duquel nous avons apporté tous nos ſoins.

L'Auteur du *Journal de Médecine*, dont tout le monde connoît le ſçavoir & les lumieres, a parlé de cet ouvrage en pluſieurs occaſions, & a prévenu le public ſur ſon mérite & ſon utilité. On peut voir ce qu'il en dit au mois de Février 1754, en annonçant

le discours de M. Desmars sur les Épidémiques, *pag. 99 & suiv.* & au mois de Février 1765, *page* 99, en annonçant sa Lettre sur la mortalité des Chiens.



APPROBATION
du Cenſeur Royal.

J'AI lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, un manuſcrit intitulé: *Réflexions ſur les conſtitutions épidémiques d'Hippocrate*, par M. DESMARS, Médecin; & je crois cet Ouvrage très-digne d'être imprimé. A Paris ce 10 Janvier 1762. MACQUART, *Doct. Rég. de la Fac. de Med. de Paris.*

APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monſeigneur le Vice-Chancelier, un Manuſcrit intitulé *Épidémiques d'Hippocrate*, avec deux imprimés l'un *ſur la mortalité des Moutons en 1761 & 1762*, & l'autre *ſur la mortalité des Chiens en 1763*, par *M. DESMARS*, *Médecin*, *&c.* Je n'ai rien trouvé dans ces ouvrages qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. A Paris le 27 Novembre 1766. *Signé*, RAULIN.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, à nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenant nos

Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra: SALUT. Notre amée la Veuve de CHARLES-MAURICE D'HOURY, Imprimeur-Libraire de Mgr le Duc d'Orleans, ancien Adjoint, Nous a fait exposer qu'elle désireroit réimprimer, faire réimprimer des Ouvrages qui ont pour titres: *Epidémiques d'Hippocrate. L'art de cultiver les Peupliers d'Italie, avec des Observations sur les differentes especes & variétés de Peupliers, sur le choix, la disposition des Pépinieres, &c.* s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privileges pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposante, Nous lui avons permis & permettons par ces presentes, de réimprimer, faire réimprimer lesdits Ouvrages autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter partout notre Royaume, pendant le temps de six années consécutives, à compter du jour de la date des presentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs-Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire de réimpression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance. Comme aussi, de réimprimer, faire réimprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Ouvrages, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce puisse être sans la permission expresse & par écrit de ladite Exposante, ou de ceux qui auront droit d'elle, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des

Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers à ladite Expoſante, ou à celui qui aura droit d'Elle, & de tous dépens, dommages & interêts. A la charge que ces preſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que la réimpreſſion deſdits deux Ouvrages ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beau caractere, conformément aux Reglemens de la Libraire, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance du preſent privilege; qu'avant de les expoſer en vente, les imprimés qui auront ſervi de copie à l'impreſſion deſdits Ouvrages, ſeront remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le ſieur de Lamoignon, & qu'il en ſera enſuite remis deux exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle dudit ſieur de Lamoignon, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Vice-Chancelier, & Garde des Sceaux de France, le ſieur de Maupeou, le tout à peine de nullité des preſentes, du contenu deſquelles, vous mandons & enjoignons de faire jouir ladite Expoſante & ſes Ayans cauſes, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des preſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin deſdits Ouvrages, ſoit tenue

pour dûement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers-Secretaires, foi ſoit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtont clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Verſailles le trente-uniéme jour du mois de Décembre, l'an de grace mil ſept cent ſoixante-ſix, & de notre Regne le cinquante-deuxiéme. Par LE ROI en ſon Conſeil.

Signé LEBEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XVII. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N° 1205, fol. 79, conformément au Reglement de 1723. A Paris, ce 14 Janvier 1767.

Signé GANEAU, Syndic.

DISCOURS



DISCOURS

PRÉLIMINAIRE.



ONNER une idée de la Méthode d'Hippocrate dans les épidémiques; exposer les raisons qui m'ont déterminé à changer l'ordre des matieres, & rendre compte de mon travail, tant sur les constitutions, que sur les quarante-deux histoires, sont les objets de ce discours.

I.

On admire avec raison la méthode & la précision qui caractérisent les chefs-d'œuvres de l'ancienne Grece, tels que les *Epidémiques* d'Hippocrate, l'*Histoire des animaux* d'Aristote, l'*Histoire des plantes* de Théophraste. Ces grands hommes finissoient leurs ouvrages, & n'étoient point épouvantés, parce que le Poëte appelle *limæ labor & mora.* Ils

ne ſe laiſſoient point éblouir par le deſir de faire de nouvelles découvertes, & ils ne s'occupoient point à groſſir éternellement la maſſe des faits; mais ils ſçavoient diſcerner ceux qui tiennent lieu de principes, & les placer dans l'ordre convenable, pour conduire, par la voie la plus courte & la plus ſûre, aux vérités importantes qu'ils ſe propoſoient d'enſeigner. Cet eſprit d'œconomie & de ſobriété, ſi remarquable dans leurs écrits, & particulierement dans ceux d'Hippocrate, étoit une ſuite de la pleine & entiere appréhenſion du ſujet, qui fait voir avec évidence, & convertit en principes, des propoſitions qu'il a fallu d'abord établir par le raiſonnement. Les *théorêmes* de géométrie, que l'on démontre à des commençans, ſont des *axiomes* pour des Géométres.

Le Médecin obſerve, compare, apprécie les écarts de la nature, qui ſe manifeſtent par les dérangemens des facultés, d'où réſulte un aſſez grand nombre de *données*, à l'aide deſquelles il doit réſoudre les problêmes de ſon art. Il s'agit de ſçavoir ſi une maladie eſt mortelle, ou ſi elle ſera terminée par la guériſon, ſi elle ſera longue, ou de peu de durée; ſi, lorſqu'elle paroît guérie, il

n'y a point de rechûte à craindre; quels ſont les jours des paroxyſmes ou redoublemens; ceux des criſes, & les voies par leſquelles elles ſe feront, &c. Ces connoiſſances réglent les médicamens & la diete. Or, l'appréciation de toutes ces *données*, qui ſont en aſſez grand nombre, conſidérées d'abord iſolées, puis combinées, pour en former des jugemens diagnoſtiques & prognoſtiques, ſuppoſe la vûe nette, & diſtincte des principes qui en donnent les valeurs. Si vous les multipliez trop, en les décompoſant, ils offuſquent par leur nombre, & leur force diminue comme leur maſſe. Si vous voulez les prouver par des raiſonnemens ſubtils, alors la Médecine, ſurchargée d'opinions & de théories, s'évanouit, & vous laiſſe l'ombre au lieu de la réalité.

Les écrits d'Hippocrate ſont dogmatiques ou hiſtoriques. Les livres du *Prognoſtique*, des *Aphoriſmes*, de la *Diete*, de l'*Air*, des *Eaux*, &c. ſont de la premiere claſſe. Les *Conſtitutions Epidémiques*, & les *Quarante-deux Hiſtoires*, forment la ſeconde. Le dogme eſt né de l'obſervation éclairée par le raiſonnement. Enſuite le dogme a réglé lui-même la maniere d'écrire l'hiſtoire

des faits qui l'ont fait éclore. Il n'étois pas question, comme l'observe Galien, de donner une histoire des maladies, telle que celle de Thucydides, qui entre dans les détails les plus vulgaires de la peste d'Athènes ; qui indique non seulement tout ce qui se pratiqua pour lors, mais encore ce qui fut négligé. L'objet de cet historien étoit de peindre un événement fort intéressant pour sa nation. Celui d'Hippocrate a été d'instruire & de former des Médecins, en écartant soigneusement tout ce qui pouvoit être superflu, pour ne laisser à l'attention que les objets sur lesquels elle devoit s'exercer ; en supprimant même les symptômes qui résultent nécessairement de la maladie indiquée, comme suffisamment entendus, pour ne présenter que ceux qui fournissent une connoissance exacte & nécessaire ; en un mot, en exigeant de ses lecteurs une attention soutenue, un esprit pénétrant, un jugement sain, & les accoutumant, par une méthode austere, à vaincre dans ses livres, des difficultés assez semblables à celles qu'ils doivent rencontrer dans la pratique. Eh ! quel inconvénient y a-t-il de ne rendre l'art accessible qu'à ceux que la nature y destine, & qui deviendront

dignes de l'exercer par des efforts généreux ?

Hippocrate ne pouvoit mieux traiter ces épidémies, qu'en choisissant quatre constitutions opposées en intempéries ; qui, par conséquent, forment l'enceinte de toutes les constitutions épidémiques. Lorsqu'il s'est proposé de traiter des maladies considérées dans chaque individu, il a rassemblé quarante-deux histoires de maladies qui, par la diversité de leurs symptômes, de leur durée, de leurs crises, &c., contiennent tous les cas particuliers. Développons cette idée.

Entre la constitution des saisons, la plus favorable & celle qui produit les maladies les plus pernicieuses, les nuances sont infinies. Depuis l'état de santé jusqu'aux plus grands dérangemens dans l'œconomie animale, les degrés sont sans nombre. L'art ne peut donc les représenter que par des divisions factices, qui fassent connoître les principaux termes de la progression naturelle, & distinguer par leurs secours les termes intermédiaires. Il falloit donc choisir un certain nombre de constitutions, pour avoir l'histoire des épidémies, & pareillement assez de cas particuliers, pour représenter toutes les maladies indivi-

duelles. Tel eſt le plan général des Epidémiques, qui ne ſuppoſe aucun ſyſtême, aucune méthode arbitraire ; qui ne redoute les opinions d'aucune ſecte ; qui n'offre que des faits choiſis, rangés, meſurés avec la ſageſſe la plus profonde. Dans l'une & dans l'autre hiſtoire on ſuppoſe connu tout ce qui eſt dans l'ordre légitime, les conſtitutions bénignes, & les maladies bien ordonnées. On ne conſidere que les grands excès ; c'eſt-à-dire, d'une part, des conſtitutions vicieuſes dans leur entier ; & d'autre part, des fievres ardentes & malignes. Je dis que cette hiſtoire fournit celle de toutes les maladies ; car les ſymptômes des chroniques, & ceux des aiguës ſont appréciés ſuivant le même tarif. *Les maladies les plus aiguës & les plus graves*, dit Hippocrate, *ſont avec fievre continue.* La connoiſſance exacte de cette ſorte de maladie emporte avec elle celle des maladies plus légeres, comme la ſolution des plus hauts problêmes ſuppoſe celle des problêmes d'un ordre inférieur.

Galien a cru que le but principal d'Hippocrate, dans ſes quarante-deux hiſtoires, étoit d'établir l'ordre des jours critiques, dont nous voyons effectivement toute la variété dans ces hiſtoires.

Mais n'y reconnoissons-nous pas également toute sorte de crise ? Galien lui-même ne nous y fait-il pas remarquer toutes les especes de *dyspnées* ? Le froid, le frisson, la chaleur, la sueur, les nausées, le vomissement, la soif, le dégoût, le sommeil, l'insomnie, les urines, les déjections, les hémorrhagies, la toux, les crachats, &c., s'y trouvent gradués & combinés de tant de manieres, que ce n'est pas plus l'histoire des jours critiques, que celle de chacun de ces symptômes.

Quelques commentateurs, peu éclairés sur les vûes d'Hippocrate dans ce recueil de cas particuliers, ont été surpris que le nombre des morts ait été si considérable, & se sont imaginés qu'on auroit pû guérir plusieurs de ceux que la mort a enlevés. Quelques-uns même ont tracé la conduite qu'il auroit fallu tenir en traitant ces maladies. Mais s'ils eussent observé avec Galien, que parmi ceux qui ont échappé à un sort funeste, la plûpart ont dû leur rétablissement à une forte constitution ; ils auroient sans doute reconnu que le choix étoit fait à dessein, & que l'auteur, ne voulant mettre sous les yeux de ses disciples que les plus grandes difficultés de l'art,

il avoit dû ne choiſir que des maladies mortelles, ou preſque mortelles.

I I.

Le premier & le troiſieme livre des Epidémiques, qui ſont les ſeuls légitimes, nous ſont-ils parvenus ſans altération ?

Le premier livre eſt composé de trois ſections. La premiere contient uniquement la premiere conſtitution. La deuxieme ſection contient la deuxieme & la troiſieme conſtitution. Il paroît déja ſingulier que la premiere conſtitution ayant ſuffi pour remplir la premiere ſection, on ait renfermé deux conſtitutions dans la deuxiéme. La troiſieme ſection traite un ſujet qui a peu de rapport aux conſtitutions : ce ſont des principes généraux qui peuvent ſervir d'introduction aux quarante-deux hiſtoires. A la ſuite de ces principes on lit quatorze hiſtoires de maladies qui terminent le premier livre.

La premiere ſection du troiſieme livre contient trois hiſtoires. La deuxieme en contient neuf, qui ſemblent être une ſuite des précédentes, puiſque la premiere hiſtoire de cette deuxieme ſection eſt intitulée *Quatrieme malade.*

Dans la troisieme section se voit la constitution pestilentielle, suivie de seize histoires.

On a donc mêlé les quarante-deux histoires avec les constitutions, comme ne faisant qu'un seul & même ouvrage : & c'est ce que je me propose de discuter. Mais exposons d'abord dans quelles circonstances les écrits d'Hippocrate ont été altérés.

Ptolomée, roi d'Egypte, avoit une extrême passion pour les livres anciens. Il en faisoit rassembler de toutes parts, & à grands frais, pour enrichir la fameuse bibliotheque d'Alexandrie. Il s'emparoit de tous ceux que les étrangers apportoient dans ses états, les gardoit, & leur en faisoit remettre des copies. Ayant obtenu des Athéniens, moyennant quinze talens d'argent qu'il leur donna pour gage, les ouvrages de Sophocles, d'Euripide & d'Æschine, à condition de les rendre après les avoir fait transcrire, il les garda, & leur renvoya à la place des copies qu'il en avoit fait tirer, les priant d'accepter en outre la somme d'argent dont ils étoient nantis. L'avidité du gain, qui prend toute sorte de formes, sçut profiter de l'amour de ce prince pour les Lettres. On changea les

titres des livres, on altéra l'ordre des matieres; on ajouta des notes; on réunit en un seul livre, & sous un même titre, des ouvrages différens; on substitua aux noms des auteurs médiocres, ceux des hommes les plus célebres; en un mot on employa toute sorte de déguisemens pour en imposer à ceux qui étoient chargés d'acheter les livres rares.

Les constitutions épidémiques qui peuvent être aisément contenues dans une ou deux feuilles d'impression, ont fourni le titre à un amas considérable de divers ouvrages partagés en sept livres, dont quatre sont subdivisés en sections. La plûpart de ces écrits n'ont aucun rapport aux épidémies. Les Aphorismes ont été partagés de même en sept sections, grossies par des additions, & souvent des répétitions. Le livre de la Nature Humaine a été augmenté d'un ouvrage de Polybe, disciple d'Hippocrate, sur le régime; & celui qui avoit réuni ces deux ouvrages sous un même titre, ne trouvant pas que le volume fût assez considérable, y a joint encore des morceaux de sa composition.

Malgré les difficultés qui se rencontrent dans le discernement des écrits

vrais & ſuppoſés, on n'a jamais douté que le premier & troiſieme livres des Epidémiques fuſſent légitimes. Galien a ſeulement reconnu des additions, & d'ailleurs a laiſſé ſubſiſter la diſtribution des matieres, telle que nous la voyons aujourd'hui. Mais il me paroît très vraiſemblable que les quatre conſtitutions doivent être rangées de ſuite, & que les quarante-deux hiſtoires, précédées de l'introduction qui ſe voit au commencement de la troiſieme ſection du premier livre, ne doivent ſouffrir pareillement aucune interruption.

La premiere, & la principale raiſon eſt, que les conſtitutions n'ont aucun rapport aux quarante-deux hiſtoires. On a vû dans la premiere partie de ce diſcours le plan général d'Hippocrate dans l'un & l'autre écrit. Les commentaires de Galien n'établiſſent aucune relation, aucune dépendance mutuelle.

Les conſtitutions ſont écrites d'après les principes établis dans la troiſieme ſection des Aphoriſmes. Les hiſtoires reſſortiſſent nuement & ſimplement aux dogmes enſeignés dans le livre du Prognoſtique. Les premieres décrivent les ſymptômes communs à une multitude de malades, & dépendans des intempé-

ries de l'air. Les autres ſont des hiſtoires de maladies individuelles : elles nous apprennent à obſerver & apprécier les ſymptômes qui doivent former la baſe de nos jugemens dans la pratique.

On pourroit objecter que ces hiſtoires appartiennent aux conſtitutions, après leſquelles elles ſont rapportées, puiſque *Philiſcus*, qui eſt le ſujet de la premiere, eſt dénommé expreſſément dans la troiſieme conſtitution. On peut citer d'ailleurs pluſieurs autres hiſtoires qui ont dû être obſervées dans quelqu'une des quatre conſtitutions. Il faut convenir que l'auteur des conſtitutions eſt certainement l'auteur des quarante-deux hiſtoires ; que l'un & l'autre ouvrage ont pû être faits dans le même temps ; au moins, que pluſieurs obſervations de maladies particulieres ont été faites durant les conſtitutions, qui fourniſſoient des occaſions favorables d'obſerver les ſymptômes des maladies dans toute leur latitude. Rien n'empêche donc de placer les hiſtoires à la ſuite des conſtitutions ; mais ſans confuſion, ſans interpoſition, ſans en inférer, que ces deux ouvrages ne ſoient qu'un ſeul & même ouvrage.

La ſeconde raiſon, qui me fait rejetter

la diſpoſition actuelle des matieres, eſt, qu'en ſuppoſant même les quarante-deux hiſtoires appartenir aux quatre conſtitutions, il faudroit les rejetter toutes après la quatrieme conſtitution. Valeſio a été aſſez attentif à faire remarquer parmi les hiſtoires du premier & du troiſieme livre, celles qui peuvent appartenir à la premiere & ſeconde conſtitution. Elles ſont confondues avec celles de la troiſieme. Quelques-unes ſe trouvent parmi les hiſtoires du troiſieme livre: or, cette confuſion une fois admiſe, il étoit auſſi ſimple de les raſſembler toutes, & de les placer après les quatre conſtitutions, que d'en former différentes diſtributions, dont on ne peut deviner le motif.

Enfin, Galien a reconnu que les ſeize hiſtoires qui terminent le troiſieme livre, n'appartenoient pas toutes à la conſtitution qui les précede. Le docteur Freind a oſé le reprendre, parce que, dit-il, toutes ces maladies ſont des fievres ardentes. Galien n'a pas nié que ces fievres fuſſent ardentes. Chaque conſtitution a des fievres ardentes d'une nature particuliere. Hippocrate prend ſoin d'établir les caracteres généraux dans chaque conſtitution, & Galien a

eu droit d'examiner s'ils ſe retrouvoient dans les ſeize hiſtoires du troiſieme livre. Il a reconnu des caracteres très différens : & il en a conclu juſtement qu'elles ne pouvoient toutes appartenir à la conſtitution qui les précéde. Il ſuffit de renvoyer à la deſcription des fievres ardentes, qu'on y lit, pour mettre le lecteur en état de juger de la diſparité de ces fievres, & combien eſt peu fondée la critique du docteur Freind à cet égard. Qu'on faſſe attention ſeulement à la maniere dont ces fievres ſe jugeoient ; aux flux de ventre qui les accompagnoient, à l'averſion inſurmontable des malades pour toutes ſortes d'alimens ; & qu'on compare ces ſymptômes avec ceux des malades Abdéritains.

J'ajoûterai qu'il n'eſt pas apparent que le même Médecin ait pû obſerver dans la même conſtitution les ſeize maladies dont il s'agit. Les trois premiers malades étoient à Thaſe. Suppoſons que le quatrieme, dont le ſéjour n'eſt point marqué, étoit pareillement habitant de Thaſe. Cette ſuppoſition eſt favorable au ſyſtême que j'attaque. Le premier malade eſt mort au cent-vingtieme jour de ſa maladie, qui a

duré par conſéquent quatre mois ; & en ſuppoſant que le ſecond qui eſt mort le quatre-vingtieme, & le troiſieme mort le neuvieme, aient été malades dans le même-temps, encore faudra-t'il quatre mois de ſéjour à Thaſe, pour traiter ces trois malades. Le cinquieme malade étoit de Lariſſe, & il eſt mort le quatrieme jour de ſa maladie. Les cinq ſuivans étoient Abdéritains. Un d'entr'eux fut jugé le centieme jour de ſa maladie ; les autres, le quatrieme, le vingt-ſeptieme, le trente-quatrieme & le vingt-quatrieme. Voilà encore au moins trois mois paſſés à Abdere ; partant, ſept & demi, y compris les ſix jours que dura la maladie ſuivante d'un habitant de Lariſſe. Le treizieme malade étoit Abdéritain. On peut le comprendre avec les précédens. Sa maladie ne dura que trente-quatre jours. Le quatorzieme eſt une femme de Lyſique, qui mourut le dix-ſeptieme jour, ce qui fait déjà plus de huit mois. Le quinzieme eſt de Thaſe, & peut-être compris avec les trois premiers, ſa maladie n'ayant duré que vingt-un jours. Enfin, le ſeizieme, de Mélibée, mourut le vingt-quatrieme jour. Ainſi, le Médecin, qui a traité tous

ces malades, n'a pû séjourner moins de neuf mois dans toutes ces villes, sans y comprendre le temps nécessaire pour s'y transporter. Maintenant les fievres ardentes, qui avoient commencé au printemps, ont fini dans l'automne : ce qui ne donne pas neuf mois, suivant la distribution des saisons, dans Hippocrate.

Si on demande quel étoit l'objet de l'auteur, en proposant des observations faites à Thase, à Abdere, Larisse, Lysique & Mélibée, je réponds que les quarante-deux histoires ont été probablement tirées dans des collections considérables d'observations faites dans les villes de la Grece, & de la partie d'Asie, habitée par les Grecs, & sur-tout dans l'isle de Thase, où les trois premieres constitutions ont été observées; que ces histoires, ainsi que les constitutions, ont été choisies dans la vûe de nous faire connoître, d'une part, les influences des saisons, ou les changemens qu'elles peuvent causer dans les maladies des différentes années; & d'autre part, les loix fixes & stables que suivent ces mêmes maladies, quelque nom qu'on veuille leur donner, dans quelqu'année que ce soit, & dans tous

les pays du monde. On lit à la fin du livre du prognoſtique ces paroles remarquables, qui peuvent ſervir également de concluſion aux Epidémiques : *Il faut obſerver ſoigneuſement les caracteres des maladies populaires, & connoître les effets que doit produire l'état des ſaiſons.* Voila pour les quatre conſtitutions. Et tout de ſuite, *& bien comprendre qu'en quelque année & en quelque ſaiſon que ce ſoit, les ſignes ſalutaires ſont toujours tels, & ne changent pas de nature, & les ſignes funeſtes toujours mauvais ; car dans la Libye, dans l'iſle de Délos, & dans la Scythie, l'obſervation confirme la vérité de nos principes.* Ces dernieres paroles n'expliquent-elles pas ſuffiſamment l'objet des quarante-deux hiſtoires ?

I I I.

J'ai donc partagé les Epidémiques en deux parties, dont la premiere contient les quatre conſtitutions ; la ſeconde renferme les quarante-deux hiſtoires. Je ne penſe pas que les titres de *premiere, deuxieme & troiſieme conſtitution* ſoient de l'auteur. Je les ai laiſſés pour la commodité des citations, & j'ai ſupprimé les diviſions par ſec-

tions. J'ai ſupprimé auſſi le titre de *Conſtitution Peſtilentielle*. J'ai ſubſtitué celui de *Quatrieme Conſtitution*. Après la traduction des conſtitutions, j'ai placé des réflexions que je diviſe en deux parties. La premiere traite des regles ſuivies par Hippocrate, en établiſſant les cauſes météorologiques des épidémies. Les principales queſtions diſcutées dans cette partie ſont, 1°. Pourquoi toutes les conſtitutions ont été réduites à quatre? 2°. Pourquoi chaque conſtitution contient la deſcription de quatre ſaiſons conſécutives? 3°. D'où vient que cette deſcription précede toujours celle des maladies? 4°. De la durée des conſtitutions, s'il y en a de pluſieurs années. Réflexions ſur les Conſtitutions de Sydenham. 5°. Pourquoi la deſcription des ſaiſons commence toujours par l'automne, & finit à l'automne ſuivant excluſivement? 6°. Comment Hippocrate décrit les ſaiſons? 7°. Pourquoi il ne fait mention que des vents méridionaux & ſeptentrionaux? 8°. Digreſſion ſur les effets de ces deux vents principaux. 9°. Comment Hippocrate obſerve les vents? 10°. Du chaud & du froid; & de la maniere dont Hippocrate les meſure. 11°. Des effets de la cha-

leur & de la froidure ſur le corps humain. 12°. De l'humidité & de la ſéchereſſe, & de leurs effets. 13°. Comment Hippocrate meſure ces qualités de l'air ? 14°. Effets des temps nébuleux & orageux. 15°. De l'inutilité des obſervations faites ſur les trois regnes, pour parvenir aux cauſes des épidémies. 16°. Qu'elle eſt la meſure commune de l'intempérie des ſaiſons, ou quelle eſt la regle générale qu'il faut ſuivre dans leur eſtimation ?

La ſeconde partie de mes réflexions a pour objet la noſographie épidémique, ou l'hiſtoire des maladies des quatre conſtitutions. 1°. Le dénombrement des maladies des quatre ſaiſons, tel qu'il ſe voit dans la troiſieme ſection des Aphoriſmes, contient le dénombrement des maladies épidémiques. 2°. L'*euſtathie* & l'*eucriſie* des maladies conſtituent leur légitimité, & c'eſt ſur cette idée qu'on doit eſtimer les maladies épidémiques. 3°. Comment les fievres ſont cauſées par les intempéries des ſaiſons. 4°. Diviſions des fievres épidémiques en bénignes & malignes, ardentes & continues. Raiſons de ces diviſions. 5°. & 6°. Deſcriptions des fievres ardentes, bénignes & ma-

lignes. 7°. & 8°. Descriptions des fiévres continues, bénignes & malignes. 9°. Comment ces deux genres de fievres contrastent & renferment toutes les fievres épidémiques. 10°. Des principaux symptômes des fievres ardentes & continues épidémiques, & de leurs rapports avec les intempéries des saisons. 11°. Réflexions générales sur la méthode d'Hippocrate.

Tel est le plan que j'ai suivi concernant les constitutions. Je me proposois d'en rester là, & ne voulois pas m'engager dans un plus grand travail, par le souvenir des difficultés que j'avois eu à surmonter; mais j'ai cédé à des avis respectables, & j'ai traduit les quarante-deux histoires, en y joignant un abrégé du commentaire de Galien, sur cette partie des Epidémiques, dans lequel on verra l'application des regles du prognostique aux faits de pratique, l'histoire toujours d'accord avec le dogme, & Hippocrate expliqué par lui-même. Galien n'a pas également discuté toutes les histoires: il nous abandonne souvent à nos propres forces. Quelquefois il nous renvoie à ses autres ouvrages. En vain espereroit-on retirer quelque fruit de l'étude des Epidémiques, si on

ne s'exerçoit à résoudre par soi-même les problêmes de ce genre. C'est le seul moyen d'apprendre à calculer & à prédire les évenemens des maladies. Les anciens connoissoient tout le prix de la science du prognostique. Ils sçavoient combien elle est nécessaire pour obtenir la confiance des malades, faire valoir les succès & mettre à l'abri des reproches & des murmures dans les événemens fâcheux. Les hommes, de tout temps, ont eu de la véneration pour ceux qui sçavent lire dans l'avenir. Tout homme, qui connoît bien l'avenir, n'ignore pas la conduite qu'il doit tenir au moment présent. Ces anciens étoient donc regardés comme des hommes d'une espece supérieure. On écoutoit avec respect les oracles qu'ils prononçoient, & on suivoit avec docilité leurs conseils.

La Médecine jouiroit encore du même degré d'estime & de faveur, si, au lieu de se livrer à tant de spéculations oisives, on se renfermoit dans ce cercle de connoissances dont Hippocrate a tracé la circonférence, & qui est plus que suffisante pour employer toute la vie de l'homme le plus appliqué.

Valesio a écrit des commentaires

ſur les ſept livres des Epidémiques, dans leſquels il ne fait que développer & mettre à la portée d'un plus grand nombre de lecteurs les principes employés par Galien. Cet auteur ſaiſit aſſez les occaſions de propoſer des ſentimens oppoſés à ceux de Galien, mais communément dans des choſes de peu d'importance; & ſon ſentiment ne paroît pas toujours le plus sûr. Le chevalier Floyer n'a commenté que les quarante-deux hiſtoires. Son but étoit d'allier la Médecine ancienne & moderne, en adaptant les principes de la circulation du ſang aux faits rapportés dans les quarante-deux hiſtoires, pour en déduire des regles de pratique. Le ſuccès ne répond point aux promeſſes, & il y a peu de fruit à retirer de la lecture des commentaires du chevalier Floyer. Dix ans avant la publication de cet ouvrage, le docteur Freind avoit dit, en parlant des découvertes anatomiques de ſon ſiecle & du précédent, que, depuis la mort d'Harvée, il ne s'étoit trouvé aucun écrivain qui eût fait voir les avantages que la pratique pouvoit retirer des raiſonnemens puiſés dans l'anatomie.

Ce même docteur Freind a publié en

1716 le premier & le troisieme livres des Epidémiques, & la traduction de Foës, avec quelques changemens. Dans un avertissement au lecteur, il porte son jugement sur les diverses éditions qui avoient paru jusqu'à lui, & sur les secours qu'on pouvoit tirer des manuscrits : il déclare que, sans s'arrêter à aucun en particulier, il a pris des uns & des autres ce qu'il a trouvé de plus exact ; & ne s'est permis aucune substitution ; qu'il a en outre rétabli le dialecte ionique, autant qu'il lui a été possible. Son édition est accompagnée de variantes, tirées d'un ancien manuscrit trouvé en Angleterre.

Freind a joint à son édition neuf dissertations sur les fievres, dont l'objet est d'établir des regles de pratique, relativement aux divers genres d'évacuation que la nature emploie dans la guérison. Ainsi c'est proprement un ouvrage de thérapeutique, & non un commentaire sur les Epidémiques.

J'ai traduit sur le texte grec de l'édition du docteur Freind. J'ai consulté les traductions de Calvus, Cornarius Valesio, Foës, & même la traduction Angloise du chevalier Floyer. Ces différens secours ont souvent augmenté

mes perplexités. Il eſt facile de faire paſſer l'obſcurité du grec dans le latin, & de rendre énigme pour énigme. Les langues vivantes ne laiſſent point cette reſſource. Les meilleures traductions, telles que celle de Foës, à laquelle Freind donne la préférence, & celle de Cornarius, qui paroît plus littérale, ſont défectueuſes en quantité d'endroits. Pour s'en aſſurer, il ſuffit de raſſembler les diverſes expreſſions dont Hippocrate s'eſt ſervi pour exprimer le délire & ſes degrés, & voir avec quelle incertitude & quelle inconſtance ces diverſes expreſſions ont été rendues dans le latin. Galien ne croit pas qu'il y ait une ſyllable inutile dans les écrits d'Hippocrate; il eſt donc eſſentiel d'en peſer ſcrupuleuſement tous les termes.

Pour fixer la valeur de ceux qui m'étoient encore trop indéterminés, j'ai employé l'artifice dont ſe ſert Galien dans ſon petit livre ſur le *coma*. J'ai raſſemblé tous les paſſages des Epidémiques, dans leſquels l'expreſſion, qui m'étoit obſcure & ambiguë, eſt employée. J'ai comparé ces paſſages, & je ſuis parvenu à éclaircir la plûpart de mes doutes.

ÉPIDÉMIQUES



ÉPIDÉMIQUES D'HIPPOCRATE.

PREMIERE CONSTITUTION.

» A Thase, vers l'équi-
» noxe d'automne, & juſ-
» qu'au coucher des Pléïades,
» il plut beaucoup & con-
» tinuellement. Les pluies
» étoient douces & les vents ſouffloient du
» midi. Durant l'hyver, les vents étoient
» pareillement méridionaux. Ceux de
» ſeptentrion ſoufflerent peu. La féche-
» reſſe fut remarquable pour la ſaiſon, &
» l'hyver fut tout-à-fait ſemblable à un
» printemps. Dans celui-ci, on continua
» d'obſerver des vents méridionaux, un
» froid aſſez ſenſible & preſque point de
» pluie. Le temps fut couvert & nuageux
» la plus grande partie de l'été. Il ne plut
» point. Les vents étéſiens ſoufflerent ra-
» rement, foiblement & par intervalles.

» Ainsi, des vents constamment méri-
» dionaux, & de la sécheresse, caracté-
» riserent cette constitution.
» Les fievres ardentes parurent vers
» les premiers jours du printemps, à la
» suite des vents septentrionaux, qui
» avoient fourni un contraste de peu de
» durée avec la constitution générale de
» l'année. Peu de personnes en furent
» attaquées Elles étoient bénignes, rare-
» ment accompagnées d'hémorrhagies,
» & personne n'en mouroit. Bien des
» gens eurent des parotides, les uns d'un
» côté seulement, les autres des deux cô-
» tés la plûpart sans fievre, quelques-uns
» avec un peu de chaleur fébrile. Toutes
» ces tumeurs se dissiperent sans accident,
» & sans venir à suppuration. Elles étoient
» molles, grandes, larges, sans inflam-
» mation, sans douleur & disparurent
» toutes insensiblement. Ces tumeurs se
» faisoient observer dans les adolescens &
» les jeunes gens, sur-tout dans les lut-
» teurs & les athletes, rarement dans
» les personnes du sexe. La plûpart eu-
» rent des toux seches suivies peu après
» d'enrouement; quelques-uns de ces
» derniers eurent le testicule droit ou
» gauche, d'autres l'un & l'autre doulou-
» reux & enflammés, les uns avec fievre,

» les autres ſans fievre, ſouvent avec » de grandes douleurs. D'ailleurs ces » maladies ſe diſſiperent ſans le ſecours » de l'art.

» Mais au commencement de l'été, » & durant toute cette ſaiſon, & juſ- » ques dans l'hyver, grand nombre de » phthiſiques furent réduits à garder le » lit ; dans le même temps cette ma- » ladie fit des progrès ſenſibles dans » la plûpart de ceux qu'on ſoupçonnoit » d'en être attaqués ; les autres, qui » avoient des diſpoſitions à cette ma- » ladie, en reſſentirent pour lors les » premieres atteintes. Le nombre des » morts fut conſidérable. La plûpart de » ces derniers moururent, & de ceux » que la maladie réduiſit à garder le » lit, aucun que je ſçache, n'échappa » à une mort prompte. La maladie étoit » plus aiguë & la cataſtrophe plus pré- » cipitée qu'elle n'eſt ordinairement, » tandis que les autres maladies com- » pliquées de fievres même les plus lon- » gues étoient légeres & bénignes Nous » en parlerons ci-après. En un mot, » de toutes les maladies de cette con- » ſtitution la phthiſie fut la plus grave » & la ſeule qui enleva beaucoup de » malades.

» Dans ces phthiſies on obſervoit » ordinairement de *l'horreur* dans les » accès. La fievre étoit continue, aiguë, » ſans intermiſſion parfaite. Elle avoit » les caracteres de l'hémitritée triſte. Un » accès modéré étoit ſuivi le jour d'a- » près d'un redoublement qui enché- » riſſoit ſur le précédent, & la maladie » devenoit plus aiguë. Les ſueurs étoient » continuelles. Elles n'occupoient point » tout le corps. Le froid des extrémités » étoit grand : & la chaleur ſe réta- » bliſſoit difficilement; les déjections » étoient bilieuſes, modiques, pures, » tenues, mordicantes & fréquentes. » Les urines étoient tenues, décolo- » rées, crues & modiques; ou épaiſ- » ſes avec un ſédiment modique, mal » conditionné, crud & hors de ſaiſon. » La toux étoit petite & fréquente; les » crachats cuits, modiques & expec- » torés difficilement. Ceux qui avoient » une toux violente, ne crachoient rien » de cuit, mais des crudités juſqu'à la » fin. La plûpart avoient mal à la gorge » dès le commencement & durant tout » le cours de la maladie avec rougeur » & inflammation; une humeur modi- » que, tenue, âcre, diſtilloit ſur cet » organe. La conſomption faiſoit des

» progrès rapides, & le malade empi-
» roit à vûe d'œil : un dégoût universel
» & continuel, point de soif; enfin le
» délire survenoit aux approches de
» la mort. Telles étoient les phthisies
» de cette constitution.

» Pendant l'été & l'automne il y eut
» quantité de fievres continues béni-
» gnes ; elles étoient longues, mais
» d'ailleurs sans symptômes fâcheux.
» La plûpart avoient un flux de ventre
» qu'ils supportoient facilement, &
» point d'autres incommodités nota-
» bles. Les urines étoient communé-
» ment d'une bonne couleur, mais pu-
» res, tenuës, & avec coction vers le
» jugement. La toux étoit modérée,
» l'expectoration facile, point de dé-
» goût. Ils prenoient volontiers & avec
» succès des alimens. Enfin ces fievres
» différoient de celles des Phthisi-
» ques, en ce que *l'horreur* étoit sui-
» vie d'une petite sueur. Les redouble-
» mens étoient vagues & incertains. Ils
» ne parvenoient point à une intermis-
» sion parfaite, & suivoient assez les
» périodes des fievres tierces. La moin-
» dre durée de ces fievres étoit de vingt-
» jours, la durée commune de qua-
» rante; beaucoup ne furent jugées qu'au

» quatre-vingtieme. Quelquefois ces » fievres ne garderent point cet ordre, » & furent jugées irrégulierement & » sans crise. La plûpart de ces dernieres » furent sujettes à de promptes rechû- » tes, dans lesquelles on observoit l'or- » dre des jours indiqués ci-dessus. Ces » fievres se prolongoient quelquefois » jusques dans l'hyver; mais de toutes » les maladies de cette constitution, la » phthisie seule fut funeste, les autres » n'étoient point mortelles.

DEUXIEME CONSTITUTION.

» A Thase la saison fut refroidie tout- » à-coup dès les premiers jours de » l'automne par de grands vents de » septentrion & de midi, qui soufle- » rent jusqu'au coucher des Pléïades, » & amenerent une humidité préma- » turée. Pendant l'hyver les vents » étoient septentrionaux, il pleuvoit » fréquemment & largement. Il tomba » aussi de la neige. Il y eut une alter- » native de beau & de mauvais temps, » pendant presque toute cette saison. » Le froid n'étoit pas excessif, mais » après le solstice d'hyver, & lorsque

» nous attendions le retour annuel du
» zéphyre, il fit un grand froid. Les
» vents ſeptentrionaux ſe renforcerent.
» Il tomba de la neige & de la pluie
» abondamment & continuellement.
» Un ciel toujours obſcur & orageux
» juſqu'à l'équinoxe. Le printemps fut
» froid. Les vents ſeptentrionaux. Le
» temps pluvieux, nuageux. Les cha-
» leurs ont été fort modiques. Les vents
» étéſiens ſoufflerent continuellement.
» Vers le retour d'Arcturus il plut beau-
» coup. Les vents étoient encore ſep-
» tentrionaux.

» Dans cette année remarquable par
» l'humidité, le froid & les vents ſep-
» tentrionaux, l'hyver fut aſſez ſalu-
» bre; mais dès les premiers jours du
» printemps, les maladies ſe multi-
» plierent, & la plûpart étoient ac-
» compagnées d'accidens graves.

» On obſerva d'abord des ophthal-
» mies coulantes & douloureuſes. L'hu-
» meur étoit modique, crue, & ſor-
» toit avec difficulté. Ces maladies
» étoient ſujettes à des rechutes. Elles
» ne diſparurent que vers l'automne.
» Durant l'été & l'automne, il y eut
» des dyſſenteries, des teneſmes, des
» lienteries, des diarrhées bilieuſes

» avec déjections abondantes d'hu-
» meurs tenues, crues & mordicantes.
» Quelques-uns eurent des flux pure-
» ment aqueux. Souvent le mouvement
» des humeurs se fit par la voie des
» urines, qui étoient pour lors bilieu-
» ses, aqueuses, semblables à des ra-
» clures, purulentes. La strangurie s'y
» joignoit. Elle étoit causée non par
» un vice local, mais par apostase. Il
» y eut des vomissemens de bile, de
» pituite, d'alimens non digérés : des
» sueurs : une humidité abondante &
» universelle dans tous les corps. Les
» uns étoient sans fievre, les autres
» avoient de la fievre. Nous parlerons
» de ces derniers ci-après. Ceux dans
» lesquels tous ces maux se trouvoient
» compliqués, tomberent dans une
» phthisie fâcheuse.

» En automne, & pendant l'hyver,
» il y eut des fievres continues & quel-
» ques fievres ardentes. Il y eut aussi
» quantité de fievres de jour, de fievres
» de nuit, d'hémitritées, de tierces
» exactes, de quartes, de fievres erra-
» tiques. Les fievres ardentes furent
» les plus rares & les plus bénignes.
» Elles étoient moins sujettes aux hé-
» morrhagies qu'elles ne sont commu-

» nément. Point de délire, & tous
» symptômes assez légers. Elles se ju-
» geoient fort régulierement. La plû-
» part se terminoient aux dix-septieme
» jour, y compris les jours d'intermis-
» sion. Aucun, que je sçache, n'en mou-
» rut. Aucun ne devint phrénétique.
» Les tierces étoient plus nombreuses
» & plus graves. Elles avoient réguliere-
» ment quatre accès, & étoient jugées
» finalement au septieme, sans qu'il y
» eut aucune rechûte à craindre. Les
» quartes venoient tantôt à la suite des
» fievres & des autres maladies. Sou-
» vent aussi elles observoient dès le dé-
» but leurs propres périodes. Elles étoient
» de longue durée conformément à leurs
» nature. Celles-ci même furent encore
» plus opiniâtres qu'elles ne sont ordi-
» nairement. Les quotidiennes, les fie-
» vres de nuit, les fievres erratiques fu-
» rent nombreuses & de longue durée
» tant pour les malades alités que pour
» ceux qui ne l'étoient pas. La plûpart de
» ceux qui en furent attaqués, les gar-
» derent durant tout le cours des Pléïa-
» des & jusqu'à l'hyver. Les convul-
» sions étoient communes, sur-tout
» parmis les enfans. Elle étoient sui-
» vies de fievres, & reparoissoient en

„ outre dans le cours de la maladie,
„ qui étoit de longue durée, mais ſans
„ péril, excepté les cas où tous les au-
„ tres ſymptômes étoient mauvais.

„ Quant aux fievres continues & ſans
„ intermiſſion, leurs paroxyſmes ſui-
„ voient l'ordre des tierces; un jour
„ foible & rallenti, celui du lende-
„ main étoit beaucoup plus fort. De
„ toutes les fievres de cette conſtitu-
„ tion elles furent les plus violentes,
„ les plus longues & les plus fâcheuſes;
„ modérées dans le commencement,
„ elles alloient toujours en augmen-
„ tant, redoubloient aux jours criti-
„ ques & aggravoient l'état du malade;
„ puis elles diminuoient un peu, &
„ derechef la rémiſſion étoit ſuivie de
„ plus grands redoublemens, princi-
„ palement aux jours critiques. Les
„ friſſons étoient vagues & irréguliers,
„ mais plus rares & moins ſenſibles que
„ dans les autres fievres. Les ſueurs fré-
„ quentes, mais modiques, en com-
„ paraiſon de celles qu'on obſervoit
„ dans toutes les précédentes: & loin
„ de ſoulager elles apportoient du pré-
„ judice; le froid des extrêmités étoit
„ conſidérable, la chaleur revenoit dif-
„ ficilement; l'inſomnie n'étoit pas

„ complette, mais elle étoit ſuivie d'un
„ aſſoupiſſement plus profond que dans
„ les autres maladies; la plûpart avoient
„ des urines ou tenues, crues, ſans
„ couleur, & qui parvenoient après un
„ long temps à quelque degré de coc-
„ tion, ou épaiſſes, mais troubles ſans
„ ſédiment & ſans coction, ou enfin
„ avec des ſédimens modiques, vi-
„ cieux & crues. En général les urines
„ étoient mauvaiſes, la toux ſurvenoit
„ ſans améliorer ni détériorer l'état des
„ malades. Ces ſymptômes vicieux,
„ vagues, irréguliers, ſe ſoutenoient
„ la plûpart conſtamment & ſans criſe,
„ tant dans les cas mortels que dans
„ ceux qui ne l'étoient pas; & lorſqu'ils
„ ſe rallentiſſoient ce n'étoit que pour
„ peu de temps. Les criſes furent rares,
„ les plus promptes arriverent vers le
„ quatre-vingtiéme jour. Quelques-
„ uns eurent des rechûtes, & pluſieurs
„ étoient encore malades durant l'hy-
„ ver; ces fievres ſe terminerent le
„ plus ſouvent ſans criſe. Tel fût le ſort
„ commun, tant de ceux qui ſuccom-
„ berent que de ceux qui furent guéris.

„ A ce défaut de criſes ſi multiplié &
„ ſi diverſifié, ſe joignoit un ſigne très-
„ grave & très-fâcheux. Les malades,

„ particulierement ceux qui étoient
„ attaqués de ſymptômes funeſtes ,
„ avoient une averſion conſtante pour
„ toutes ſortes d'alimens ; d'ailleurs la
„ ſoif étoit modérée ; mais la longue
„ durée des maladies, les ſouffrances
„ multipliées , & la fonte des humeurs
„ conduiſoient à des métaſtaſes, ou trop
„ grandes, relativement aux forces des
„ malades, ou trop modiques pour être
„ de quelque utilité; & leprompt reflux
„ vers les parties internes précipitoit
„ dans des accidens encore plus fâ-
„ cheux ; il ſurvenoit des dyſſenteries,
„ des teneſmes, des lienteries, quel-
„ quefois l'hydropiſie. Cette derniere
„ maladie eût auſſi lieu, indépendam-
„ ment des affections précédentes. Si
„ quelqu'une de ces métaſtaſes ſe faiſoit
„ avec de violens ſymptômes, le ma-
„ lade étoit enlevé tout-à-coup, lorſ-
„ qu'elle étoit trop modique , elle n'é-
„ toit d'aucune utilité; tels furent de
„ petits exanthêmes , qui ne formoient
„ point des dépôts proportionnés à la
„ grandeur du mal, & qui diſparoiſ-
„ ſoient promptement, ou des paro-
„ tides qui l'affaiſoient trop vîte, &
„ n'étoient accompagnées d'aucun ſigne
„ favorable ; l'humeur ſe portoit quel-

„ quefois aux articulations, ſur-tout à „ l'iſchion ; mais rarement le dépôt „ étoit critique, les malades reve- „ noient dans leur premier état.

» Toutes ces diverſes affections » étoient mortelles ; les dernieres ſur- » tout aux enfans ſévrés, à ceux de » l'âge de huit à dix ans, & juſqu'à l'âge » de puberté. Cette claſſe fut ſujette » non-ſeulement aux exanthêmes, pa- » rotides & dépôts à l'iſchion, mais en- » core aux métaſtaſes précédentes. Dans » les autres claſſes, les premieres ſeu- » lement, c'eſt-à-dire, les dyſſente- » ries, lienteries, &c. ſe firent obſerver. » Le ſeul ſigne ſalutaire dans ces mala- » dies, celui auquel dûrent leur ſalut » quantité de malades qui ſe trouvoient » dans le plus grand danger, étoit la » ſtrangurie, qui eut lieu plus commu- » nément dans les âges indiqués ci-deſ- » ſus ; toutefois les autres, tant fébrici- » tans que non-alités y furent ſujets ; il » ſe faiſoit alors tout-à-coup un grand » changement ; le flux de ventre le plus » rebelle ceſſoit ; les malades recou- » vroient l'appétit & la fievre ſe rallen- » tiſſoit ; mais la ſtrangurie duroit long- » temps, & les malades en ſouffroient » beaucoup ; leurs urines étoient co-

» pieuses, épaisses, variées, rouges,
» purulentes, & causoient de la dou-
» leur ; tous ceux qui furent dans ce cas
» guérirent sans exception.

» Dans les maladies qui sont sans
» danger, considérez soigneusement
» toutes les coctions des humeurs de
» quelque partie du corps qu'elles pro-
» cédent ; les coctions annoncent une
» crise prochaine & une guérison assu-
» rée. Mais les crudités & les métasta-
» ses malignes annoncent des défauts
» de crises, ou des souffrances, ou une
» longue durée de maladie, ou la mort,
» ou des rechûtes. Pour déterminer le-
» quel de ces prognostics aura lieu,
» ayez égard aux autres signes. Sçachez
» apprécier le passé, connoître le pré-
» sent & prévoir l'avenir. Vous avez
» deux objets à remplir : soulager & ne
» pas nuire. L'exercice de votre art
» suppose ces trois choses, la Maladie,
» le Malade & le Médecin. Il faut que
» le malade concours avec le Médecin
» pour s'opposer à la maladie.

» Les douleurs & les pesanteurs dou-
» loureuses de la tête & du cou, avec
» fievre & sans fievre, annoncent des
» convulsions dans les phrénésies, sur-
» tout après des vomissemens ærugi-

» neux. Quelques-uns en meurent très-
» promptement. Dans les fievres ar-
» dentes & les autres fievres avec dou-
» leur à la nuque, pesanteur aux tem-
» pes, obscurcissement de la vûe, ten-
» sion à l'hypochondre sans douleur,
» il y a lieu d'attendre une hémorrhagie
» du nez. Mais ceux qui éprouvent une
» pesanteur de toute la tête avec mor-
» sure au ventricule & nausées, vomis-
» sent des humeurs bilieuses & pitui-
» teuses. Cela arrive sur-tout aux en-
» fans, qui pour-lors sont ordinaire-
» ment attaqués de convulsions. Les
» femmes sont sujettes aux mêmes acci-
» dens, & en outre à des douleurs de
» matrice. Les personnes d'un âge avan-
» cé sont menacées de paralysie, de
» manie ou de cécité.

Troisieme Constitution.

» A Thase peu avant Arcturus & du-
» rant cette constellation, les pluies
» étoient fréquentes & abondantes. Les
» vents souffloient du septentrion.
» Mais vers l'équinoxe & jusqu'aux
» Pléïades, les vents étoient au midi

» & les pluies furent rares & modiques: » l'hyver fut froid & sec; les vents septentrionaux. Il tomba beaucoup de » neiges. Au printemps les vents continuerent à souffler du septentrion & » nous amenerent de petites pluies » froides. Depuis le solstice d'été jusqu'à la canicule il plut peu. Le froid » étoit considérable. Alors les chaleurs » tout-à-coup devinrent étouffantes, » & ne discontinuerent point jusqu'au » lever d'Arcturus : Il ne plut point. Les » vents étésiens soufflerent. Sous la con- » stellation d'Arcturus les vents se mi- » rent au midi & nous eumes de pe- » tites pluies jusqu'à l'équinoxe. Pen- » dant l'hyver, quelques personnes » moururent subitement de paraplégie. » Cette maladie étoit épidémique. Il » n'en parut point d'autre dans cette » saison.

» Les fievres ardentes s'annocerent » dès les premiers jours du printemps, » & continuerent jusques bien avant » dans l'été. La plûpart de ceux qui » en furent attaqués guérirent. Mais » durant les pluies d'automne elles de- » vinrent mortelles & enleverent beau- » coup de monde; on remarqua dans » ces fievres que les saignemens de nez

» abondants étoient ſalutaires & déci-
» doient abſolument de la guériſon.
» Philiſcus, Epaminon & Silene, aux-
» quels la maladie fut fatale n'avoient
» rendu que quelques gouttes de ſang
» le quatrieme & cinquieme jour. Il
» ſurvenoit ordinairement du friſſon
» vers le jugement, ſur-tout lorſqu'il
» n'y avoit point eu d'hémorrhagie, &
» alors le friſſon ſe réïtéroit & étoit
» ſuivi de ſueurs. Quelquefois l'ictere
» ſe montroit au ſixieme jour; & la ma-
» ladie ſe jugeoit par les urines, ou
» le flux de ventre, ou une grande
» hémorrhagie. Héraclide qui logeoit
» chez Ariſtocyde fut dans ce cas. Il eut
» une grande hémorrhagie, enſuite un
» flux de ventre, les urines dépoſerent
» & le jugement arriva le vingtieme
» jour. Le Domeſtique de Phanagoras
» ne fut pas auſſi heureux: il n'eut rien
» de tout cela, & mourut. Les hémor-
» rhagies étoient donc fort communes
» dans ces fievres, ſur-tout aux adoleſ-
» cens, & autres qui étoient dans la
» fleur de l'âge. Ceux de cette claſſe qui
» n'eurent point d'hémorrhagie péri-
» rent preſque tous. Les plus avancés en
» âge devenoient ictériques, ou le flux
» de ventre, ou la dyſſenterie les pre-

» noit : comme il arriva à Dion qui de-
» meuroit chez Silene. La dyssenterie
» fut aussi épidémique durant l'été. Elle
» survenoit quelquefois après l'hémor-
» rhagie. Le fils d'Eraton & Myllus fu-
» rent dans ce cas ; ils eurent la dyf-
» senterie après une abondante hémor-
» rhagie du nez, & guérirent. Tels
» étoient les divers mouvemens de
» l'humeur dominante dans ces fievres.
» Si l'hémorrhagie n'avoit pas lieu, les
» malades avoient lors de la crise des
» parotides ; quand les parotides ve-
» noient à disparoître, ils ressentoient
» des pesanteurs au côté gauche, ou à
» l'ischion. La crise étoit suivie de dou-
» leurs & d'urines tenues, & alors il
» couloit un peu de sang des narines.
» Antiphon, fils de Critobule, eût une
» hémorrhagie vers le vingt-quatrieme.
» Elle s'arrêta. Il fut jugé entierement
» au quarantieme. Il y eut beaucoup de
» femmes malades, mais moins que
» d'hommes, & la maladie étoit moins
» dangereuse. Grand nombre de cou-
» ches fâcheuses & suivies de maladies
» mortelles. La fille de Telebulus mou-
» rut au sixieme jour de son accouche-
» ment. Dans ces fievres les regles pa-
» roissoient ordinairement aux fem-

» mes. Quelques-unes eurent aussi des
» saignemens de nez. Grand nombre
» de filles attaquées de la maladie don-
» nerent alors les premiers signes de
» puberté. L'hémorrhagie du nez &
» l'écoulement des menstrues avoient
» lieu quelquefois dans la même ma-
» ladie. La fille de Dértharsis eut ses re-
» gles pour la premiere fois & une
» grande hémorrhagie du nez. Ces dif-
» férentes crises étoient également sa-
» lutaires, dès qu'elles avoient les con-
» ditions requises. Les femmes en-
» ceintes attaquées de la maladie firent
» toutes de fausses couches. L'urine
» étoit communément de bonne cou-
» leur, mais tenue. Le sédiment étoit
» fort modique, les déjections tenues
» & bilieuses. Souvent, après la cessa-
» tion de tous les symptômes, la dyssen-
» terie se déclaroit. Et c'est ainsi que se
» termina la maladie de Xenophanes
» & de Critias. Les autres qui avoient
» des urines aqueuses, copieuses, pures
» & tenues, apr s la crise annoncée par
» un sédiment louable, & la cessation
» de tous les symptômes devinrent aussi
» dyssentériques. De ce nombre étoient
» Bion qui logeoit chez Silene, Cra-
» tias l'hôte de Xénophanes, le fils

» d'Aréton, & la femme de Mnésistrate. Observez qu'ils avoient rendu » des urines aqueuses.

» Vers Arcturus, grand nombre furent jugés le onzieme jour. Ces derniers n'étoient point sujets à des rechûtes, comme les précédens. Ils » étoient fort assoupis. La maladie attaqua pour lors les enfans, & leur fut » moins funeste qu'aux autres âges. Les » fievres ardentes regnerent sur-tout » vers l'équinoxe, continuerent jusqu'aux Pléïades & pendant l'hyver, » la plûpart des phrénésies parurent dans » la même saison, & le plus grand nombre en mourut. Il y en avoit eu aussi » quelques-unes dans l'été. Les fievres » ardentes mortelles s'annonçoient par » les signes suivans. Il y avoit fievre » aiguë, peu de frisson, insomnie, » soif, nausée, sueur modique au front » & aux clavicules seulement. Pas un ne » sua de tout le corps. Ils extravaguoient » beaucoup, & marquoient de la frayeur » & du découragement. Leurs extrémités devenoient froides, sur-tout » les mains. Les redoublemens arrivoient à jours pairs. Le quatrieme » étoit ordinairement le plus fâcheux. » La sueur étoit presque toujours froide.

» & la chaleur ne revenoit point aux » extrémités qui restoient froides & li» vides. Point de soif ; urines noires, » modiques & tenues ; déjections sup» primées ; point de saignement de nez, » il tomboit seulement quelques gout» tes de sang. Les rechûtes n'avoient » pas lieu. Ils mouroient dans la sueur » le sixieme jour. Tous ces symptômes » ne s'observoient pas également dans » les phrénésies. Elles étoient jugées la » plûpart au onzieme jour : quelques» unes au vingtieme. lorsque la phré» nésie ne se déclaroit pas dans les trois » ou quatre premiers jours, la maladie, » de modérée qu'elle étoit dans le com» mencement, prenoit vers le septieme » un caractere aigu.

» Le nombre des malades fut consi» dérable. Ceux qui en moururent » étoient la plûpart des adolescens, des » jeunes gens, des personnes dans la » fleur de l'âge ; ceux dont la peau étoit » glabre, blanchâtre, les cheveux » droits, noirs, les personnes qui vi» voient dans la mollesse & dans l'oi» siveté ; celles qui avoient la voix hau» te, petite, rude ; les begues ; les » personnes sujettes à la colere ; la plû» part des femmes qui étoient de ce

» tempérament ſuccomberent à la ma-
» ladie. La guériſon étoit annoncée par
» quatre ſignes principaux ; les hémor-
» rhagies du nez, des urines copieuſes
» avec un ſédiment abondant & loua-
» ble, un flux de ventre bilieux, & la
» dyſſenterie. Il étoit rare d'être jugé
» par un ſeul de ces ſignes. On les ob-
» ſervoit tous dans le plus grand nom-
» bre des malades. Et quoique le dan-
» ger parut alors augmenter, la guéri-
» ſon n'en étoit pas moins certaine. Il
» en étoit de même des femmes & des
» filles. Celles dans leſquelles les ſignes
» mentionnés parurent avec les condi-
» tions requiſes, ou dont les regles cou-
» lerent en abondance, guérirent ſans
» exception. La fille de Philon avoit eu
» une grande hémorrhagie du nez.
» Mais ayant mangé inconſidérement
» le ſeptieme, elle mourut.

» Dans les fievres aiguës & ſur-tout
» les ardentes, les larmes involontai-
» res, quand il n'y a pas d'autres mau-
» vais ſymptômes, annoncent une hé-
» morrhagie du nez. Si les autres ſignes
» ſont mauvais, au lieu d'hémorrha-
» gie il faut pronoſtiquer la mort du
» malade. Lorſque les parotides dou-
» loureuſes, qui ſurviennent dans les

» fievres, quelquefois après le jugement,
» ne se résolvent point & ne viennent
» point à suppuration, un flux de ventre
» bilieux ou la dyssenterie, ou des urines
» avec sédiment les dissipent. Tel fut le
» cas d'Hermippus & de Clazomene.

» D'où l'on voit en quoi consistoit la
» diversité des jugemens dans ces ma-
» ladies. Les jours critiques furent pa-
» reillement semblables, ou différens
» entr'eux; par exemple, les deux fre-
» res, qui demeuroient auprès du théâ-
» tre d'Epigenes, furent attaqués à la
» même heure. Le plus âgé fut jugé au
» sixieme jour. Le plus jeune au sep-
» tieme; la fievre les reprit tous les
» deux à la même heure cinq jours après;
» & ils furent jugés finalement au dix-
» septieme. La plûpart après cinq jours
» de fievre, eurent sept jours d'inter-
» mission, & furent jugés au cinquieme
» de la rechûte. D'autres après sept
» jours de fivre & trois jours d'inter-
» mission furent jugés au septieme de la
» rechûte. Quelques-uns après six jours
» de fievre & six jours d'intermission,
» eurent trois jours de fievre, ensuite
» un jour d'intermission, puis un jour
» de fievre, & furent ainsi jugés. Eva-
» gon, fils de Daipharses, fut dans ce

» dernier cas. D'autres encore après six
» jours de fievre & sept jours d'inter-
» mission étoient jugés au quatrieme de
» la rechûte. Dans cette classe étoit la
» fille d'Aglais. C'est ainsi que se ju-
» goient les malades de cette constitu-
» tion. Point de guérison qui n'eût été
» précédée de rechûte, & guérison cer-
» taine, lorsqu'il y avoit rechûte. Et il
» n'en arrivoit point d'autres que celles
» que je viens d'indiquer. Le sixieme de
» la maladie étoit le jour fatal lorsque
» la maladie étoit mortelle. Epaminon-
» das, Silene & Philisque, fils d'Anta-
» goras, en sont des exemples.

» Lorsqu'il survenoit des parotides le
» jugement étoit différé au vingtieme
» jour. Quand elles se dissipoient sans
» venir à suppuration, l'humeur étoit
» emportée par la voie des urines. Cra-
» ristonacte qui demeuroit chez Héra-
» clius, & la servante de Scymnus le
» Foulon, eurent des parotides qui sup-
» purerent, ils moururent l'un & l'au-
» tre. Quelques-uns étoient jugés le sep-
» tieme jour, & avoient neuf jours d'in-
» termission, & finalement ils étoient
» jugés au quatrieme de la rechûte.
» D'autres étoient jugés le septieme,
» avoient six jours d'intermission, &
étoient

» étoient jugés finalement le ſeptieme
» de la rechûte. Phanocrite qui logeoit
» chez le peintre Gnaton, fut ainſi ju-
» gé. Les fievres ardentes continuerent
» pendant l'hyver, juſqu'à l'équinoxe
» du printemps, & enleverent beau-
» coup de monde, il y eut pour-lors de
» la variation dans les jours décrétoires.
» Les uns étoient jugés d'abord au cin-
» quieme, avoient enſuite quatre jours
» d'intermiſſion, & le jugement final
» arrivoit au quatrieme de la rechûte.
» Ce qui faiſoit en tout quatorze jours.
» Les enfans & les perſonnes âgées for-
» moient cette claſſe Les autres étoient
» jugés le onzieme, la rechûte arrivoit
» le quatorzieme, & le jugement abſo-
» lu au vingtieme. Lorſque le friſſon
» arrivoit le vingtieme, la maladie ſe
» prolongeoit au quarantieme. Le pre-
» mier & le ſecond jugement étoient
» ordinairement marqués par un friſ-
» ſon. Au printemps on obſervoit rare-
» ment du friſſon dans ces fievres : il
» étoit moins rare en été, & devint
» fréquent en automne ; en hyver il
» l'étoit encore davantage ; & alors les
» hémorrhagies ceſſerent.

QUATRIEME CONSTITUTION.

» VErs le lever d'Arcturus, après » une grande ſéchereſſe, les vents » ſe mirent au midi, & la ſaiſon de- » vint fort pluvieuſe. L'automne fut » couvert, nébuleux, il plut beaucoup. » L'hyver doux & humide, les vents » étoient au midi. Quelques jours » avant l'équinoxe le froid ſe fit ſentir » aſſez vivement. Les vents ſoufflerent » du ſeptentrion. Il tomba de la neige. » Au printemps, les vents étoient » méridionaux ; l'air calme. Il plut » beaucoup & ſans interruption juſqu'à » la canicule. L'été fut chaud & ſe- » rein. Les chaleurs étouffantes. Les » vents étéſiens ſoufflerent peu & par » intervalles. Vers Arcturus les pluies » recommencerent, & les vents étoient » ſeptentrionaux. La température gé- » nérale de l'année ayant été méridio- » nale, chaude & humide, il n'y eut » point de maladies en hyver, ſi on » en excepte les phthiſies, dont nous » parlerons ci-après. Mais avant le » printemps, & dans le temps que le

» froid se fit sentir, il y eut beaucoup
» d'érésipeles, les uns occasionnés par
» quelqu'accident, les autres sans cause
» apparente. Ils furent d'un mauvais
» caractere & funestes à bien des per-
» sonnes. Les maux de gorge furent fré
» quens. Il y eut des enrouemens, des
» fievres ardentes, des phrénésies, des
» aphthes, des tumeurs aux parties hon-
» teuses, des ophthalmies, des an-
» thrax, & des flux de ventre. Les ma-
» lades étoient sans appétit : les uns
» avec soif, les autres sans soif. Les
» urines étoient troubles, abondantes,
» & de mauvaise qualité. L'assoupisse-
» ment presque continuel, & de l'in-
» somnie dans les intervalles. Peu de
» maladies étoient jugées, où l'étoient
» difficilement. Il y eut des hydropy-
» sies & beaucoup de phthisies. Telles
» étoient en général les maladies re-
» gnantes. Elles furent remarquables
» par leur nombre & leur mortalité.
» Entrons dans le détail de chacune en
» particulier. Les érésipeles étoient oc-
» casionnés par des accidens assez lé-
» gers, tels que de fort petites blessu-
» res dans quelques parties du corps.
» Il étoit dangereux sur-tout aux sexa-
» génaires de se blesser à la tête : &

» ces blessures, si petites qu'elles fussent, exigeoient de grands soins. » Souvent au milieu de la curation survenoit une grande inflammation & l'éréſipele faisoit des progrès rapides. » Communément la suppuration s'établissoit & consumoit les chairs & les » nerfs. Les os tomboient. Cette humeur n'étoit point un véritable pus, » mais toute autre sorte de sanie qui » couloit en abondance. Ceux que l'éréſipele attaquoit à la tête perdoient » la barbe & les cheveux. Les os étoient » à découvert & se détachoient. Il s'écouloit une grande quantité d'humeurs. Les uns avoient de la fievre, » les autres n'en avoient point. Cet » état étoit plus effrayant que mortel. » Lorsque le mal tournoit en suppuration, le malade guérissoit ordinairement, mais si l'inflammation & l'éréſipele venoient à disparoître, la » mort étoit certaine. Il en étoit de » même quelle que fût la partie du corps » attaquée. Plusieurs perdirent le bras » ou l'avant-bras. Les uns avoient le côté » attaqué; d'autres les parties antérieures ou postérieures : ceux-ci avoient » toute la cuisse, ceux-là toute la jambe & tout le pied découverts, le

» pis étoit, lorſque l'éréſipele atta-
» quoit le pubis & les parties honteu-
» ſes. Telle étoit la nature des éréſi-
» peles occaſionnés par des bleſſures
» ou autres accidens. En outre il ſurve-
» noit des éréſipeles dans les fievres,
» ou avant que la fievre ſe déclarât, ou
» même à la ſuite des fievres. Dans
» tous ces différens cas, la ſuppuration,
» ou le flux de ventre, ou des urines
» louables mettoient le malade hors de
» péril. Si l'éréſipele venoit à diſparoître
» ſans quelqu'un de ces ſignes, la mort
» étoit certaine. La plûpart des éréſi-
» peles parurent au printemps. Il y en
» eut auſſi dans l'été & juſques dans
» l'automne. On obſerva auſſi des maux
» de gorge, des inflammations à la
» langue, des apoſtêmes autour de la
» mâchoire, beaucoup d'enrouemens
» & d'extinctions de voix, ſur-tout
» dans les phthiſies commençantes, ainſi
» que dans les fievres ardentes & phré-
» nétiques.

» Les fievres ardentes & les phréné-
» ſies commencerent dès les premiers
» jours du printemps à la ſuite des
» froids, qui s'étoient fait ſentir aupa-
» ravant. Ces maladies regnerent prin-
» cipalement dans cette ſaiſon, & firent

» de grands ravages. Dans ces fievres » les malades étoient assoupis dès le » commencement avec nausée, hor- » reur, petite fievre, peu de soif, » point de délire. Les redoublemens » arrivoient ordinairement à jours pairs. » Ils étoient marqués par l'oubli, la » défaillance & l'extinction de voix. » Le froid des pieds & des mains étoit » continuel, mais plus considérable » alors. La chaleur ne revenoit que » lentement & imparfaitement, & en » même temps la connoissance & la » parole. Ils étoient perpétuellement » assoupis sans jouir d'un vrai sommeil, » ou dans des insomnies laborieuses. » La plûpart avoient un flux d'humeurs » crues, tenues, des déjections fré- » quentes. Les urines étoient copieu- » ses, tenues, mais rien de critique, » rien d'avantageux dans cette évacua- » tion. D'ailleurs on n'observoit aucun » signe décrétoire; point d'hémorrha- » gie convenable; aucune apostase criti- » que. La mort arrivoit à jours incer- » tains, assez souvent vers le temps de » la crise : tantôt après une aphonie de » longue durée, plus souvent après de » grandes sueurs. Les phrénésies avoient » beaucoup de rapport aux fievres ar-

» dentes. Point de soif, point de délire furieux, comme il est ordinaire dans cette maladie. Ils mouroient dans une stupeur léthargique. Nous parlerons ci-après des autres especes de fievres. Dans cette constitution les aphthes & les ulceres à la bouche étoient fréquens. Les parties de la génération, sujettes pareillement aux ulceres, ainsi que les aînes. Il s'y formoit des tumeurs internes & externes. Il y avoit en outre des ophthalmies humides & fort opiniâtres. On voyoit tant en dedans qu'en dehors des paupieres de petites excroissances ou végétations appellées *figues*, qui firent souvent perdre la vûe. En général, les ulceres poussoient beaucoup de chairs fongueuses sur-tout aux parties de la génération. Durant l'été, grand nombre d'anthrax, & tout ce qu'on appelle pourriture : de grandes pustules, des dartres : beaucoup de maladies de bas-ventre. Quantité de personnes en mouroient. C'étoit des tenesmes fort douloureux, sur-tout dans les enfans & ceux qui n'avoient point atteint l'âge de puberté, dont la plûpart périssoient : des lienteries : des dyssenteries ; dans ces dernieres, les dou-

» leurs n'étoient pas violentes : des dé-
» jections bilieuses, grasses, tenues &
» aqueuses. La maladie prenoit ordi-
» nairement cette voie tant dans les
» fievres que lorsqu'il n'y avoit point
» de fievres : des tranchées douloureu-
» ses, des affections iliaques : il sor-
» toit des matieres retenues dans les
» corps depuis long-temps, sans que
» les douleurs cessassent. Les remedes
» étoient inutiles. Les purgations ne
» faisoient le plus souvent qu'aggra-
» ver les symptômes. La plûpart de
» ceux qui se trouvoient dans ces cir-
» constances, mouroient promptement.
» Les autres résistoient plus long-temps.
» En général, dans les maladies,
» soit longues, soit aiguës, les ma-
» lades périssoient par des affections
» de bas-ventre. Le dégoût avoit lieu
» dans toutes les maladies, & particu-
» lierement dans ces dernieres & au-
» tres accompagnées de symptômes fu-
» nestes. Les uns avoient de la soif,
» les autres étoient sans soif. La soif,
» lorsqu'elle avoit lieu, n'étoit point
» immodérée. Les malades étoient do-
» ciles sur cet article. Les urines sur-
» passoient de beaucoup la boisson. Elles
» étoient de mauvaise qualité, & n'a-

» voient ni l'épaiſſeur, ni la coction,
» ni le ſédiment ou la ſuſpenſion convenables. Lorſque la ſuſpenſion & le ſédiment étoient bons, on pouvoit augurer avantageuſement de la maladie, & c'étoit un des meilleurs ſignes dans cette conſtitution, mais le plus grand nombre rendoit des urines qui ne ſignifioient que colliquation, trouble, état laborieux & défaut de criſes. Il y avoit de l'aſſoupiſſement ſur-tout dans les phrénéſies & les fievres ardentes. Il y en avoit auſſi dans toutes les grandes maladies accompagnées de fievre. Et en général, c'étoit ou un aſſoupiſſement profond, ou un ſommeil court & léger.

» Il y eut encore pluſieurs autres eſpeces de fievres; des tierces, des quartes, des fievres nocturnes, des continues, des chroniques, des irrégulieres, des fievres avec nauſées, des fievres inconſtantes. Toutes ces fievres étoient plus graves & plus fâcheuſes qu'elles ne ſont ordinairement. On obſervoit dans la plûpart des flux de ventre, des *horreurs*, des ſueurs ſymptomatiques, & des urines telles que nous les avons décrites

» ci-dessus. Elles étoient de longue du-
» rée. Les apostases qui survenoient,
» n'étoient point critiques. En un mot,
» toutes les maladies se jugeoient diffi-
» cilement, ou ne se jugeoient point,
» ou dégénéroient en maladies chroni-
» ques; ces dernieres, sur-tout. Quel-
» ques-uns furent jugés au quatre-ving-
» tieme jour. La fievre quittoit les au-
» tres à des jours non-reglés. Quel-
» ques-uns de ces derniers moururent
» d'hydropisie après être relevés. Plu-
» sieurs devinrent enflés durant le cours
» de la maladie, & sur-tout les phthi-
» siques. La phthisie étoit de toutes ces
» maladies la plus funeste. Elle com-
» mença dès l'hyver, & dès-lors plu-
» sieurs s'aliterent. Les autres conti-
» nuoient de vaquer à leurs affaires.
» Vers le commencement du prin-
» temps moururent la plûpart de ceux
» que cette maladie avoit réduit au lit.
» Les autres furent toujours vexés par
» la toux, qui se calma un peu pendant
» l'été; mais dans l'automne ils s'ali-
» terent tous, & il en mourut beau-
» coup. La plûpart languirent long-
» temps. La maladie etoit grave dès le
» commencement; des horreurs fré-
» quentes; une fievre continue, ai-

» guë ; des sueurs importunes, souvent réïtérées & toujours froides. Le refroidissement étoit grand, & la chaleur ne se rétablissoit que difficilement. Le ventre étoit quelquefois resserré, & tout-à-coup il devenoit trop libre. Les humeurs se précipitoient de la poitrine par la voie des intestins. Les urines étoient abondantes, mais de mauvaise qualité, & les corps s'exténuoient. La toux étoit continuelle, les crachats copieux, cuits & liquides. L'expectoration n'étoit pas trop pénible. Elle étoit quelquefois laborieuse, d'autres fois beaucoup plus facile. Le mal de gorge étoit pareillement modéré. Les malades se plaignoient peu de la salure de l'humeur qui le causoit. Elle couloit de la tête en abondance. Elle étoit gluante, blanche, liquide & mousseuse. L'aversion pour les alimens étoit le plus mauvais signe des phthisies, ainsi que des autres maladies, comme il a été dit ci-dessus. Elle étoit égale pour la boisson & pour le manger. Ces malades étoient absolument sans soif. Ils étoient lourds, assoupis, & devenoient la plûpart enflés & hydropi-

» ques : il ſurvenoit de l'horreur & du
» délire aux approches de la mort.

» La phthiſie attaqua ſur-tout les
» perſonnes glabres, blanches, les
» phlegmatiques, les perſonnes hautes
» en couleur, ceux qui avoient des
» yeux bleus, les leucophlegmatiques,
» ceux qui avoient les omoplates ſail-
» lantes, tant hommes que femmes.
» Les mélancholiques & les ſanguins
» furent ſujets aux fievres ardentes &
» phrénétiques & à la dyſſenterie ; les
» jeunes gens au teneſme ; les pitui-
» teux à de longues diarrhées ; & les
» bilieux à des déjections âcres &
» graſſes.

» De toutes les ſaiſons de cette an-
» née, le printemps fut la plus fâcheuſe,
» & celle dans laquelle le nombre des
» morts fut le plus conſidérable ; l'été,
» la plus favorable & la moins meur-
» triere ; enfin durant l'automne &
» ſous les pléïades, beaucoup de per-
» ſonnes moururent.

[» L'hyver diſſipe les maladies d'été,
» & l'été fait diſparoître celles de l'hy-
» ver : & c'eſt, je crois, la raiſon qui
» peut ſervir à expliquer la différence
» de mortalité dans les ſaiſons de cette
» conſtitution. Cependant l'été n'étoit

» pas tout-à-fait légitime, la chaleur
» étant venuë tout-à-coup par un temps
» méridional & calme. Mais le chan-
» gement ſeul de l'état de l'air a rendu
» cette ſaiſon plus favorable : or j'eſti-
» me que c'eſt une partie principale de
» l'art, de pouvoir juger ſainement
» des choſes dont nous venons de trai-
» ter. En faiſant un uſage convena-
» ble de ces connoiſſances, on riſque
» moins de ſe tromper. Il faut s'appli-
» quer à bien connoître l'état de la ſai-
» ſon, & la nature de la maladie qu'on
» traite, les avantages communs de la
» conſtitution & de la maladie, &
» leurs communs déſavantages ; ſi la
» maladie ſera longue & mortelle, ou
» ſeulement longue & terminée par la
» guériſon ; ſi la maladie ſera de peu
» de durée & mortelle, ou de peu de
» durée & ſuivie de la guériſon. Il faut
» encore connoître l'ordre des jours
» critiques. Ces obſervations ſont les
» ſources du prognoſtique, & nous ap-
» prennent quels ſont ceux dont nous
» pouvons entreprendre le traitement,
» quand & comment nous devons le
» faire].

NOTES

Sur la premiere constitution.

1. Μαλθακά ὡς ἐν νοτίοισι, la correction de Gadaldinus, qui lit μαλθακῶς ἐν νοτίοισι, est conforme à la méthode suivie dans chaque constitution pour la description des saisons, dont les vents dominans sont toujours indiqués positivement.

2. Πρωὶ δὲ τοῦ ἦρος. J'ai traduit ici & par-tout où la particule πρω se trouve *dès les premiers jours*. Foës, & tous les traducteurs, que j'ai sous les yeux, ont traduit *ante ver*. Dans la quatrieme constitution Hippocrate dit πρὸ δὲ τοῦ ἦρος avant le printemps, & non πρωὶ δὲ τοῦ ἦρος.

3. Ἐπάρματα δὲ κατὰ τὰ ὦτα πολλοῖσιν ἑτερόῤῥοπα καὶ ἐξ ἀμφοτέρων τοῖσι πλείστοισιν ἀπύροισιν ὀρθοστάδην. *Multis verò aurium tumores subnascebantur qui in alteram partem vergebant, plerisque etiam in utramque, iisque febre vacuis & in erectum stantibus.* Foës. J'ai mieux aimé traduire, *on observa aussi des parotides qui attaquoient*

tantôt un côté ſeulement, tantôt tous les deux. Elles étoient ordinairement ſans fievre. J'ai rapporté Τοῖσιν πλείστοισιν à ἀπύροισιν. Ma façon de traduire eſt juſtifiée par ce qui ſuit, Ἔστι δὲ οἷσι καὶ μικρὰ ἐπεθερμαίνοντο. Ici οἷσι eſt oppoſé à πλείστοισι. Il étoit d'ailleurs peu important de faire connoître la différence entre le nombre de ceux qui n'avoient eu qu'une parotide, & de ceux qui en avoient eu des deux côtés.

4. Ἔβησσον δὲ μικρά, καὶ πυκνά. Πέπονα κατ' ὀλίγον, μόλις ἀνάγοντες. Foës traduit, *tuſſiendo verò pauca, denſa, concocta rejiciebant.* J'ai ſéparé & diſtingué les attributs de la toux de ceux des crachats, en rapportant μικρὰ καὶ πυκνὰ à ἔβησσον, & πέπονα κατ' ὀλίγον à ἀνάγοντες. D'ailleurs immédiatement après Hippocrate diſtingue les attributs de la toux de ceux des crachats. Οἷσι δὲ τὰ βιαιότατα ξυμπίπτοι, οὐδ' ἐς ὀλίγον πεπασμὸς ἦν. Ἀλλὰ διετέλεον ὠμὰ πτύοντες. Il s'agit ici par oppoſition d'une toux violente qui étoit ſuivie de crachats cruds. On lit plus bas dans la deſcription des continues bénignes, βηχώδεες οὐ λίην, οὐδὲ τα βησσόμενα δυσκόλως, dans lequel paſſage on retrouve la même attention à caractériſer la toux & les crachats. Et dans la quatrieme conſtitution qui fut,

ainſi que la premiere, fertile en phthiſies, nous liſons αἱ δὲ βῆχες ἐνῆσαν μὲν διὰ τέλεος πολλαὶ, καὶ πολλὰ ἀνάγουσαι πέπονα καὶ ὑγρά.

NOTES

Sur la deuxieme conſtitution.

5. ΠΕρίῤῥοιαι μετὰ πόνου χολώδεες. J'ai rendu le mot περίῤῥοιαι par *perirrhées*, comme on a fait de διάῤῥοιαι diarrhées. Foës traduit *circumflui humorum affluxus*, & dans la note *ſunt* περίῤῥοιαι, *circumflui humorum affluxus aut impetus cùm ex toto velut ambiente corpore confluentes humorum alluviones in alvum ad repurgationem reponuntur, veluti cùm per urinas & veſicam tranſpoſito onere ſeceſſus fiunt.* Il prétend que dans ce paſſage, Hippocrate a voulu déſigner ſpécialement l'écoulement des humeurs par la veſſie; & il blâme Calvus d'avoir rendu ce mot par *fluxus ventris*. Baillou veut auſſi que ce mot ſignifie *urinæ effluxiones*, parce qu'Hippocrate, ayant parlé immédiatement auparavant des évacuations par les ſelles, a dû indiquer enſuite celles qui ſe faiſoient par les

urines. Effectivement Hippocrate joint par-tout ces deux ſortes d'évacuations. Cependant le ſentiment de Foës & de Baillou eſt difficile à concilier avec quelques paſſages des quarante-deux hiſtoires, dans leſquels la même expreſſion revient. Dans le quatrieme malade de la troiſieme ſection, on lit πολλὰ διῆλθε μετὰ περιῤῥόου χολώδεος. Et au ſixieme malade qui ſuit la conſtitution du troiſieme livre, ἀπὸ δε κοιλίης τῇ πρώτῃ κόπρανα πολλὰ διῆλθε συν περιῤῥόῳ πολλῷ καὶ τὰς ἑπομένας ὑδατόχολα πολλὰ διήει. Il eſt manifeſte qu'il ne s'agit ici que des déjections, puiſqu'immédiatement après il dit, οὖρα λεπτὰ ὀλίγα ἄχροα.

6. Εν εἶσι δὲ τε ἐπεφαίνοντο πάντα τὰ ὑπογεγραμμένα μετὰ πόνου, φθινώδεες. La traduction de Calvus & celle de Foës joignent μετὰ πόνου avec φθινώδεες. Celle de Valeſio les ſépare. J'ai préféré cette derniere. Dans l'énumération que fait Hippocrate des maladies de cette conſtitution, il diſtingue des diarrhées, des dyſſenteries, des teneſmes, des perirrhées douloureuſes, bilieuſes. Il déclare que tous ceux qui eurent les maladies ſuſdites, accompagnées de grandes douleurs, devinrent phthiſiques. Dans la deſcription des hémitritées de cette même

conſtitution, il dit, ϰ̀ μετὰ πόνων μεγίστων γενόμενοι, en parlant de ces fievres. Et plus bas, γενομένων δὲ χρόνων μακρῶν, ϰ̀ πόνων πολλῶν ϰ̀ κακῆς ξυντήξιος. Ce qui prouve que lès ſouffrances conduiſoient les malades à la phthiſie.

7. Πολλῆς δὲ τινος γενομένης ἀκρισίης, ϰ̀ ποικίλης ἐκ τῶν νυσημάτων. J'ai traduit : *ces maladies étoient ſujettes à beaucoup d'acriſies & de pluſieurs ſortes*, c'eſt-à-dire, beaucoup de ces maladies ne ſe jugeoient pas, & il y avoit beaucoup de diverſités dans les accidens qui perſévéroient. Hippocrate diſtingue l'acriſie de la dyſcriſie : Ἀκρισίαι πολλαί, δύσκριτα (4 conſtit.) Et plus bas, δύσκριτα πᾶσι πάντα. Il ne paroît donc pas que Valeſio & quelques autres ſoient fondés à rendre ce mot par *judicationis difficultas*. Galien, dans un endroit de ſon commentaire ſur la deuxieme conſtitution, ſoupçonne que ce mot a une double ſignification, ſçavoir, le défaut abſolu de criſe, & la difficulté de la criſe. Mais il n'établit cette opinion ſur aucune preuve poſitive.

8. Ἔθνησκον δὲ ἐκ πάντων μὲν, πλεῖστοι δὲ ἐκ τουτέων παιδία. *Ex quovis autem hominum genere interibant quidem, atque ex his plurimi pueri.* Foës. Valeſio traduit *ex*

omnibus quidem abſceſſibus interibant plurimi autem pueri. J'ai ſuivi Valeſio en rapportant ἐκ τοίέων aux exanthêmes. Nous liſons pareillement dans la quatrieme conſtitution, ἑκάστου δὲ τῶν ὑπογεγραμμένων εἰδέων, ἦσαν οἱ κάμνοντες πολλοί, καὶ ἔθνησκον πολλοί.

9. Κακόηθεα τρόπον. Tous les traducteurs joignent ces mots à ταχὺ ξυνιστάντο. Il eſt plus vrai de dire que, lorſqu'il y avoit un flux de mauvais caractere, il s'arrêtoit ſoudainement au moyen de la ſtrangurie. Cette ſuppreſſion n'étoit pas maligne, puiſqu'elle ſe faiſoit en conſéquence de la ſtrangurie, qui étoit un ſigne de guériſon.

10. Ὁκόσα δὲ ἀκινδύνως. Tout le reſte de cette conſtitution eſt renfermée entre deux crochets dans ma traduction, parce que le récit eſt fini ; & ces dogmes, quoique précieux n'appartiennent pas plus à la conſtitution préſente qu'à toutes les autres.

L'article ſuivant qui commence par τὰ περὶ κεφαλήν, ſemble même appartenir moins à la ſeconde conſtitution qu'à la troiſieme, qui traite plus ſpécialement des fievres ardentes. Je ſoupçonne donc que ces deux articles ont été ajoûtés au texte d'Hippocrate.

NOTES

Sur la troisieme constitution.

11. Οἱ μὲν οὖν πλεῖστοι τῶν νοσησάντων περὶ κρίσιν ἐπερρίγεον, καὶ μάλιστα οἷσι μὴ αἱμοῤῥαγίαι. Ἐπερρίγουν δὲ καὶ οὗτοι καὶ ἐφιδροῦν. Il ne paroît pas que dans l'exemplaire de Calvus ἐπερρίγουν soit répété deux fois. Cet auteur traduit *languentium plurimi circà decretorium superfrigebant, supersudabantque ; sed ii potissimum, quibus per nares sanguis non profudisset.* Cette leçon paroît plus simple. Il est vrai que dans ces fievres ardentes il y avoit, ainsi qu'Hippocrate le déclare vers la fin de cette constitution, un frisson dans la premiere crise, & un second dans la seconde. Mais Hippocrate emploie également le verbe ἐπιῤῥιγεῖν pour le premier frisson comme pour le second. Foës, dans beaucoup d'endroits, traduit ἐπιῤῥιγεῖν, avoir un nouveau frisson ; & dans d'autres simplement avoir un frisson. Sa traduction établit dans la pénultieme phrase de cette constitution trois frissons au lieu de deux. *Plerique omnes sub primam judicationem denuò rigebant ;*

quin etiam per exordia ſub judicium ipſum novo rigore correpti adhuc in ipſis morborum reverſionibus unà cum judicatione riguerunt.

12. Οἷσιν ἐν πυρετοῖσιν. Cet endroit juſqu'à τὰ δὲ περί τὰς κρίσιας me paroît avoir paſſé de la marge dans le texte. On aura écrit à la marge les principaux ſignes des hémorrhagies critiques, en liſant la deſcription des fievres ardentes de cette conſtitution, dans leſquelles les hemorrhagies étoient ſi fréquentes. Pourquoi Hippocrate interromperoit-il ſon récit, pour prononcer des aphoriſmes, qui n'ont point de rapport au principal objet des conſtitutions.

13. Τὰ δὲ περὶ τὰς κρίσιας ἐξ ὧν ϰαὶ διαγινώσκομεν ἢ ὅμοια ἢ ἀνόμοια. Les exemplaires varient; (Voyez les différentes leçons rapportées par Foës dans ſon commentaire.) les traducteurs pareillement. Hippocrate, ayant rapporté les diverſes manieres dont les fievres ardentes étoient jugées, termine cet article, comme Ariſtote a terminé grand nombre de chapitres. Τὰ δὲ περὶ τὰς κρισιας. *Et hæc de criſibus dicta ſunt.* Ἐξ ὧν ϰαὶ διαγινώσκομεν, *& ces faits nous apprennent à diſcerner dans quels cas nous devons attendre*

les mêmes crises ou des crises différentes relativement aux sexes, aux âges & aux tempéramens. Et cette diversité dans les jugemens s'étendoit aussi aux jours critiques. Ainsi qu'on l'observa dans les deux freres qui logeoient près, &c.

NOTES

Sur la quatrieme constitution.

14. J'ai supprimé le titre Καλάςασις λοιμώδης qui paroît suspect à Galien. J'ai supprimé pareillement ces premiers mots ἔτος νότιον ἔπομβρον, ἄπνοια διὰ τέλεος, qui me paroissent être un second titre aussi suspect que le premier. Hippocrate ayant terminé le récit des saisons de cette constitution par ces mots, Γενομένου δὲ τοῦ ἔτεος ὅλου νοτίου καὶ ὑγροῦ, καὶ μαλθακοῦ, comme dans la premiere & seconde constitution, il y auroit ici une répétition inutile & peu conforme à la méthode de notre auteur.

15. Κοιλίαι ταραχώδεες. Rien de plus fréquent dans les Epidémiques que cette expression pour signifier le flux de ventre. Un peu plus bas, Hippocrate s'en

ſert également pour les urines. Le même mot ſert encore pour exprimer la confuſion des idées. Τὰ τῆς γνωμῆς ταραχώδεα.

16. Απόσιτοι δὲ πάντες μὲν ἐγένοντο, καὶ ἐπὶ πᾶσι τοῖσι προγεγραμμενοῖσιν, οἷς ἐγὼ οὐδεπώ ποτε ἐνέτυχον. Πολλοὶ δὲ μάλιστα αὐτοὶ, καὶ οἱ ἐκ τούτων, καὶ ἐκ τῶν ἄλλων δὲ, οἱ καὶ ὀλεθρίως ἔχοιεν. Dans le manuſcrit nouveau, cité dans l'édition de Freind, on lit πολὺ δὲ μάλιστα αὐτοὶ, au lieu de πολλοὶ δὲ μάλιστα αὐτοὶ. Ce qui rend le ſens de ce paſſage plus intelligible. *Le dégoût étoit général dans toutes les maladies décrites ci-deſſus. Il étoit à un plus haut dégré dans ces dernieres & ſur-tout dans ceux qui en étoient attaqués mortellement. Pareillement dans les autres maladies lorſqu'elles étoient funeſtes.* Il établit l'univerſalité du dégoût dans toutes les maladies de cette conſtitution, & obſerve & marque les cas où ce ſymptôme étoit monté au plus haut dégré. Foës remarque avec juſte raiſon l'obſcurité de ce paſſage énoncé tel qu'il eſt dans ſon édition.

17. Οὖτε καθάρσιας χρηστὰς εἶχεν. Il s'agit ici des choſes contenues dans les urines & non de la maniere dont elles étoient rendues. La traduction de Foës n'exprime point le ſens de l'auteur. *Neque*

probe expurgabantur urinæ. Hippocrate avoit dit précédemment que les urines n'avoient ni épaiſſeur ni coction, & dans ces derniers mots il ajoûte qu'elles n'avoient ni ſédiment ni énéoreme convenable.

18. Ἐπὶ πολλοῖσι γὰρ αἱ κατὰ κύστιν καθάρσιες χρησταὶ γενόμεναι, ἀγαθόν.

Eſt-ce une continuation du récit d'Hippocrate? Calvus & Cornarius l'ont ainſi entendu. Eſt-ce une réflexion générale ſur les urines qu'il vient de décrire? Foës & Valeſio ſemblent ſuivre ce dernier ſens. Il n'eſt pas vraiſemblable qu'Hippocrate ait voulu placer ici une ſentence auſſi vulgaire, un dogme auſſi connu que celui dont il s'agit. Mais auſſi l'hiſtoire de cette conſtitution ne permet pas de croire que le grand nombre des malades ait eu des urines bien conditionnées. Il me paroît donc qu'on peut ſous-entendre le mot σημείοισι, & le ſens de ce paſſage ſera que dans ceux qui ont été guéris, un des meilleurs ſignes étoit une urine dont l'hypoſtaſe & l'énéoreme étoient bien conditionnés. Hippocrate avoit dit plus haut dans la deſcription des éréſipeles, que la ſuppuration ou un flux de ventre opportun, ou des urines louables mettoient

toient le malade hors de danger.

19. Τοῦ δὲ φθινοπώρου, καὶ ὑπὸ πληΐαδα πάλιν ἔθνησκον οἱ πολλοὶ τεταρταῖοι. Ce dernier mot τεταρταῖοι a été viſiblement ajoûté du texte. Outre les raiſons alléguées par Galien, il ſuffit de conſidérer qu'il s'agit dans cet endroit de comparer entr'elles les ſaiſons relativement à la mortalité. Cette méthode de comparer les ſaiſons relativement à certains objets, ſe retrouve à la fin de la troiſieme conſtitution. Ἐπεῤῥίγουν δ' ἐλάχιστοι μὲν τοῦ ἦρος, θέρεος πλείους, φθινοπώρου ἔτι πλείους, ὑπὸ δὲ χειμῶνα πολὺ πλεῖστοι.

REFLEXIONS

Sur les Conſtitutions Épidémiques.

LES maladies épidémiques reconnoiſſent pour cauſes générales les intempéries des ſaiſons. Les ſaiſons pêchent par excès de froidure, de chaleur, de ſéchereſſe & d'humidité. Et parce que ces qualités de l'air dépendent beaucoup de la force & de la direction des vents, les vices des ſaiſons ſont néceſſairement liés avec le mouvement

de l'air. Ces causes générales sont modifiées par le lieu de l'habitation, les alimens, l'âge & le tempérament qui favorisent ou contrarient les causes générales, & produisent des changemens plus ou moins analogues aux vices des saisons. Il est donc nécessaire de bien connoître tous ces élémens, lorsqu'on veut développer la génération des épidémies. Il faut sçavoir ensuite les combiner & s'exercer à cette espece de calcul pour descendre aux cas particuliers, & les traiter avec succès. On trouve dans le livre *de l'air, des eaux & des lieux*, ce qui concerne le sol & l'exposition des habitations, les bonnes & mauvaises qualités des eaux, &c. Le traité *de la nature humaine* apprend à connoître les divers tempéraments. Et la troisieme section des *Aphorismes* donne des principes sur les intempéries de l'air, les saisons & les différents âges. Cette doctrine élementaire suffisamment établie, il convenoit d'en faire l'application, & c'est l'objet des quatre constitutions épidémiques.

I.

Hippocrate a dû choiſir quatre conſtitutions principales.

Les géométres préparent la ſolution des problêmes en établiſſant des axiomes & des théorêmes qui expliquent la nature & les principales propriétés des lignes ſurfaces ou ſolides, ſur leſquelles il faut opérer. Ces theorêmes doivent être réduits au plus petit nombre néceſſaire pour l'intelligence de la matiere, & les problêmes ne doivent être pareillement multipliés que ſuivant l'exigeance des cas qu'ils embraſſent. Cette ſobrieté, qu'on admire dans les mathématiciens, ne ſçauroit être trop imitée dans les ouvrages qui propoſent des opérations intellectuelles, difficiles & compliquées, telles que celles dont je viens de parler. Il étoit eſſentiel de réduire les propoſitions fondamentales au plus petit nombre, de les préſenter ſous la forme d'axiomes ou de vérités reconnues, de paſſer enſuite à des problêmes, de la ſolution deſquels dépendît celle de tous les cas particuliers. Cette méthode étoit d'autant plus

permiſe dans le ſujet traité par Hippocrate, que toutes les propoſitions qu'il emploie giſſent en faits qui n'ont pas beſoin de démonſtration. Hippocrate ſuppoſe d'ailleurs dans ſes diſciples toutes les connoiſſances phyſiques qui ſervent à lier les cauſes aux effets. En procédant ainſi il mettoit ſa doctrine à l'abri des vaines diſputes des ſophiſtes, & lui aſſuroit l'immortalité dont elle joüit. Ces principes poſés, il nous offre quatre exemples, qui nous montrent l'application la plus vaſte qu'on en puiſſe faire; il nous les offre, dis-je, ſous la forme d'hiſtoires & laiſſe un champ libre à nos réflexions. Semblable au divin Homere qui nous enſeigne les plus grandes vérités de morale par des fables dont il nous laiſſe deviner le ſens; Hippocrate expoſe toute la théorie des épidémies, ſans paroître avoir d'autre objet que de nous inſtruire des faits relatifs à la médecine. Cet artifice commun au prince des Poëtes & des Médecins, a l'avantage d'exciter notre curioſité & de nous faire chercher avec ardeur, ce qu'on a feint de dérober à notre connoiſſance, ou du moins ce qu'on a préſumé que nous devions trouver par nos propres forces. Il nous procure le plaiſir de l'in-

vention, & dès-lors l'instruction que nous en retirons est plus profonde, & nous devient propre, parce qu'elle est le fruit de notre travail.

Les constitutions varient d'une infinité de manieres : car les degrés de froid & de chaud, &c. combinés avec les différentes directions des vents & leurs forces présentent un grand nombre de résultats. Il y a d'abord quatre constituions simples & quatre comstitutions composées, & une neuviéme, qui donne la température parfaite. Voyez *les commentaires de Galien, sur la 3e section des Aphorismes.* Ensuite si vous divisez chaque intempérie en grande, petite & moyenne, vous formez de nouvelles subdivisions, comme le propose Galien, qui ne craint point ici de multiplier les êtres sans nécessité. Hippocrate n'ignoroit point toutes les divisions. Mais il vouloit resserrer ses enseignements dans de justes limites. Il vouloit que ses disciples s'exerçassent à déduire de sa doctrine les conséquences nécessaires qu'elle presente. Il a donc réduit toutes les constitutions à quatre principales. La premiere sert d'exemple pour les constitutions chaudes & seches. La deuxiéme propose une

année froide & humide. Dans la troisiéme le froid & la sécheresse ont dominé. La quatriéme est remarquable par la chaleur & l'humidité. Connoître bien ces quatre constitutions, c'est sçavoir l'histoire de toutes les épidémies possibles. Ces histoires ont été, sans doute, choisies parmi un grand nombre d'autres, qui n'étoient point également propres à remplir les vûes que l'auteur se proposoit. Mais d'ailleurs il n'étoit pas facile de trouver dans une suite de constitutions telle nombreuse qu'elle fût, quatre modeles qui répondissent exactement aux idées que nous pouvons nous en former relativement aux intempéries de l'air; de-là vient que les constitutions décrites ne sont pas également dans toutes leurs parties, chaudes & séches, froides & humides, &c.

II.

Chaque constitution contient au moins l'histoire de quatre saisons.

Quelquefois Hippocrate fait mention de l'état général des saisons antérieures à la constitution qu'il déctit, mais ses observations embrassent tou-

jours les quatre saisons de l'année, dont il fait un tout. Hippocrate distingue dans ses Aphorismes des constitutions journalieres, καθ' ἡμέριν καταςασιες, des constitution de saisons ὡρέων καταστάσιες, des constitutions d'années καταςάσιες ἐνιαυτοῦ. Il auroit pû, & c'est une suite de sa doctrine, admettre (comme Sydenham & plusieurs modernes l'ont fait) des constitutions de plusieurs années. Nous en parleront dans l'article suivant. Après avoir traité aphoristiquement de toutes les constitutions inférieures, c'est-à-dire des constitutions journalieres, des constitutions d'une ou deux saisons, & suivi la forme synthétique dans les élemens de cette science, il nous donne à analyser quatre constitutions d'année pour nous y faire retrouver les principes généraux établis précedemment & nous mettre sur les voies de connoître les constitutions présentes, & pressentir par l'état des saisons celles qu'on doit attendre.

III.

Hippocrate décrit de suite les quatre saisons de l'année avant d'entrer dans le détail des maladies.

Les Medecins de Breslau, dans leur

histoires des maladies de 1699, 1700 & 1701, ont partagé l'année suivant l'usage des astronomes, en quatre parties égales & donné après la description de chaque saison, l'histoire des maladies qu'ils avoient observées dans cette même saison. Le docteur Huxham, dans ses annales, ou *Observations sur l'air, & les maladies épidémiques de Plimouth*, divise l'année par mois dans son premier volume, & par lune dans le second. Il expose dans un assez grand détail, l'état de l'atmosphère pendant chaque mois, & indique ensuite ou décrit les maladies courantes. Toutes ces méthodes sont vicieuses, & ne peuvent que marquer les causes des épidémies en les morcelant & en éloignant leurs diverses parties les unes des autres; elles ne supposent aucun principe connu qui puisse servir de base. Elles font abstraction de toutes les connoissances qui nous ont été transmises sur cette matiere. Ces auteurs & ceux qui les ont imités, perdent un temps précieux à amasser des matériaux pour les siécles à venir, sans dessein formé, sans objet déterminé & refusent de jouïr dès-à-présent, des travaux des siécles précédens. L'amour de la nouveauté nous

féduit. Nous ignorons toutes les fausses tentatives de ces mêmes anciens que nous voulons surpasser. L'intervalle, qui nous sépare, n'a épargné que leurs chefs-d'œuvres, & encore n'ont-ils pas tous évité le sort commun des choses humaines.

Les maladies du printemps ne dépendent pas, il est vrai, des intempéries de l'été qui le suit; & celles de l'été ne sont point liées avec les excès de l'automne suivant. Mais comment jugera-t'on des épidémies qui paroissent en automne, à moins de rassembler les saisons précédentes, & d'établir leurs caracteres? Les quatre saisons devoient donc être décrites sans interruption. Les fiévres automnales, qui sont le principal produit des constitutions, sont engendrées par des causes qui ont éprouvé des degrés alternatifs d'accroissement & de décroissement pendant le cours des quatre saisons. Semblables à toutes les productions de la nature dans cette saisons, elles portent l'empreinte des qualités de l'air, qui leur ont donné naissance.



IV.

De la durée des constitutions épidémiques.

Non-seulement il faut connoître les saisons qui accompagnent & précedent l'épidémie ; mais souvent il est nécessaire de remonter aux années précedentes. Hippocrate, dans la costitution du 3e liv. des *Epidémiques* avant de décrire les quatre saisons de l'année, déclare que les saisons antérieures avoient été séches, & Galien expliquant les maladies de la 3e *Constitution du* 1er *liv.* & ne trouvant pas de causes suffisantes dans les saisons décrites, suppose des intempéries antérieures, à l'aide desquelles il donne des raisons plausibles des faits rapportés par Hippocrate.

En effet, s'il est nécessaire de connoître dans chaque année l'état des saisons qui ont précédé les maladies d'automne, parce qu'elles influent sur le nombre, le caractere, la durée de ces maladies, pourquoi négligeroit-on de remonter aux constitutions des années précédentes qui peuvent avoir établi le germe de l'épidémie régnante ? Fernel,

Sydenham & Ramazzini ont répandu des doutes ſur la doctrine d'Hippocrate, faute d'avoir mis cette regle en pratique. Les deux premiers ſe ſont contentés d'affirmer que dans des années bien réglées on avoit obſervé des épidémies très-fâcheuſes, & que dans des années mal réglées, ſouvent il n'y avoit point eu d'épidémies. Ramazzini a fait plus. Il a pris ſoin de décrire fort au long les ſaiſons qui précédoient & accompagnoient les maladies, pour porter juſqu'à la démonſtration, les principes avancés par Fernel, & Sydenham.

Dans ſa diſſertation ſur les conſtitutions des années 1692, 93 & 94, il rapporte que durant ces trois années qui n'eurent aucune reſſemblance entr'elles quant à l'état des ſaiſons, il régna à Modene une fievre pourprée qui fit beaucoup de ravages l'année 1692, dont le printemps fut l'époque de cette maladie, n'offre que des ſaiſons bien reglées. L'année ſuivante fut déſordonnée dans toutes ſes ſaiſons, l'hyver ayant été trop doux, le printemps froid & humide, l'été exceſſivement humide, & l'automne très-ſec & très-chaud : enfin l'année 1694 fut fort ſéche dans les quatre ſaiſons, excepté depuis l'équi-

noxe du printemps jusqu'au commencement d'Avril ; l'hyver d'ailleurs fut très-froid & les chaleurs de l'été immodérées. Pendant ces trois années, comme je viens de le dire, régna à Modene une fievre pourprée, que le printemps faisoit revivre chaque année, qui dans l'été déposoit sa pourpre, pour me servir de l'expression de Ramazzini, sans changer de caractere ; & qui reprenoit tout son exterieur, lorsque les chaleurs avoient cessé. Voilà un argument puissant co tre la doctrine des qualités sensibles : & comment le concilier avec le passage de Galien, *lorsque les saisons sont bien réglées, il n'y a ni peste ni épidémie, mais seulement des maladies qui dépendent du régime ?* Ramazzini présente ces objections dans tout leur jour ; il finit néanmoins par attribuer aux vents du midi les maux de cette constitution. Cependant on ne voit pas que dans l'année 1692, qui fut légitime dans toutes ses saisons, les vents méridionaux aient été dominans ; il n'en étoit pas de même des années 1693 & 94. Mais les causes doivent être antérieures aux effets ; & les intempéries de ces deux dernieres années pouvoient tout au plus entretenir l'épidémie commencée dans

l'année précédente. Il étoit dont sensible qu'il falloit remonter plus haut pour trouver les sources de l'épidémie ; & examiner si l'année 1691 n'y avoit pas donné lieu. Heureusement le même Ramazzini nous a laissé la description tant des saisons, que des maladies de cette année, qui fut mémorable par une sécheresse excessive & constante, par le froid immodéré de l'hyver & les chaleurs énormes de l'été : elle fut glorieuse & lucrative aux Médecins, dit cet auteur, à cause du grand nombre des maladies & du succès du traitement. Mais la malignité & les ravages de la petite vérole en automne rabattirent beaucoup de leurs prétentions.

Ainsi l'année 1691 portoit un caractere *automnal*, s'il est permis de se servir de cette expression, & ce caractere commença à se manifester dans l'automne comme il arriva dans la 3[e] constit. de l'isle de Thase qui étoit d'une température automnale. L'hyver suivant, qui fut légitime, ne pouvoit qu'assoupir & rallentir les humeurs qui avoient une tendance marquée vers la circonférence, puisque la petite vérole dominoit à la fin de l'automne; il étoit donc nécessaire qu'au printemps, qui fut doux & tem-

péré, les effets resultans des saisons de l'année précédente, paruſſent dans tout leur jour : » *au printemps ſe voient les* » *manies, les mélancholies, les épilep-* » *ſies, les hémorrhagies & toute ſorte d'ef-* » *floreſcences à la peau* » parce que le corps ſe purge des humeurs vicieuſes, *profundum corporis expurgatur vitioſis humoribus à partibus principalibus ad cutem pervenientibus.* Non que cette ſaiſon produiſe des humeurs vicieuſes, lorſqu'elle eſt bien réglée, comme étoit celle de 1692, au rapport de Ramazzini. Elle préſerve au contraire des maladies, en ſéparant les impuretés du ſang. Les fiévres pourprées du printemps de 1692 annonçoient donc ſuffiſamment qu'il étoit reſté dans les corps des germes vicieux, qui devoient leur origine à des temps antérieurs.

L'éruption ceſſoit dans les chaleurs de l'été & reparoiſſoit vers le lever d'Arcturus, diſparoiſſoit derechef aux premiers froids ; & ces retours réglés furent obſervés pendant trois années conſécutives.

Il y a des maladies communes au printemps & à l'automne, telles ſont celles qui dépendent des mouvemens de l'humeur mélancholique. Ces mala-

dies se font voir dans l'une & l'autre saison. Voyez & pesez les Aphorismes 20 & 22e. de la 3e section, & tout le merveilleux de Ramazzini disparoîtra.

Nous voyons pareillement dans l'histoire des maladies que nous à laissée Sydenham, des constitutions générales de deux, trois, à quatre années, dans lesquelles reparoissent les mêmes maladies dans les mêmes saisons, malgré l'inégalité & la dissemblance des années quant aux intempéries de l'air.

Toutes ces observations, au lieu de combattre la doctrine ancienne, servent à l'éclaircir & à la confirmer, lorsqu'elles sont approfondies par un lecteur versé dans les écrits d'Hippocrate.

Sydenham observe lui-même que les différentes années des constitutions générales ne se ressemblent que dans la maladie principale qui reparoît vers l'automne, & convient que toutes les autres maladies qu'il appelle intercurrentes suivent le génie des saisons. Mais si cette maladie principale & dominante en automne est elle-même une maladie propre à l'automne, si c'est un produit de l'humeur mélancholique altérée & viciée par des intempéries de longue

durée, qu'y a-t-il d'extraordinaire de la voir reparoître trois ou quatre années consécutives ? Faudra-t-il avoir recours à des causes métaphysiques pour en expliquer le retour ? Je ne m'étendrai pas davantage sur cet article.

V.

Hippocrate commence la description des saisons par l'automne inclusivement & finit à l'automne suivant exclusivement.

On vient de voir que les constitutions génerales établies par Sydenham & Ramazzini découlent naturellement des principes qui servent à expliquer les constitutions annuelles, & que les retours réglés de quelques maladies revêtues de certaines apparences, ne forment point d'exception aux régles générales, & n'autorisent point à supposer d'autres causes annuelles de ces retours réglés. Hippocrate devoit donc se borner à nous donner des histoires de constitutions annuelles, comme il a fait. Galien, qui possédoit parfaitement la doctrine d'Hippocrate, dit que l'histoire des saisons dans les Epidémiques

commence toujours là, où les ſaiſons s'écartent beaucoup de leur température légitime. Mais il eſt viſible que le plan général d'Hippocrate eſt de mettre l'automne à la tête des quatre ſaiſons, qu'il ſe propoſe de décrire. Il ſuffit de jetter les yeux ſur le commencement de chaque conſtitution. Lorſque l'intempérie à commencé avant le lever d'Arcturus comme dans la deuxiéme & troiſiéme conſtitution, Hippocrate ne manque pas d'en faire la remarque: pareillement dans la quatriéme, il déclare quel avoit été le caractere général des ſaiſons qui avoient précédé l'automne, ſans les décrire en particulier. Mais quoique ſon récit commence toujours au temps où les ſaiſons deviennent intempérées, il ne comprend néanmoins la deſcription particuliere des ſaiſons, que depuis un automne incluſivement, juſqu'à l'automne ſuivant excluſivement.

Tous les Orientaux au rapport de S. Jérôme, commençoient l'année par le mois que les Hébreux appellent *Tiſri*, qui répond à notre mois de Septembre. Le ménologue des Grecs commence pareillement au mois de Septembre. Les Hébreux avant la loi de Moïſe ſui-

voient en cela la coutume des Orientaux, & croyoient que le monde avoit été créé dans cette saison. Hippocrate s'est donc conformé dans la description des quatre saisons à l'ordre commun.

Une autre question jointe à celle-ci, est de sçavoir d'où vient le silence gardé par Hippocrate dans la partie nosologique de chaque constitution, sur les maladies du premier automne, dont il a décrit les intempéries ; tandis qu'il fait connoître celles du second automne de la température duquel il ne fait pas mention ; & quelquefois même celles de l'hyver suivant. Mais ce procédé est conforme aux Aphorismes de la 3e. sect. dans lesquels il combine les saisons deux à deux, suivant les intempéries opposées. Car alors il indique les maladies qui doivent arriver l'été, en conséquence des intempéries d'un hyver & d'un printemps précédens. Pareillement il déclare quelles maladies doivent arriver pendant un hyver, sur la température duquel il ne fait aucune supposition en conséquence des intempéries supposées dans un été ou un automne précédens. Dans l'un & dans l'autre cas il ne fait aucune mention de maladies dans la premiere des deux sai-

ſons. Hippocrate exige d'ailleurs que toute l'année ou la plus grande partie de l'année ſoit remarquable par quelques intempéries, pour que les maladies portent les caracteres de l'année : or, lorſque les intempéries ne commencent qu'à l'automne ou peu avant l'automne, les maladies ne peuvent point avoir déjà acquis dans cette ſaiſon les caracteres qui deviennent généraux par la continuation.

Les aphoriſmes de la 3e ſection, qui énoncent les maladies propres à chaque ſaiſon, n'attribuent rien de commun à l'automne & à l'hyver, tandis que l'hyver & le printemps, le printemps & l'été, l'été & l'automne, ont des maladies communes à chacune de ces deux ſaiſons. Sydenham diviſe les épidémies en épidémies de printemps & épidémies d'automne. Parmi les premieres, dit cet auteur, les unes commencent quelquefois vers le mois de Janvier, ſont dans toute leur force vers l'équinoxe, & finiſſent au ſolſtice d'été. Telles ſont la rougeole & les fievres tierces printannieres. Les autres ne commencent qu'au printemps, ſont dans toute leur force vers l'équinoxe d'automne & finiſſent aux premiers froids. La peſte

& la petite vérole ſont de ce nombre. Mais les épidémies d'automne, telles que la dyſſenterie, les fievres tierces & quartes, n'ont qu'un regne de deux mois, & expirent au bords de l'hyver. Donc toutes les épidémies d'automne & de printemps, ſuivant le docteur Sydenham, ſont finies au commencement de l'hyver, & un nouvel ordre de maladies commence.

Suivant ces obſervations l'année noſologique commence au ſolſtice d'hyver & finit au ſolſtice d'hyver de l'année ſuivante, tandis que l'année météorologique va d'un automne à l'autre. Ce qui eſt conforme à l'ordre établi dans les Epidémiques d'Hippocrate. Cependant la troiſiéme conſtitution nous apprend que cette regle eſt ſujette à des exceptions : & nous obſervons quelquefois que les premiers froids de l'hyver ne ſont pas capables de ſuſpendre le cours des épidémies, qui s'étend juſques bien avant dans les ſaiſons ſuivantes. Mais alors les maladies reçoivent différentes modifications, ſuivant le génie des ſaiſons qu'elles parcourent.

VI.

De la maniere dont Hippocrate a décrit les ſaiſons.

Les ſeuls objets conſidérés par Hippocrate dans l'obſervation des ſaiſons, ſont, comme nous l'avons dit, la chaleur, la froidure, la ſéchereſſe, l'humidité, les vents de nord & de ſud, dont les effets ſont déterminés dans les Aphoriſmes. C'étoit les ſeules puiſſances connues. Tout autre objet devoit être écarté de la deſcription des ſaiſons. Mais de quelle maniere convenoit-il de décrire les ſaiſons relativement à ces qualités? Car il ne s'agit ici que des excès. Les ſaiſons, lorſqu'elles ſont dans leur juſte température, ne peuvent être cauſes de maladies épidémiques. Il faut donc bien connoître en quoi conſiſte le bon ordre ou la juſte température des ſaiſons, puiſque c'eſt d'après cette connoiſſance, que nous pouvons eſtimer les excès. Hippocrate s'eſt expliqué là-deſſus en peu de mots. Dans le livre de *l'Eau, de l'Air, &c.* il exige des pluies en automne; un hyver qui ne ſoit ni trop doux & trop humide, ni trop froid;

au printemps & dans l'été des pluies convenables à la saison. Galien est entré dans un plus grand détail. Au lever d'Arcturus, dit-il, les pluies commencent & les vents froids annoncent la fin de l'été & le commencement de l'automne. Ensuite le temps se refroidi peu-à-peu : & vers le coucher des Pléiades on s'apperçoit bien de ce changement. De-là jusqu'à l'équinoxe du printemps le froid se soutient à peu près de même. Vers l'équinoxe la chaleur commence à se faire sentir. Mais depuis le lever des Pléiades jusqu'à la canicule, la chaleur & la sécheresse vont en augmentant, & alors les vents du midi soufflent pendant quelques jours & sont suivis de pluies, qui durent autant que les vents étésiens.

Lors donc que les saisons s'écartent de cette regle, on doit faire attention au dégré & à la durée de ces écarts. S'ils sont grands, fréquents, de longue durée, ils causent des maladies. *Tempestatum anni mutationes potissimum pariunt morbos & in ipsis anni tempestatibus magnæ mutationes frigoris vel caloris, aliaque pro ratione ad hunc modum.* Mais lorsqu'ils sont rares, médiocres & de peu de durée, ils n'influent que médio-

crement & ne peuvent causer des maladies épidémiques. On conçoit donc que dans les descriptions des saisons, Hippocrate ne devoit point faire mention des constitutions journalieres, c'est-à-dire, de ces écarts momentanés. Ces intempéries légeres qui ne sont pas causes, mais élémens des causes. Aussi ne leur attribue-t-il pas des maladies dans son aphorisme sur les constitutions journalieres; mais seulement certains symptômes qui sont élémens des maladies, comme ces constitutions journalieres sont elles-mêmes élémens des constitutions annuelles. *Status temporum quotidiani, aquilonii quidem corpora densant, valentiora, expeditiora, bene colorata & melius audientia reddunt, alvos exsiccant, oculos mordent & si thoracem dolor aliquis prius habuerit eum magis irritent; austrini autem corpora exolvunt & humectant; gravem auditum & capitis gravitatem & vertigines afferunt, oculis & corporibus difficilem motionem inducunt & alvos humectant.* Ces symptô-qui sont aussi passagers, que les causes qui les produisent deviennent communs & ordinaires dans les maladies épidémiques, si la constitution annuelle ou la plus grande partie de l'année res-

semble à l'une de ces deux constitutions journalieres. *Cùm sic invaluerit*, dit Hippocrate, *ista in morbis patiuntur.*

Nous trouvons dans la deuxiéme constitution l'hyver décrit comme il suit. » Durant l'hyver les vents étoient »septentrionaux. Des pluies fréquentes, »abondantes, grandes. Des neiges. Pres»que toute cette saison fut entremêlée »de jours sereins & pluvieux. Le froid »n'étoit point excessif. Mais après le »solstice d'hyver, & lorsque le zé»phyre vint à souffler, le froid devint »vif. Les vents continuoient d'être au »septentrion. Il y eut des neiges, des »pluies abondantes, continuelles, un »ciel orageux, couvert, & ce temps dura »sans intermission, jusqu'à l'équinoxe.» Voilà la plus longue description d'une saison qui se voit dans les constitutions. Si toute une saison est semblable à elle-même dans toutes ses parties, il est facile de le décrire en peu de mots. Si elle est composée de parties de température différente, il faut les décrire chacune suivant leur caractere particulier.



VII.

VII.

Du ſilence gardé par Hippocrate ſur tous les vents, à l'exception de ceux du midi & du ſeptentrion.

Dans la deſcription de chaque ſaiſon, Hippocrate indique les vents méridionaux & ſeptentrionaux qui ont régnés conformément au 5e aphoriſme de la 3e ſection, dans lequel il dit que *les vents méridionaux lorſqu'ils dominent rendent l'ouie dure, appeſantiſſent la tête, énervent le corps : mais ceux du ſeptentrion excitent la toux, deſſèchent la gorge, reſſerrent le ventre, & ſuppriment les urines.* Nous ne voyons pas qu'il ait reconnu dans les vents orientaux & occidentaux aucune puiſſance déterminée, puiſqu'il n'en parle pas dans les Aphoriſmes ni dans les Epidémiques. Mais de même qu'Hippocrate diviſe quelquefois l'année en deux parties, ſçavoir l'hyver & l'été ; pareillement il réduit tous les vents à deux principaux, ſçavoir le vent du ſeptentrion & celui du midi, ſelon que leur direction approche plus ou moins de l'un ou de l'autre de ces deux vents. On lit au 6. chap. du 2e. liv. des

Météorologiques d'Ariſtote, où il l
ne l'énumération & la direction des principaux vents : » que de tous ces »vents les uns étoient appellés *ſepten»trionaux*, les autres *méridionaux*. Les »vents du couchant appartiennent à »ceux du ſeptentrion, parce qu'ils ſont »plus froids. Les vents du levant à ceux »du midi, parce qu'ils ſont plus chauds. »Ces derniers ſuivent le cours du ſo»leil, au lieu que les autres ſe meu»vent à l'oppoſite de cet aſtre. Ce parta»ge étoit réglé ſur la différence des vents, »par rapport au froid & au chaud».

VIII.

De la maniere d'agir des vents méridionaux & ſeptentrionaux.

Sylvius Delboë a fait de grands efforts pour expliquer l'action de ces deux vents. Après avoir expoſé ce que le ciel ſupérieur, le ciel moyen, les eaux, les entrailles de la terre & ſa ſuperficie communiquent à l'air, il obſerve que l'eſprit volatil, qui abonde dans les végétaux, leur a été communiqué du ciel ſupérieur ; & qu'il eſt une des productions des rayons du ſoleil : mais que tous les eſprits acides ſe trouvent dans les entrailles de la terre concentrés,

non-ſeulement dans le ſel marin, le vitriol, le nitre, l'alun; mais même dans le ſoufre & dans les métaux. Et parce que les premiers doivent abonder dans les régions de la Zone Torride, où les rayons du ſoleil ſont plus puiſſans, les autres au contraire, dans les régions ſeptentrionales, qui abondent en mines de toute eſpece, il en tire l'explication des différents effets de ces deux vents oppoſés. C'eſt à ce ſel & à cet eſprit volatil qu'il attribue une ſorte d'oppreſſion qu'on reſſent quand il commence à pleuvoir. D'une autre part, il remarque que les vents ſeptentrionaux ſont accompagnés ou d'un froid, qu'il appelle *frigus blandum*, produit par l'acide nitreux & propre à fertiliſer les terres; ou d'un froid plus âcre *frigus acrius*, qui écorche la peau du viſage & des mains, produit par un acide plus pur, tel que celui qui forme un ſel muriatique; ou enfin d'un froid qui congele & qu'il fait naître d'un eſprit acide uni à un ſel volatil, d'où réſulte un ſel ammoniac. Il prétend que les vents ſeptentrionaux tranſportent dans nos contrées tous ces différens ſels, par leſquels ils produiſent de grands changemens dans nos corps: & il croit que

les Aphoriſmes d'Hippocrate ſur les maladies produites par les vices des ſaiſons peuvent recevoir un grand jour de toute cette doctrine.

Mais quelque ſubtile que ſoit cette théorie, elle me paroît être de peu d'utilité dans la pratique de la médecine. Il ſuffit de connoître les principaux effets des vents du midi & du ſeptentrion ſur le corps humain, & d'établir les affections ou ſymptômes principaux qui engendrent des maladies ou en font partie, & c'eſt juſtement ce qu'Hippocrate a aſſigné dans ſes Aphoriſmes. Il ne nous préſente que ce qu'il eſt néceſſaire de ſçavoir. Il évite toute recherche phyſique ultérieure, qui ne pourroit qu'éloigner du but propoſé. Il n'eſt pas plus néceſſaire au Médecin de remonter aux cauſes ſupérieures dans l'explication de ces effets, qu'à l'horloger d'étudier la nature des métaux qui compoſe ſes inſtrumens avant de s'en ſervir. Les effets produits par les vents du nord & du midi ſont auſſi diamétralement oppoſés, que le ſont ces deux vents dans leur direction. Toute la teneur des maladies en dépend.

Ramazzini paroît embarraſſé entre le ſentiment de toute l'antiquité, qui im-

pute à l'humidité des vents méridionaux leur qualités nuisibles, & l'opinion de Langius qui soutient que ce vent en traversant la Libye, peuplée d'animaux venimeux, se charge de vapeurs empoisonnées. D'ailleurs, il est du sentiment de Sylvius sur le nitre aërien. On peut voir dans ses *Ephémérides Barométriques* & dans *ses Disputes avec le docteur Schelhamer*, les preuves qu'il en donne.

Le docteur Huxham dans ses *Prolégomenes* cherche à établir aussi cette opinion sur le nitre aërien.

Suivant Galien le principe des nerfs étant affecté par la chaleur & l'humidité des vents du midi, les mouvemens volontaires se rallentissent. De-là une sorte d'engourdissement avec sentiment de foiblesse & de langueur. Mais les effets des vents septentrionaux sont dûs au froid qui agit immédiatement sur les organes, & à sa qualité desséchante.

Hippocrate seul ne nous propose que des faits qui tombent sous les sens & qui sont en même temps propres à servir de principes. Il discerne parmi la foule des vérités physiques & médicales celles qui appartiennent nécessairement à l'art, & s'abstient scrupuleusement de

toute oſtentation ſuperflue ; parce que ſon objet n'eſt point de faire des ſçavans , mais de former des Médecins.

La plûpart des théories ont un double inconvénient. Elles accoutument l'eſprit à la perplexité & tiennent la place des connoiſſances ſûres & utiles. Et quel avantage d'expliquer des faits reconnus pour certains par d'autres moins certains ? les principes en médecine ſont certains faits généraux placés à diſtance convenable des faits particuliers qu'ils engendrent. Nous ne pouvons embraſſer les chaînes des cauſes. Il eſt un point d'où nos regards peuvent porter ſur les objets. Hippocrate a établi (& c'eſt au moins ce qui lui appartient inconteſtablement) l'ordre des vérités médicales, qui doivent ſervir d'élémens à cette ſcience. Il a banni ſoigneuſement les vérités tranſcendantes & métaphyſiques pour raſſembler dans le plus petit eſpace poſſible, les objets qui doivent être perpétuellement ſous nos yeux. Sa médecine eſt la médecine réduite à la plus ſimple expreſſion.

§. IX.

Comment Hippocrate observe les vents.

Dans la premiere constitution nous lisons, *les vents septentrionaux soufflerent peu*; & plus bas, *les vents étésiens soufflerent peu de jours, foiblement & par intervalles*. Dans la seconde constitution, *des froids hors de saison se firent sentir tout-à-coup avec de grands vents de midi & de septentrion*. Plus bas, *beaucoup de vents septentrionaux*. Vers la fin, *les vents étésiens soufflerent continuellement*. C'est de la force, de la fréquence & de la durée des vents que dépendent la force, la fréquence & la durée des symptômes qu'ils produisent dans les maladies. Il n'est pas nécessaire d'observer les vents à des heures réglées & d'en tenir un journal avec toute la précision scrupuleuse du docteur Huxham, & de quelques modernes. Cette estimation peut-être faites avec plus de simplicité. Il s'agit ici de sçavoir apprécier les excès, comme dans toutes les autres qualités de l'air; & non pas de déterminer la force de tel ou tel vent à tel jour ou à telle heure, ou l'espace qu'il parcourt.

X.

Du chaud & du froid, & de la maniere dont Hippocrate les mesure.

Parmi les causes épidémiques, la chaleur & la froidure tiennent un rang distingué. *Les grandes intempéries en froid ou en chaud sont les principales causes des maladies. Aph.* 1. *sect.* 3. Galien prétend que les maladies du chaud & du froid sont comprises dans les aphorismes qui traitent des vents méridionaux & septentrionaux. Car Hippocrate ne fait pas expressément mention des maladies produites par ces deux qualités de l'air. *Quia in nostro tractu*, dit Galien, *aquilo frigidus est, auster calidus, nisi forte id quod rarum est ineunte vere frigidus sit, aut alio quopiam tempore aliquantisper talis spiret, atqui ne tum quidem aquilone frigidior.* Mais il est plus naturel de penser que les aphorismes qui exposent les maladies de l'hyver & de l'été remplacent ceux qui doivent marquer les effets du froid & du chaud. Car si les effets des vents méridionaux & septentrionaux étoient précisément les mêmes que ceux du chaud

& du froid, il auroit été superflu d'indiquer le chaud & le froid des saisons. D'ailleurs Hippocrate déclare que dans les saisons, dans lesquelles il fait dans un même jour froid & chaud alternativement, on doit attendre des maladies d'automne : de même si le froid ou le chaud sont immodérés dans une saison, on doit attendre des maladies d'hyver ou d'été. *Neque enim appellationes temporum , sed temperationes causæ sunt morborum.* Hippocrate estime la chaleur & la froidure suivant le rapport des sens. Dans la premiere constitution, *le printemps fut froid.* Dans la seconde constitution, *le froid étoit grand.* Dans la troisiéme, *vents froids, grandes neiges.* Vers l'équinoxe, *froids excessifs.* Plus bas, *depuis la canicule jusqu'au lever d'Arcturus chaleurs étouffantes. Elles ne se firent pas sentir par intervalles, & par dégrés, mais sans discontinuer.* Dans la quatriéme, *l'été fut chaud & serein, les chaleurs étouffantes.*

A cette maniere simple d'exprimer les intempéries en froid & en chaud, les modernes ont substitué des journaux d'observations écrites à différentes heures du jour sur le thermométre. L'espace que parcourt la liqueur du ther-

mométre du plus grand froid au plus grand chaud, est de plus de 45 degrés au thermométre de Reaumur. On peut donc déterminer avec plus de précision les dégrés de ces qualités de l'air, que ne faisoient les anciens, qui n'employoient qu'un petit nombre de divisions fondées sur les sens. Mais dans l'exposition des causes épidémiques, c'est le caractere des saisons & non la température journaliere. Ce n'est ni le plus haut degré du thermométre, ni le plus bas, ni le moyen, mais la température dominante. En un mot, ce sont les excès en froid & en chaud, lorsqu'ils sont grands ou très-grands; lorsqu'ils viennent tout-à-coup; lorsqu'ils continuent long-temps. Alors nos sens qui jugeroient mal des petites altérations de l'atmosphére, sont de sûrs garands & ne peuvent nous tromper.

X I.

De la maniere d'agir de la chaleur & de la froidure.

Le docteur Pringle dans ses *Observations* sur les maladies des armées, ayant remarqué que les maladies épidémiques

ne commençoient à régner qu'après les chaleurs de l'été, lorſque la tranſpiration s'arrête par l'humidité des vêtemens, les brouillards, les pluies, les exhalaiſons de la terre, en conclud que la chaleur agit plutôt comme cauſe éloignée que comme cauſe immédiate ou prochaine. Il cite les campagnes de 1740, 47 & 48, remarquables par les grandes chaleurs des étés & dans leſquelles les maladies, telles que la dyſſenterie dans les deux premieres, les fievres ardentes, rémittentes & intermittentes, & les flux dans la troiſiéme, n'eurent lieu que lorſque la tranſpiration fut dérangée par les cauſes ci-deſſus mentionnées. Il convient néanmoins que le ſoldat expoſé à l'ardeur du ſoleil, ſoit lorſqu'il eſt en ſentinelle, ſoit en faiſant l'exercice, peut tomber dans des maladies inflammatoires; mais le froid eſt, ſuivant cet auteur, une cauſe plus immédiate; & produit des toux, des pleuréſies, des péripneumomonies, des rhumatiſmes, des conſomptions, qui ſont des ſuites des toux négligées.

Le docteur Pringle ne paroît pas, dans cette occaſion, avoir ſaiſi la doctrine d'Hippocrate. Une ſaiſon im-

modérée ne produira pas ſeule des fievres épidémiques, ſi les ſaiſons précédentes n'ont pas préparés, pour ainſi dire, la naiſſance de ces fievres. Cette ſaiſon ſera à la vérité plus fertile en maladies qui lui ſont propres, que la même ſaiſon légitimement tempérée. Ainſi voulez-vous connoître les maladies d'un été exceſſivement chaud, ayez recours à l'aphoriſme, qui déclare quelles ſont les maladies de l'été. Il n'étoit pas ſurprenant que la dyſſenterie, les fievres ardentes & rémittentes dominaſſent dans les automnes cités par le docteur Pringle ; puiſque la dyſſenterie eſt une maladie d'automne, & que les fievres ardentes & rémittentes ſont communes à l'une & à l'autre ſaiſon. Nos printemps ſont ordinairement froids, & lorſqu'ils ſont ſuivis d'étés forts chauds, on voit peu de maladies pendant les deux premiers mois ; les chaleurs n'ont fait juſqu'alors que rétablir l'équilibre. Mais celles qui ſurviennent lorſque le froid arrête la tranſpiration, ſont des maladies d'automne. *Si le froid & le chaud*, dit Hippocrate, *ſe ſont ſentir dans le même jour, il faut attendre des maladies d'automne.*

Le ſentiment du docteur Pringle ſur

les effets du froid, auquel il attribue des toux, des pleuréſies, des péripneumonies immédiates, & en général toutes les maladies d'hyver citées par Hippocrate, a beſoin auſſi de modification. Il n'eſt pas rare de voir paroître ces maladies après les froids, & lorſque la ſaiſon devient plus humide & moins rigoureuſe. Les toux les plus épidémiques ne commencent guères dans les grands froids accompagnés de ſéchereſſe ; il faut que la fonte des humeurs ſoit provoquée par un relâchement dans l'atmoſphere.

XII.

De la ſéchereſſe & de l'humidité, & de leur maniere d'agir, & comment Hippocrate les meſure.

Les pluies continuelles, dit Hippocrate, donnent naiſſance à des fiévres de longue durée, des *diarrhées, des maladies putrides, des épilepſies, des apoplexies, des angines. La trop grande ſéchereſſe produit des conſomptions, des ophthalmies, des douleurs aux articulations, ſect. 3. Aphor. 16.* Voilà des faits préſentés dans toute leur ſimplicité, & c'eſt ainſi que toute l'étiologie

épidémique eſt traitée par Hippocrate. Galien ſonge à remplir par des explications, l'intervalle qu'il apperçoit entre les effets & leurs cauſes. La quantité d'humidités ſuperflues exige, ſuivant cet auteur, beaucoup de temps pour la coction. De-là la longueur des fievres dans les ſaiſons humides. Lorſque les humidités prennent leurs cours par le ventre, elles produiſent des flux; & des angines, lorſqu'elles ſe portent à la gorge. D'ailleurs les temps humides & pluvieux cauſent la fonte des humeurs ou les diſtillations du cerveau; mais les fievres aiguës pendant les ſéchereſſes naiſſent des humeurs devenues plus bilieuſes. Voyez ce que dit le même auteur ſur les conſomptions, les ophthalmies, les douleurs aux articulations, la ſtrangurie & la dyſſenterie, attribuées par Hippocrate aux ſaiſons trop ſéches.

On a voulu jetter de l'obſcurité ſur ces principes, quoique conformes à la théorie & à l'obſervation. Le docteur Arbuthnot dans ſon *Eſſay ſur l'Air*, *chap. 6. art. 39.* dit qu'on a obſervé que les longues ſécheresſes étoient les plus dangereuſes des autres excès de l'air. Il obſerve que l'année 1708, dont

l'hyver fut peut être le plus froid qu'on eut jamais senti en Angleterre, ne fut point accompagné de grande mortalité parmi les hommes ; que l'année suivante la plus humide qu'on eut jamais vûe, il n'y eut point de maladies extraordinaires ni de mortalité ; que l'année 1710, la petite vérole fut commune & mortelle (sans doute que les chaleurs de cette année furent excessives). Mais que l'année 1714 fut la plus séche qu'on eut encore observée, & que les registres mortuaires augmenterent de 5512 morts.

Le docteur Winteringham prétend pareillement que les saisons humides sont plus salubres que les saisons séches. D'un autre côté, le docteur Pringle avance que c'est sans raison que quelques auteurs ont regardé la trop grande sécheresse de l'air comme cause de maladies épidémiques parmi les soldats, qui, soit en quartier d'hyver, soit dans le camp, sont toujours trop exposés à l'humidité. Il pense que cet élément est toujours assez humide pour la santé, tant que les végétaux transpirent, & que ce n'est que dans les sables déserts qu'on peut connoître les maladies de la trop grande sécheresse. A la vûe de cette

contrariété d'opinions on diroit avec Horace.

Dum vitant vitia, in contraria currunt.

Pour résoudre un pareil problême, il ne suffit pas de consulter les extraits mortuaires d'une ville en telle ou telle année, & comparer avec d'autres années douées d'intempéries opposées; on doit encore avoir égard à l'exposition, au sol, aux eaux, au régime des habitans. La dyssenterie de 1750 qui fut produite par une constitution séche enleva dix fois plus de malades à Montreüil, petite ville située sur un terrein sec, élevé & exposé au septentrion, que dans cette ville de Boulogne, qui n'en est distanre que de sept lieuës, & dont l'exposition & le sol sont tout-à-fait différens. Mais les fievres miliaires de 1756, que la trop grande humidité produisit, furent funestes dans cette ville & se firent peu remarquer dans les villes voisines.

Hippocrate mesure la sécheresse & l'humidité à peu près comme il mesure la chaleur & la froidure. Il distingue les pluies en petites, grandes, abondantes, continuelles ou interrompues. Dans la seconde constitution, *durant*

l'hyver les vents étoient ſeptentrionaux : des pluies fréquentes, fort abondantes, & de longue durée : des neiges, & plus bas *des pluies abondantes, continuelles*. Preſque toujours il joint les vents avec la pluie. *Des vents ſeptentrionaux, un temps pluvieux*. Il indique la ſécheresſe quelquefois par le ſeul mot αὐχμοὶ ou ἀνύδριαι; ou bien encore ὕδωρ οὐκ ἐγένετο.

Les modernes ſe ſervent de l'hygrométre par le moyen duquel la ſécheresſe & l'humidité ſont partagées par degrés, comme le froid & le chaud dans les thermométres. On a imaginé auſſi de recevoir dans un vaiſſeau bien expoſé à tous les vents l'eau de pluie & d'en meſurer la quantité. Mais puiſqu'il ne s'agit que de connoître les excès en ſécheresſe & en humidité ; & que ces qualités de l'air, lorſqu'elles ſont nuiſibles, ne tombent que trop ſous les ſens, leur témoignage doit ſuffire & les réflexions propoſées ci-deſſus ſur l'uſage des thermométres s'appliquent également aux hygrométres.

XIII.

De l'inutilité des obſervations faites ſur les trois régnes, relativement à l'hiſtoire des maladies épidémiques.

Quelques modernes ont groſſi leurs ervations météorologiques de dé- aſtronomiques ; tels que les diver- oſitions des aſtres, de la lune & utres planetes ; les éclipſes de ſoleil e lune ; les cercles autour de la lune, aurores boréales & autres phéno- nes qui, s'ils influent ſur les mala- s, ont une maniere d'agir abſolu- nt inconnue & des effets indéterminés. Pareillement les ſingularités obſervées dans l'ordre végétal & animal, telles que la morve des chevaux, le claveau des moutons, la rage des chiens, la mue des oiſeaux, les ravages des chenilles, la multiplication ou la rareté des cigales & des papillons, le ſilence des ſauterelles, le coaſſement des grenouilles, l'interruption du travail des abeilles, l'apparition d'oiſeaux étrangers ou de poiſſons rares ſur les côtes, & mille autres ne doivent point trouver place dans la partie météorologique.

La préciſion géométrique étoit eſſentiel en traitant le ſujet qu'Hippocrate s'étoit propoſé dans ſes conſtitutions épidémiques. Lorſqu'on enviſage le concours des cauſes qui produiſent une maladie épidémique dans un ſujet, on conçoit la néceſſité de réduire au plus petit nombre & d'énoncer de la maniere la plus ſimples, les principes qui doivent être préſens à l'eſprit dans cette ſorte de recherche. Il falloit par conſéquent ſupprimer toute la ſuite des effets phyſiques qu'une ſpéculation ſubtile apperçoit entre les cauſes météorologiques & les faits. C'étoit imiter la méthode des mathématiciens qui rapprochent autant qu'il eſt poſſible les objets pour en mieux conſidérer les rapports.





SECONDE PARTIE.

I.

Dénombrement des maladies épidémiques.

LE dénombrement des maladies propres à chaque ſaiſon étant donné, tel que nous l'avons dans la 3e. ſection des Aphoriſmes fournit le dénombrement de toutes les maladies épidémiques. Ce théorême eſt évident, puiſque les conſtitutions épidémiques ne deviennent telles que par les vices de l'air qui les rendent plus ou moins ſemblables à quelqu'une des quatre ſaiſons. Il ſuit que les maladies des conſtitutions ſont préciſément les mêmes que celles des ſaiſons auxquelles ces conſtitutions reſſemblent. En effet, on retrouve dans les conſtitutions les mêmes maladies indiquées dans les Aphoriſmes. Il n'y a donc point de maladies épidémiques nouvelles. Sydenham prétend que chaque conſtitution a ſa fievre

particuliere, qui ne se retrouve jamais hors de cette constitution. *Una quæque harum constitutionum propriâ ac peculiari sibi febris specie funestatur quæ extra illam nusquam apparet.* Sydendam prend ici des variétés pour des especes. On conçoit que chaque constitution, chaque année a une fievre réglée suivant l'état des saisons. Mais c'est la même fievre qui reparut l'année suivante, élevée ou abaissée de quelques degrés. Ainsi chaque année a sa fievre ardente & sa fievre continue. Voyez les ardentes des quatre constitutions : le peu de ressemblance des années produit de la diversité dans ces fievres par rapport à leur époque, leur durée, leur nombre, leur crise & la gravité des symptômes. Mais n'observons-nous pas dans toutes les productions de la nature, des inégalités qui dépendent des saisons. Le docteur Freind a refuté Sydenham sur son opinion de la diversité des fievres & du traitement qu'il prétendoit nécessaire. Freind prétend même qu'on peut conclurre des propres écrits de Sydendam, que les fievres décrites par Hippocrate, ont existé & existeront dans tous les temps. Il blâme ces distinctions trop multipliées des espe-

ces de fievre, *ita fere supervacua est omnis quæ nimis curiosè fit distinctio, & præsertim medicinæ studiosos adeò parum juvat, ut potius in errorem agat falso nimirum opinantes, cùm certam quamdam morbo cuilibet notam affectam viderint propriam itidem esse omnino suam cuique medendi normam.*

I I.

De la maniere d'estimer les maladies épidémiques.

Nous estimons les excès des saisons sur l'idée que nous avons de la température légitime de ces mêmes saisons. Nous devons de même apprécier les maladies épidémiques sur l'idée des maladies légitimes. Ces maladies sont celles qu'Hippocrate appellent εὐσταθέες καὶ εὐκρινέες ainsi *l'eustathie & l'eucribie*, si on peut se servir de ces termes, constituent la légitimité des maladies. Ce sont de telles maladies que produisent les saisons bien réglées, suivant l'Aphorisme 8. de la 3ᵉ. section. *Temporibus bene & ordinate constitutis & tempestivam tempestivitatem servantibus, morbi qui facilè consistant & solvantur fiunt. In malè*

verò constitutis qui neque facilè consistant neque solvantur. Il est donc important d'acquérir une juste idée de la nature, la consistence & la solution légitime des maladies, pour bien juger du désordre épidémique. Les moyens de parvenir à ces connoissances sont indiqués à la fin de la seconde constitution. *Dans les cas*, est-il dit, *qui sont sans danger, il faut considérer soigneusement toutes les coctions des humeurs de quelque part qu'elles viennent, ou les métastases favorables & critiques. Les coctions annoncent une crise prochaine & une guérison assurée.* L'histoire des constitutions épidémiques suppose donc l'état légitime connu, comme regle d'estimation. Ainsi Hippocrate a dû s'abstenir de décrire les maladies légitimes & bien ordonnées. Les fievres ardentes de la premiére constitution étoient d'un bon caractere. Elles sont seulement indiquées suivant leur époque, leur nombre, leur durée. Si ces mêmes maladies dégénerent de leur constitution légitime; si elles sont au-dessous de l'état moyen. Comme cette dégénération dépend de causes météorologiques, Hippocrate n'oublie pas de marquer en quoi elles différent de l'état l'égitime. Les fievres ardentes

de la ſeconde conſtitution, offrent un exemple dans l'eſpece dont il s'agit. C'eſt par cette même raiſon que toutes les maladies légéres & non dangéreuſes ſont ſeulement indiquées dans les conſtitutions.

III.

Enumération des fievres épidémiques, & de quelle maniere elles ſont cauſées par les intempéries des ſaiſons.

Les fievres épidémiques ſont intermittentes ou continues. Les tierces, les quartes, les fievres de jour, celles de nuit, les fievres errantes ſont de la premiere claſſe. Les ardentes, les phrénétiques, les hémitritées, & toutes celles qui n'ont point une entiere intermiſſion, auxquelles Hippocrate conſerve le nom générique de continues, forment la ſeconde. La maniere dont Galien explique la génération de ces fievres, eſt ſimple. Chaque fievre reconnoît pour cauſe matérielle une ou pluſieurs humeurs dominantes & viciées. Les quotidiennes ſont cauſées par la pituite; les tierces par la bile; les quartes par l'humeur atrabilaire. Quant aux continues, les ardentes ſont cauſées par la

la bile, lorſque ſes principaux foyers ſont le foie & le ventricule : les phrénéſies, lorſque l'humeur bilieuſe ſe porte vers la tête. Les hémitritées reconnoiſſent diverſes humeurs altérées, dont les mouvemens inégaux cauſent la différence des paroxyſmes. Or connoiſſant les humeurs qui dominent dans chaque ſaiſon, & comment les intempéries de l'air peuvent en augmenter ou diminuer la quantité, en exciter ou ſupprimer l'excrétion ; connoiſſant d'ailleurs les divers tempéramens, le genre de vie, il ne paroît pas difficile de prévoir les fievres qui naîtront, & d'en expliquer les cauſes. Nous voyons que les intermittentes, dont il n'eſt fait mention que dans la ſeconde & quatriéme conſtitution, dûrent leur naiſſance à la tranſpiration ſupprimée par l'humidité de ces conſtitutions. Nous voyons auſſi que les quotidiennes, qui reconnoiſſent la pituite pour cauſe, devoient être plus fréquentes que les autres intermittentes dans cette deuxiéme conſtitution, à cauſe de l'humidité & du froid ; que leur durée devoit être plus grande ; que les tierces devoient être plus nombreuſes que les

ardentes, parce que la tranſpiration long-temps ſupprimée avoit accumulé beaucoup de bile à l'habitude du corps dans les tempéramens bilieux : tandis que les viſceres, tels que le foie & l'eſtomac n'avoient point éprouvé une impreſſion de chaleur aſſez conſidérable pour la production des ardentes.

I V.

Des fievres continues épidémiques.

Les fievres continues des conſtitutions épidémiques peuvent ſe réduire à deux genres principaux ; les ardentes & celles auxquelles Hippocrate a conſervé le nom générique de continues. Il eſt néceſſaire de ſe faire une juſte idée de ces deux genres de fievre. La méthode employée dans leur deſcription n'eſt pas tout-à-fait la même. Elle peut ſervir à en faire connoître les différences. Hippocrate n'a pas jugé convenable d'établir leurs ſymptômes pathognomoniques ; parce que ce ne ſont point les noms des maladies qui doivent guider le Médecin ; mais les mouvemens de l'hûmeur ſubtile & les ſignes de crudité & de coction. Les maladies ne ſont point

des êtres idéaux auxquels on puisse appliquer commodément des définitions qui contiennent le genre & la différence. Galien veut que la soif perpétuelle & une chaleur brûlante accompagne nécessairement les fievres ardentes. Mais celles de la quatriéme constitution n'avoient pas ces conditions. Il n'accorde point le nom de fievre ardente à celles de la troisiéme à cause de la légereté de leurs symptômes. De pareilles distinctions embarrassent plus qu'elles n'éclairent. Il est nécessaire de réduire à peu d'especes les maladies & de simplifier la nomenclature. L'ardeur & l'embrasement ont fait appeller certaines fievres πῦρ feu ou fievre ardente. Hippocrate a conservé les noms vulgaires, qui sont toujours fondés sur les apparences. Dans les continues la marche plus uniforme & plus rallentie a décidé de la dénomination. Nous reviendrons ci-après aux principales différences de ces deux sortes de fievres.

V.

Division des fievres épidémiques en bénignes & malignes.

Etablissons d'abord la signification

des termes. Nous avons dit que l'*eustathie* ou l'*eucrisie* constituoient l'état légitime, par conséquent la bénignité. Les conditions opposées forment donc l'état de la malignité. Les fievres, qui enlevent un grand nombre de malades, sont malignes. Celles qui n'en enlevent aucun ou très-peu sont ici appellées bénignes. Les fievres ardentes de la premiére & seconde constitutions furent bénignes. Elles ont été malignes dans la troisiéme & quatriéme. Ainsi Hippocrate nous donne les occasions d'observer la méthode dans les circonstances principales.

V I.

Description des fievres ardentes bénignes.

Dans les fievres ardentes de la premiére constitution qui furent les plus réguliéres, Hippocrate se contente d'observer qu'elles étoient en petit nombre & que *l'eustathie* étoit parfaite παντὴ εὐσταθέες, qu'il y eut peu d'hémorrhagies. Dans les ardentes de la 2[e] constit. il observe que, de toutes les fievres de cette constit. celles-ci furent les plus bénignes; qu'il y eut très-peu de malades; que les hémorrhagies furent rares & mo-

diques; qu'il n'y eut point de délire; & que tous les ſymptômes étoient modérés; qu'elles ſe terminoient au dix-ſeptiéme en comptant les jours d'intermiſſion; que perſonne n'en mourut; & qu'il n'y eut point de phrénétique. Il n'obſerve point dans ces derniéres quoique bénignes une parfaite *euſtathie*, ſans doute à cauſe que ces fievres ſe décompoſoient vers la fin en intermittentes. Elles dégénéroient, pour ainſi dire, & leur nature étoit altérée par la conſtitution. Ainſi la rareté, la modicité des hémorrhagies, point de délire & tous ſimptômes modérés caractériſent les fievres ardentes épidémiques les plus bénignes.

VII.

Deſcription des fievres continues bénignes.

Dans les ardentes bénignes Hippocrate conſidére les hémorrhagies, le délire, les jours de criſe ſans faire mention des déjections, des urines; dans les continues bénignes il conſidére les déjections, les urines, les ſueurs, les jours de jugement, & nullement le délire ni les hémorrhagies. Les ardentes aux-

quelles il faut joindre les phrénétiques renferment tout ce qu'il y a de plus aigu dans les fievres & manifestent davantage la violence des efforts de la nature. Dans les continues ces efforts ſont plus rallentis & ſe font à plus de repriſes. Dans les unes l'humeur morbifique plus active gagne les parties ſupérieures : dans les autres elle eſt plus lourde, plus froide, plus réfractaire; l'orgaſme eſt moins ſenſible. Ici la violence des criſes eſt plus à craindre, là le défaut de criſes eſt plus ordinaire. En un mot, les fievres ardentes contraſtent avec les continues & toutes deux réunies, comprennent toutes les fievres épidémiques.

VIII.

Deſcription des fievres ardentes malignes.

Dans les fievres ardentes bénignes de la troiſiéme conſtitution, ſans entrer dans une deſcription détaillée, & ſuppoſant toujours l'état légitime connu, Hippocrate obſerve ſeulement la variété des mouvemens de l'humeur morbifique ſuivant le tempérament, l'âge & le ſexe. Il remarque, par exemple, que tous ceux qui eurent des hémorrhagies

avec les conditions requises furent guéris ; que ceux qui n'en avoient point furent attaqués de frisson vers le temps du jugement & suerent ; que quelques-uns devinrent ictériques le sixiéme jour; & qu'ils furent ensuite purgés par les urines ou le flux de ventre, ou des hémorrhagies ; & que la plûpart de ceux qui n'eurent point d'hémorrhagies, périrent ; que quelquefois au lieu d'hémorrhagie il se formoit des parotides, dont la disparition étoit suivie de douleurs aux hanches, d'urines tenues, & enfin d'hémorrhagie du nez. Il détaille ensuite les différentes crises, auxquelles les personnes du sexe étoient sujettes, les accidens qui survenoient aux femmes enceintes, enfin les qualités des urines & des déjections dans la plûpart de ces maladies. Mais lorsqu'il s'agit des fievres ardentes malignes, il n'oublie aucun des symptômes pernicieux dont elles étoient accompagnées.
» On reconnoissoit aux signes suivans
» celles qui devoient être funestes. Il y
» avoit fievre aiguë, petit frisson, in-
» somnie, anxiété, soif, nausée, petite
» sueur au front & aux clavicules. Au-
» cun ne sua de tout le corps. Ils extra-
» vaguoient beaucoup. La frayeur & le

» découragement s'emparoient d'eux.
» Les extrémités étoient froides : les
» mains encore plus que les pieds. Les
» redoublemens arrivoient à jours pairs.
» le quatriéme étoit le plus fâcheux.
» Beaucoup de ſueurs froides. La cha-
» leur ne revenoit point aux extrémités,
» elles étoient livides & froides. Point
» de ſoif, des urines noires, modiques
» & tenues : les déjections ſupprimées :
» point d'hémorrhagie ; ſeulement il
» tomboit quelques gouttes de ſang des
» narines. Il n'y avoit point de rechûtes
» dans ces maladies. Ils mourroient le
» ſixiéme jour dans les ſueurs. Dans
» la quatriéme conſtitution, ils étoient
» comateux dès le commencement avec
» nauſée, horreur, fievre aiguë, peu
» de ſoif, point de délire. Les hémor-
» rhagies étoient trop modiques. La
» plûpart avoient des redoublemens en
» jours pairs. Ces redoublemens étoient
» remarquables par l'oubli, la défail-
» lance, l'aphonie. Les extrémités des
» pieds & des mains toujours froides,
» ſur-tout dans les redoublemens. La
» chaleur ne revenoit que lentement
» & imparfaitement. Ils recouvroient
» alors la connoiſſance & la parole. Ils
» étoient ou perpétuellement aſſoupis

» ſans un vrai ſommeil ou dans des
» inſomnies laborieuſes. La plûpart
» avoient un flux d'humeurs crues, te-
» nues. Les déjections étoient fréquen-
» tes. Les urines copieuſes, crues, te-
» nues, ſans rien de critique ni d'avan-
» tageux. D'ailleurs on n'obſervoit au-
» cun autre ſigne décrétoire. Point d'hé-
» morrhagie convenable ni aucun autre
» ſorte de métaſtaſe critique. Ils mour-
» roient à jours incertains, communé-
» ment vers le jour du jugement, quel-
» ques-uns après une aphonie de longue
» durée. Beaucoup dans les ſueurs. »

Les continues de la deuxiéme conſtitution n'offroient point de ſubdiviſions par leur maniere de ſe terminer heureuſement. La ſtrangurie étoit le ſeul ſigne de guériſon. Le défaut d'appétit & même l'averſion conſtante pour toutes ſortes d'alimens étoit le ſigne le plus funeſte. Mais la longue durée de ces fievres, dans des ſujets de tempérament différent, emportoit néceſſairement une grande inégalité dans les ſymptômes & dans la maniere dont ils ſe ſuccédoient. Les diverſes métaſtaſes auxqu'elles ces fievres étoient ſujettes en ſont une preuve. Il n'étoit donc pas poſſible de les décrire de la même maniere

que les ardentes. L'artifice dont Hippocrate s'est servi, & qui se retrouve dans toutes ses descriptions de continues, consiste à donner l'histoire de chaque symptôme, au lieu que dans les ardentes c'est l'histoire de la maladie. *Voyez* la description suivante.

I X.

Description des fievres continues malignes.

» Il y avoit aussi des fievres tout-à-
» fait continues. Leurs paroxysmes sui-
» voient l'ordre des tierces : un jour foi-
» ble & rallenti, celui du lendemain
» étoit beaucoup plus fort. Ces fievres
» étoient les plus violentes, les plus
» longues & les plus fâcheuses de tou-
» tes celles de cette constitution. Modé-
» rées dans le commencement elles al-
» loient toujours en augmentant, re-
» doublant aux jours critiques & deve-
» noient pires qu'auparavant. Elles di-
» minuoient un peu, & de rechef la
» rémission étoit suivie de plus violens
» redoublemens à jours critiques, &
» d'un danger plus manifeste. Dans
» toutes ces fievres les frissons étoient

» vagues & irréguliers, mais moins fré-
» quens & plus petits que dans les au-
» tres. Beaucoup de ſueurs mais très-
» modiques en comparaiſon des autres
» fievres : & loin de ſoulager elles
» étoient préjudiciables. Le froid des
» extrémités étoit conſidérable. La cha-
» leur revenoit difficilement. L'inſom-
» nie n'étoit pas complette. Mais il y
» avoit ſur-tout dans ces fievres-ci de l'aſ-
» ſoupiſſement. Le flux de ventre, qui
» étoit commun dans toutes les maladies,
» étoit beaucoup plus fâcheux dans celles-
» ci. Les urines étoient ou tenues, crues,
» ſans couleur & parvenoient après un
» long temps à quelque dégré de coc-
» tion ; ou elles étoient épaiſſes, mais
» troubles ſans ſédiment & ſans coc-
» tion, ou modiques, vicieuſes & avec
» un ſédiment crud. La toux ſurvenoit
» & n'apportoit aucun changement à
» l'état du malade. La plûpart de ces
» ſymptômes étoient de longue durée,
» fâcheux, irréguliers, erratiques, &
» ne ſe jugeoient pas tant dans les cas
» mortels que dans ceux qui ſe termi-
» noient par la guériſon. Lorſqu'ils ceſ-
» ſoient, ce n'étoit que pour peu de
» temps. Quelques-uns néanmoins fu-
» rent jugés, mais en petit nombre : &

» la crise la plus prompte arriva au
» quatre-vingtiéme. Quelques-uns de
» ces derniers eurent des rechûtes &
» plusieurs d'entr'eux étoient encore
» malades durant l'hyver. Dans la plû-
» part la maladie se termina sans crise.
» Et cet état fut commun à ceux qui eu-
» rent le bonheur de guérir, & à ceux
» qui moururent.

» Ces maladies étoient sujettes à
» beaucoup d'*acrisies* & de plusieurs sor-
» tes. Le signe le plus grave & le plus
» mauvais étoit l'aversion pour toute
» sorte d'alimens. Ce signe avoit lieu,
» sur-tout dans ceux dont les autres
» symptômes étoient mauvais. La soif
» n'étoit point considérable. En consé-
» quence de la longue durée des souf-
» frances & de l'exténuation, il se for-
» moit des apostases, ou trop grandes re-
» lativement aux forces des malades, ou
» trop modiques pour être de quelque
» utilité, & le prompt reflux des hu-
» meurs rendoit la maladie pire qu'au-
» paravant. Ces apostases étoient des
» dyssenteries, des tenesmes, des lien-
» teries, des flux. Quelques-uns devin-
» rent hydropiques avec ou sans les af-
» fections susdites. Lorsque quelqu'une
» de ces apostases se faisoit avec violen-

» ce, le malade étoit enlevé tout-à-
» coup. Lorſqu'elle étoit trop modique,
» elle n'étoit d'aucune utilité. Tels fu-
» rent de petits exanthêmes qui ne for-
» moient point de dépôts proportion-
» nés à la grandeur du mal, & qui diſ-
» paroiſſoient tout auſſi-tôt, ou des paro-
» tides qui diſparoiſſoient ſans ſignes
» de ſolution. Dans quelques-uns l'hu-
» meur ſe dépoſoit aux articulations &
» ſur-tout à l'iſchion. Rarement le dépôt
» étoit critique. Les malades retom-
» boient dans leur premier état. Ces ma-
» ladies étoient funeſtes à beaucoup de
» perſonnes; mais ſur-tout aux enfans ſe-
» vrés, à ceux de l'âge de huit à dix ans
» & juſqu'à l'âge de puberté. On obſer-
» voit dans ceux de cette claſſe une com-
» plication des derniers ſymptômes
» avec les précédens, qui eurent ſou-
» vent lieu dans les autres âges, ſans être
» compliqués avec ces derniers. La
» ſtrangurie étoit l'unique ſigne ſalu-
» taire, celui auquel beaucoup de ceux
» qui étoient dans le plus grand péril
» dûrent leur ſalut, lorſque l'apoſtaſe
» ſe fit par cette voie. Elle fut obſervée
» dans la plûpart des malades & ſur-
» tout dans ceux des âges que je viens
» d'indiquer. Il ſe faiſoit alors tout-à-

» coup un grand changement. Les flux
» du plus mauvais caractere cessoient
» incontinent. Les malades recouvroient
» l'appétit pour toute sorte d'alimens
» & la fievre se calmoit. Mais la stran-
» gurie duroit long-temps & faisoit
» beaucoup souffrir. Les urines étoient
» copieuses, épaisses, variées, rouges,
» purulentes & causoient de grandes
» douleurs. Tous ceux qui furent dans
» ce cas guérirent, & je ne sçache pas
» qu'il en soit mort un seul.

Dans les fievres ardentes malignes, l'évenement est annoncé dès les premiers jours par le concours & la succession rapide des signes funestes. Dans les continues c'est plutôt la persévérance d'un ou de plusieurs signes funestes; les autres étant également communs aux maladies suivies de la guérison & à celles qui sont terminées par la mort.

X.

Des principaux pathêmes ou symptômes des fievres ardentes & continues.

Suivant les descriptions que je viens d'extraire des constitutions épidémiques, il est visible que les principaux

ſymptômes obſervés dans les fievres par Hippocrate, ſe réduiſent aux ſuivans.

1°. Les paroxyſmes.

2°. Le froid, l'horreur, le friſſon, la chaleur & les ſueurs.

3°. Le ſommeil & la veille.

4°. Les déjections & les urines.

5°. La toux & les crachats.

6°. Le dégoût, la nauſée, la ſoif & l'*adipſie*.

7°. Le délire & la fureur.

8°. Les apoſtaſes.

9°. Les criſes ou *acriſies*.

10°. Les rechûtes.

11°. Les ſignes funeſtes & les ſignes ſalutaires.

1°.

Des Paroxyſmes.

Dans les fiévres ardentes & continues malignes des conſtitutions épidémiques, ainſi que dans les quarante-deux hiſtoires, Hippocrate obſerve les paroxyſmes & les ſymptômes qui les accompagnent. Ce n'eſt point ici le lieu d'expliquer les cauſes de ces périodes & de leurs différences. Galien en a traité au chapitre II. *des différences des fie-*

vres. Je ne me propoſe que d'indiquer la maniere d'obſerver d'Hippocrate & la liaiſon des faits avec les cauſes météorologiques. Les ardentes ont leurs paroxyſmes à jours pairs ou impairs. Lorſque le premier accès eſt dans toute ſa force dès le 1[r] jour & qu'il finit dans le ſecond, le ſecond redoublement ou paroxyſme arrive dans le troiſiéme, & ainſi de ſuite : & alors les paroxyſmes ſont à jours impairs. Si le premier accès n'arrive à ſon plus haut dégré que le ſecond jour, ce qui dénote une humeur plus tenace & plus réfractaire, les paroxyſmes arrivent à jours pairs & ainſi de ſuite. Ainſi deux conſtitutions, quoique douées d'intempéries oppoſées produiſent des ardentes avec des paroxyſmes ſemblables quant au retour. Telles étoient les ardentes de la troiſiéme & de la quatriéme, dont les paroxyſmes revenoient à jours pairs. Pareillement deux conſtitutions oppoſées, telles que la premiére & la ſeconde, ont produit des hémitritées, dont les accès étoient alternativement modérés & violens. Il n'en eſt pas de même du nombre des paroxyſmes & de leurs rapports entr'eux. Ceux des ardentes de la troiſiéme, enlevoient les malades dès

le ſixiéme jour, c'eſt à-dire, au troiſiéme paroxyſme. La ſéchereſſe avoit été grande pendant la plus grande partie de l'année. Mais ceux de la quatriéme n'avoient point un nombre déterminé de paroxyſmes. La mort arrivoit à jours incertains. Pluſieurs étoient long-temps malades. L'humidité de cette conſtitution augmentoit la durée des fiévres & par conſéquent le nombre des paroxyſmes. *Imbribus aſſiduis febres longæ . . . . . per ſqualores morbi acuti.* Les paroxyſmes ont des rapports de grandeur entr'eux. Dans les ardentes de la troiſiéme, le paroxyſme du quatriéme étoit fort laborieux & la mort arrivoit le ſixiéme. Il n'y avoit que trois paroxyſmes qui formoient une progeſſion en croiſſant. Dans la quatriéme point de rapport manifeſte entre les paroxyſmes; la mort arrivoit à jours incertains. Dans les continues de la ſeconde, les accès étoient alternativement modérés & violens. Ils alloient en augmentant aux jours critiques. Il y avoit enſuite quelque rémiſſion. Et derechef ils étoient beaucoup plus conſidérables ; & le malade empiroit. Les continues des conſtitutions froides & humides étant néceſſairement de longue durée, l'alter-

native des accès eſt néceſſaire à cauſe de la durée, *l'acuité* d'une fievre mortelle eſt en raiſon inverſe de ſa durée, *cæteris paribus*.

Les principaux ſymptômes des paroxyſmes reſſortiſſent de même aux vices des conſtitutions. Dans les paroxyſmes des ardentes de la troiſieme, la crainte, la triſteſſe, le découragement étoient conformes au caractere mélancholique de cette conſtitution. L'oubli, la défaillance, l'aphonie des ardentes de la quatrieme, quadrent avec les aphoriſmes ſur les conſtitutions méridionales.

2°.

Le réfroidiſſement, l'horreur, le friſſon, la chaleur & la ſueur.

Hippocrate obſerve le refroidiſſement des extrêmités, ſon degré, ſa durée. Le rétabliſſement imparfait ou nul de la chaleur. Et ces ſymptômes ſe retrouvent dans les fievres ardentes & continues des quatre conſtitutions.

Il y a pareillement horreur ou friſſon dans toutes les fievres malignes des conſtitutions. Le premier eut lieu dans les fievres de la premiere & qua-

trieme constitutions, dans lesquelles les vents méridionaux avoient dominé : le second, dans celles de la seconde & troisieme, qui étoient boréales. Galien dit que l'horreur est un degré de frisson. *Horroris affectus cum in motum agitur concutientem rigorem efficiet. Hæc namque omnia ex mordacibus excrementis oriuntur. Differunt inter se tum excrementorum multitudine tum motu. Præterea quod excrementorum aliâ sine magis mordacia, alia minus.* Hippocrate dit que les vents du nord causent des horreurs, φρικώδεες : & il ajoûte que lorsqu'ils auront dominé, on observera ce symptôme dans les maladies. Dans les constitutions boréales au lieu d'horreurs, il y a des frissons. Mais dans celles qui sont méridionales, il n'y a qu'une simple horreur, dont il n'assigne pas le degré, puisqu'elle est elle-même un premier degré de frisson. Mais il indique la multitude & les rapports des frissons, sur-tout dans les fievres de la seconde constitution.

Les sueurs ne ressortissent pas moins aux intempéries des constitutions. Dans les constitutions séches les fievres n'ont que de petites sueurs, (*voyez* les continues de la premiere) ou des sueurs

partielles. (*Voyez* les fievres des phthisiques de la même constitution.) Les ardentes malignes de la troisieme n'avoient pareillement que des sueurs modiques dans le commencement, & des sueurs froides vers la fin. Mais dans les continues de la seconde les sueurs étoient fréquentes. Il y avoit dans tous les corps une humidité considérable, πᾶσι πανταχόθεν πολὺς ὁ πλάδος. Dans les ardentes de la quatrieme beaucoup mouroient dans les sueurs. Dans les autres tant intermittentes que continues, il y avoit des sueurs non critiques; mais dans les sueurs des phthisiques, il y avoit quantité de sueurs hors de saison, ἄκαιροι, froides & continuelles. Mais il faut remarquer que chaque symptôme peut avoir plus ou moins de conformité avec les intempéries des saisons, suivant les routes que prennent les humeurs. Ainsi dans les ardentes & dans toutes les maladies dangereuses de la quatrieme, le flux de ventre étoit la principale voie par laquelle se précipitoient les humeurs. Les sueurs par conséquent, portoient moins que les déjections, les caracteres de la constitution.

3°.

L'insomnie, l'assoupissement, la léthargie.

On conçoit aisément comment ces symptômes sont produits par les constitutions. Galien à l'aphor. iij, sect. ij, dit *somnus fit refrigerato cerebro, quæ refrigeratio, si ipsa vehemens cum humiditate mista fuerit, morbos lethargicos; si cum siccitate vocatas* καταληψεις, *id est, vigilantem sensûs stuporem committere solet. Similiter vigiliæ fiunt propter sensificæ partis caliditatem, quæ vel solâ intemperie vel bilioso redundante humore orta nataque sit.* Il est donc nécessaire que ces fonctions soient lésées par les intempéries des saisons.

4°.

Les urines & les déjections.

Dans les ardentes de la troisieme, les urines étoient noires, tenues, & en petite quantité; le ventre resserré. *Aquilonia tempestas alvos indurat, urinam supprimit.... cum sic invaluerit, ejusmodi in morbis expectanda sunt.* Mais

dans la quatrieme les déjections étoient crues, tenues, copieuses, les urines abondantes & surpassoient beaucoup la boisson. *Status austrini alvos humectant.* Pareillement dans la premiere, dans laquelle la sécheresse & les vents du sud dominoient, les urines des phthisiques étoient tenues, crues, décolorées & en petite quantité ; ou épaisses avec peu de sédiment, mal conditionné, crud & hors de saison. Il y avoit en même temps flux d'humeurs bilieuses, modiques, pures, tenues & mordicantes. Dans la deuxieme le flux de ventre qui étoit commun & fâcheux dans toutes les maladies de cette constitution, l'étoit beaucoup davantage dans les fievres continues. La plûpart avoient des urines ou tenues, crues & décolorées, & qui ne parvenoient que fort tard à quelque degré de coction ; ou elles étoient épaisses mais troubles, sans sédiment & sans coction ; ou modiques, vitieuses & avec un sédiment crud. Il faut observer encore ici premierement, que le flux de ventre enlevoit la plus grande partie des humidités. En second lieu, que durant cette constitution, quoiqu'humide, les vents septentrionaux avoient dominé; *aquilonia tempestas uri-*

nam ſupprimit. Cette conſtitution n'étoit donc pas auſſi propre que la quatrieme à procurer tout à la fois des déjections copieuſes & des urines abondantes.

5°.

La toux & les crachats.

Ces ſymptômes eurent lieu dans les fievres des phthiſiques & dans les continues de la premiere & ſeconde conſtitution. Il n'en eſt pas queſtion dans les ardentes & les phrénéſies. Si les conſtitutions ſont chaudes & ſeches comme la premiere, l'humeur qui cauſe la toux ſera en petite quantité, âcre & mordicante. Les crachats petits, épais & difficiles à expectorer ; la gorge douloureuſe avec rougeur & inflammation. Mais l'humidité jointe à la chaleur, produit des phthiſies dans leſquelles la toux & les crachats ſont copieux & liquides, l'expectoration peu pénible, le mal de gorge médiocre, la diſtillation de cerveau peu âcre & peu ſalée, les humeurs viſqueuſes, blanches, liquides & écumeuſes, *Voyez* la quatrieme conſtitution.

6°.

Le dégoût, la nausée, la soif & l'adipsie.

Le dégoût, ou l'aversion générale pour toute sorte d'alimens, est regardé par Hippocrate comme le signe le plus funeste des continues de la seconde constitution & des phthisies de la quatrieme. Galien fait mention dans ses épidémies d'une peste qui arriva de son temps, dans laquelle grand nombre de malades aimoient mieux mourir que de prendre des alimens. Les plus vigoureux se sauverent en surmontant cette aversion. C'est sur-tout dans la seconde & dans la quatrieme constitution que ce symptôme eut lieu. Plus les constitutions sont opposées à la coction des humeurs plus elles favorisent ce dangereux symptôme dans les continues. Les constitutions trop humides sont donc les plus propres à entretenir l'*apositie* ou à causer la *sitophobie*. Il est vrai que dans les phthisies de la premiere constitution, ce symptôme fut observé. Mais Galien l'attribue à une partie de l'humeur qui descend dans l'estomac. Car les autres fievres de cette constitution

constitution n'ôtoient point l'appétit aux malades, & les alimens ne leur faisoient aucun préjudice.

Dans les ardentes l'assodie ou les nausées tiennent lieu de dégoût ou d'aversion pour les alimens.

La soif paroît plus propre aux maladies des constitutions séches. Hippocrate l'observe dans le premier période des ardentes de la troisieme constitution. Dans les constitutions humides elle est ordinairement médiocre.

7°.

Le délire & la fureur.

Delirium febrium ardentium peculiare est, dit Galien dans son commentaire sur le premier livre des Maladies Populaires, & nous remarquons qu'Hippocrate ne fait jamais mention de fievres ardentes, qu'il ne déclare s'il y avoit délire & la grandeur de ce symptôme. Les sucs chauds & bilieux, âcres & mordicans, tels que la bile jaune l'humeur atrabilaire, lorsqu'ils abondent dans le sang, & se portent à la tête, excitent le délire dont les différences sont marquées dans les quarante-

deux histoires. Dans les constitutions froides & humides, il n'est point question de délire, ni dans les ardentes, ni dans les continues. Hippocrate dit même expressément, qu'il n'y en avoit point dans les ardentes de la seconde, quoique ce symptôme leur soit propre. Il ne dit pas la même chose des ardentes de la premiere; mais seulement qu'elles étoient bien réglées & légitimes. Ce qui n'exclud point, mais suppose au contraire un délire modéré. Mais dans celles de la troisieme, il déclare qu'il y avoit du délire qui consistoit en propos extravagans, frayeurs, découragement. Cette constitution fut froide & séche jusqu'à la canicule, & ensuite très-brûlante jusqu'au lever d'Arcturus. Dans la quatrieme Hippocrate observe encore qu'il n'y avoit point de délire dans les ardentes, quoique ces fievres fussent très-malignes. C'étoit un état comateux, de l'oubli & de la défaillance dans les paroxysmes. Le délire dans les maladies épidémiques a donc un rapport nécessaire avec les causes météorologiques. Nous voyons que les phrénésies se moulent pareillement sur les constitutions. Hippocrate observe dans celles de la qua-

trieme, qu'au lieu de manie ou fureur, les malades tomboient dans un état léthargique.

8°.

Les Apoſtaſes.

Le changement d'une maladie en une autre, lorſqu'une fievre continue, par exemple, ſe change en fievre quarte, eſt appellée *apoſtaſe*. Voyez la ſeconde conſtitution. Le même auteur appelle encore apoſtaſe le déplacement de l'humeur morbifique, ſoit qu'il produiſe des évacuations comme la diarrhée, la dyſenterie, les hémorrhagies & la ſuppuration ; ſoit qu'il ſoit ſuivi de tùmeurs, douleurs, exanthêmes, parotides, &c. Ces apoſtaſes ſont bénignes ou malignes : bénignes, lorſqu'elles jugent la maladie : malignes, lorſqu'elles rendent la maladie pire qu'auparavant. Dans ce dernier cas, elles ſont ou trop fortes pour être ſupportées facilement, ou trop modiques, vû la grandeur du mal. Les conſtitutions froides & humides cauſent des apoſtaſes malignes, l'humidité & le froid ſont oppoſés à la coction des humeurs ; d'où ſuit la

longueur des maladies & des ſouffrances, la fonte ou la colliquation des corps, auxquelles Hippocrate rapporte les apoſtaſes de la ſeconde conſtitution. La quatrieme, dont la chaleur & l'humidité étoient exceſſives, produiſoit auſſi des apoſtaſes malignes. Les maladies étoient longues, dit Hippocrate, parce que les apoſtaſes n'étoient point critiques. Il n'y eut point d'apoſtaſes malignes dans les maladies de la premiere & de la troiſieme par des raiſons oppoſées.

9°.

Les criſes, l'acriſie ou la dyſcriſie.

Il y a différentes ſortes de criſes, des criſes complettes, des criſes incomplettes ou imparfaites. Les quarante-deux hiſtoires ſont pleines de ces criſes, dans leſquelles la fievre ceſſe & reparoît quelques jours après. Hippocrate donne encore le nom de criſe à la ceſſation d'un ou de pluſieurs ſymptômes ou accidents graves. Car tout ce qui conſtitue les fievres peut être jugé ſucceſſivement juſqu'à la criſe finale, & c'eſt une ſuite de ce que les criſes ſe

ſont par apoſtaſes, comme nous venons de voir. L'attention d'Hippocrate ſur les criſes eſt ſoutenue dans toutes les conſtitutions. Elles eurent lieu dans les continues de la premiere qui ſe terminoient au vingtiéme, au quarantiéme ou au quatre-vingtiéme : dans les ardentes de la deuxiéme qui ſe terminoient au dix-ſeptiéme ; & dans les tierces de cette même conſtitution qui ne paſſoient pas ſept accès ; dans les ardentes de la troiſiéme, qui ſe jugeoient d'abord au dix-ſeptiéme, puis au onziéme ; enfin, dans quelques continues de la quatriéme, qui duroient juſqu'au quatre-vingtiéme. Mais les continues de la deuxiéme, & preſque toutes les maladies de la quatriéme étoient *acritiques ou dyſcritiques*. L'humidité, dominant dans ces deux conſtitutions, s'oppoſoit à la coction préalablement néceſſaire dans la criſe complette. Ainſi les faits conſignés dans les écrits d'Hippoctate ſont tout à fait conformes aux cauſes météorologiques. Et les *acriſies & dyſcriſies* ſi fréquentes dans nos climats, ſont une ſuite de l'inconſtance des ſaiſons, de la grande humidité, de la diverſité des tempéramens.

10°.

Les Rechûtes.

L'eustathie & *l'eucrisie* des maladies excluent les rechûtes. Elles doivent donc être fréquentes dans les constitutions épidémiques. Effectivement elles furent communes dans les trois premieres. Cependant elles supposent un jugement qui précéde la rechûte, c'est pourquoi elles n'eurent pas lieu dans la quatriéme & moins dans la deuxiéme que dans les deux autres.

11°.

Les signes funestes & les signes favorables.

L'aversion constante pour toute sorte d'alimens étoit le plus mauvais symptôme des continues de la deuxiéme constitution. Ainsi que des phthisies & en général des maladies de la quatriéme. La strangurie étoit au contraire le meilleur & le plus sûr. Dans les ardentes de la troisiéme, Hippocrate compte quatre signes favorables, l'hémorrhagie avec les conditions requises, l'urine

abondante avec un sédimént louable & copieux, un flux bilieux & la dysenterie. Dans les éréſipeles de la quatriéme, la suppuration étoit le ſigne le plus avantageux. Enſuite le flux de ventre & les urines louables. Il n'eſt pas néceſſaire de s'arrêter plus long-temps à démontrer les rapports de ces phénomenes avec les intempéries des ſaiſons. Ce que nous avons dit dans les articles précédens eſt plus que ſuffiſant.

12°.

Réflexion.

Hippocrate ne fait entrer dans les deſcriptions des fievres que les *pathémes* ou ſymptômes qui portent plus ſpécialement l'empreinte des ſaiſons. Les cauſes météorologies combinées avec l'âge, le tempérament, les diſpoſitions, le régime &c. multiplient les accidens des maladies. Il étoit donc néceſſaire d'exclure quantité de ſymptômes qui auroient rejetté dans les cas particuliers. Les conſtitutions épidémiques ne contiennent que l'hiſtoire générale des maladies. Ainſi il n'eſt point fait mention dans les deſ-

criptions des fievres, de l'état du pouls, de la reſpiration, de la tenſion des hypochondres, d'aucunes douleurs locales & mille autres accidens qui ſont rapportés dans les quarante-deux hiſtoires.





LES QUARANTE-DEUX *HISTOIRES* D'HIPPOCRATE.

INTRODUCTION.

» ON parvient à connoître les mala-
» dies en étudiant bien la nature
» humaine en général, & le tempéra-
» ment de chacun en particulier. La
» nature de la maladie, le malade, les
» choſes qu'on lui préſente, celui qui
» les lui préſente, doivent être pareille-
» ment connus. Nous devons encore
» obſerver la conſtitution générale de
» l'année, de l'état particulier de la
» ſaiſon, le lieu de l'habitation, les
» habitudes du malade, le régime, le
» genre de vie, l'âge, les diſcours, les
» mœurs, la taciturnité, l'imagination, le
» ſommeil, l'inſomnie, les rêves, quelque-
» fois les picotemens, le prurit & les lar-
» mes, les paroxyſmes, les déjections,
» les urines, les crachats, les vomiſſe-

» mens. On doit encore faire attention
» aux changemens qui se font d'une
» maladie en une autre, & les métasta-
» ses bonnes ou mauvaises, la sueur,
» le réfroidissement, le frisson, la
» toux, les éternuemens, les hoquets,
» la respiration, les rots, les vents, les
» hémorrhagies, les hémorrhoïdes.
» Tous ces signes & ce qui arrive en
» conséquence de chacun d'eux doivent
» être examinés attentivement.

» Il y a des fievres continues. Il y en
» a dont les accès arrivent le jour &
» cessent la nuit. D'autres se font sen-
» tir la nuit & cessent le jour. Il y a des
» fievres hémitritées, des tierces, des
» quartes, des quintes, des *septénaires*,
» des *novénaires*. Les maladies les plus
» graves sont accompagnées de fievre
» continue. La quarte est de toute les
» fievres la moins dangereuse. C'est
» aussi la plus bénigne & la plus lon-
» gue. Elle préserve de plus grandes ma-
» ladies. L'hémitritée est souvent com-
» pliquée avec les maladies aiguës, &
» cette fievre est la plus funeste; elle se
» joint souvent à la phthisie & aux ma-
» ladies longues. La fievre de nuit n'est
» pas fort dangereuse, mais elle dure
» long-temps. Celle de jour est plus lon-

» gue encore, & ſe tourne quelquefois
» en phthiſie. La fievre dont les accès
» arrive tous les ſept jours eſt longue,
» mais n'eſt pas mortelle. Celle qui ne
» revient qu'au neuviéme eſt encore
» plus longue & ſans danger. La tierce
» exquiſe eſt jugée plus promptement
» & n'eſt pas mortelle. Celle dont les
» accès reviennent tous les cinquiémes
» jours eſt la pire de toutes, & ſoit
» qu'elle paroiſſe avant la phthiſie ou
» qu'elle ſurvienne à ceux qui en ſont
» attaqués, elle rend la maladie mor-
» telle.

» Toutes les fiévres tant continues
» qu'intermittentes ont leurs caracte-
» res, leurs états, & leurs paroxyſmes.
» La fievre continue, par exemple, eſt
» quelquefois dès ſon commencement
» dans toute ſa vigueur ; & alors c'eſt
» le temps le plus fâcheux de la mala-
» die. Mais vers la criſe & lors de la
» criſe elle s'affoiblit, quelquefois ſes
» commencemens ſont foibles & ſes
» progrès imperceptibles ; mais elle
» s'accroît chaque jour & redouble ; &
» à l'approche de la criſe, & lors de la
» criſe elle eſt à ſon plus haut période.
» Quelquefois enfin modérée dans ſon
» commencement, elle augmente &

» redouble jusqu'à ce qu'elle soit parve-
» nue à son plus haut dégré; & se rallen-
» tit ensuite vers la crise & dans le
» temps de la crise. Toutes les fievres
» & toutes les maladies sont sujettes à
» ces divers mouvemens. Il faut sçavoir
» les discerner pour prescrire le régime.
» Il y a encore beaucoup d'autres signes
» semblables. Nous en avons parlé ail-
» leurs & nous en traiterons encore.
» C'est en sçachant apprécier ces diffé-
» rentes choses qu'on distingue les ma-
» ladies aiguës & mortelles de celles qui
» ne le sont pas; les cas où on peut
» donner des alimens, le temps, la
» quantité & la qualité.

» Les fievres, dont les redoublemens
» arrivent en jours pairs, ont leurs cri-
» ses en jours pairs. Celles dont les re-
» doublemens se font sentir en jours
» impairs sont jugées dans les impairs.
» Le quatriéme jour est le premier des
» jours critiques pairs, puis le sixiéme,
» le huitiéme & le dixiéme; le quator-
» ziéme, le vingt-huitiéme, le tren-
» tiéme, le trente-quatriéme, le qua-
» rante-huitiéme, le soixantiéme, le
» quatre-vingtiéme & le centiéme. Par-
» mi les jours critiques impairs, le
» troisiéme, le cinquiéme, le septié-

» me, le neuviéme, le onziéme, le » dix-ſeptiéme, le vingt-troiſiéme, le » vingt-ſeptiéme, & le trente-uniéme. » Les criſes, qui ſe font dans d'autres » jours, annoncent des rechûtes & un » état dangereux ; mais celles qui arri- » vent aux jours indiqués, procure la » ſanté ou la mort : & ſi ce ſont des » métaſtaſes, elles ſont ou ſalutaires, » ou funeſtes. Quant aux fievres errati- » ques, quartes, quintes, &c. il faut » compter leurs périodes.

PREMIER MALADE.

» Philiſcus s'allita dès le premier » jour de ſa maladie ; il avoit une fie- » vre aiguë avec ſueur ; la nuit fut la- » borieuſe ; le deuxiéme jour il eut un » redoublement ; un lavement le fit » aller à la ſelle ; la nuit ſuivante » fut tranquille ; le troiſiéme jour au » matin & juſqu'à midi il paroiſſoit » ſans fievre ; vers le ſoir il eut une » fievre aiguë avec ſueur, ſoif, lan- » gue ſéche, il rendit des urines » noires. La nuit fut mauvaiſe ; il ne » repoſa point ; l'eſprit fut tout-à-fait » égaré. Au quatriéme jour il y eut re-

» doublement, les urines furent noi-
» res ; la nuit meilleure, les urines de
» meilleure couleur. Le cinquiéme vers
» le milieu du jour il coula des narines
» quelques gouttes de ſang noir. Les
» urines étoient inégales & variées ; on
» obſervoit des ſuſpenſions rondes, diſ-
» perſées, ſemblables à de l'humeur ſé-
» minale & qui ne dépoſoit point ; on lui
» mit un ſuppoſitoire qui fit ſortir des
» vents & peu d'excrémens ; la nuit fut
» fort laborieuſe ; il ne dormit preſque
» point, il parla beaucoup & avec dé-
» lire. Toutes les extrémités devinrent
» froides, la chaleur ne revenoit plus.
» Il rendit des urines noires, enſuite
» repoſa un peu. Vers le commence-
» ment du jour la parole lui manquant
» il eut des ſueurs froides ; les extrémi-
» tés devinrent livides, & le ſixiéme
» vers le milieu du jour il mourut ; du-
» rant tout le cours de ſa maladie la
» reſpiration avoit été entre-coupée, ra-
» re & grande ; la rate enflée & cir-
» conſcrite ; des ſueurs froides ; & des
» redoublemeus en jours pairs.

Commentaire de Galien.

La ſueur du premier jour ne fit point

cesser la fievre ; le redoublement arriva au deuxiéme, & le troisiéme les urines étoient noires ; il y avoit donc lieu de juger dès le troisiéme que la maladie seroit mortelle suivant cette regle, que *les décretoires qui ne jugent point, annoncent une maladie mortelle, ou d'un jugement difficile* ; mortelle, s'il survient un signe funeste ; d'un jugement difficile, si, au lieu d'un signe funeste, il n'y a que des signes de crudité. Or, la soif, la sécheresse de la langue, l'agitation, l'insomnie, le délire, venoient à l'appui du prognostique... Dans les fievres aiguës, si le quatriéme a des signes aussi graves que le troisiéme, le jugement n'est pas éloigné. Il arrive à jours pairs ou impairs suivant l'ordre des redoublemens. Le sang, qui coula des narines le cinquiéme & les sueurs froides de la nuit suivante, déterminerent la crise pour le sixiéme.

Deuxiéme Malade.

» Après bien des fatigues, des excès
» de vin & des exercices immodérés,
» Silene fut attaqué de la fievre. Il eut
» d'abord mal aux reins avec pesanteur
» de tête & tension au cou. Le premier

» jour il rendit par les ſelles beaucoup
» de bile pure, écumeuſe, forte en
» couleur. Les urines furent noires, &
» dépoſerent un ſédiment noir. Il fut
» altéré. Sa langue devint ſéche : point
» de repos pendant la nuit. Le deuxié-
» me fievre aiguë : déjections plus abon-
» dantes, plus tenues, écumeuſes : uri-
» nes noires. La nuit fut mauvaiſe. Il
» n'avoit pas toute ſa connoiſſance. Le
» troiſiéme jour redoublement : tenſion
» aux hypochondres droit & gauche juſ-
» qu'à l'ombilic ſans dureté : déjections
» tenues & noirâtres : urines troubles &
» noirâtres : agitation pendant la nuit.
» Il parloit beaucoup, rioit, chantoit,
» & n'étoit plus maître de lui-même. Le
» quatriéme même état. Le cinquiéme
» excrémens purement bilieux, lui-
» ſans, gras, urines tenues, tranſpa-
» rentes. Il eut quelque connoiſſance.
» Le ſixiéme il ſua un peu de la tête. Les
» extrémités devinrent froides, livides :
» beaucoup d'agitation : il n'alla point à
» la ſelle : les urines s'arrêterent : la fie-
» vre étoit aiguë. Le ſeptiéme il étoit
» ſans parole : les extrémités reſterent
» froides, il n'urina point. Le huitiéme
» ſueur froide, univerſelle, ſuivie d'e-
» xanthêmes rouges, ronds, petits,

» pustuleux qui ne vinrent point à sup-
» puration : un suppositoire lui fit ren-
» dre avec effort quantité d'excrémens
» tenus, cruds : il urina avec douleur
» & cuisson : les extrémités recouvrerent
» un peu de chaleur : il eut des assoupis-
» semens momentanés & fut sans pa-
» role : ses urines furent tenues & trans-
» parentes. Le neuviéme même état. Le
» dixiéme on ne put lui faire prendre
» aucune boisson. Il étoit assoupi. Son
» sommeil étoit fort léger : ses déjec-
» tions comme les précédentes : ses uri-
» nes copieuses, épaisses avec un sédi-
» ment blanc, semblable à de l'orge
» grossiérement moulu. Les extrémités
» redevinrent froides. Le onziéme il
» mourut. Depuis le commencement
» jusqu'à la fin la respiration avoit été
» grande & rare : il éprouvoit des pal-
» pitations continuelles à l'hypochon-
» dre. Il étoit âgé d'environ vingt ans.

Commentaire de Galien.

Les symptômes du troisiéme & du quatriéme jours indiquoient la mort au septiéme, puisque les redoublemens arrivoient en jours impairs ; aussi s'en fallut-il peu que ce jour ne fût le

terme fatal. *Il perdit la parole*, dit Hippocrate, *la chaleur ne revint point aux extrémités ; il n'urina point.* Il auroit péri le neuviéme, si l'éruption qui parut au huitiéme, n'eût procuré l'expulsion d'une certaine quantité d'humeurs vicieuses, & remis la crise au jour décrétoire suivant ; nous devons donc imputer aux forces du sujet, qui n'avoit que vingt ans, la résistance jusqu'au onziéme.

La maladie étoit une inflammation au diaphragme, il y avoit, dit Hippocrate, *tension aux hypochondres sans tumeur & sans dureté*, parce que le diaphragme seul étoit enflammé. Car l'inflammation aux hypochondres est nécessairement avec tumeur & tension.

La pesanteur de la tête signifioit l'abondance d'humeurs, dont elle étoit chargée, qui n'étoient que médiocrement chaudes & bilieuses, puisque le malade étoit assoupi ; s'il y avoit eu insomnie jointe à la douleur des lombes & à la tension du cou, le malade seroit devenu phrénétique.

Silene devoit avoir acquis de longue main des dispositions à la maladie qui le fit périr. Les causes indiquées au commencement de cette histoire ne

pouvoient que produire une fievre éphémere, à moins qu'elles n'eussent été long-temps continuées ; car alors les lassitudes auroient accumulé des humeurs bilieuses, & l'excès du vin, des crudités, qui jointes ensemble rendent les maladies très-graves.

TROISIÉME MALADE.

» Hérophon fut attaqué de fievre
» aiguë. Dans les premiers jours de la
» maladie il alloit difficilement à la
» selle & ses déjections étoient fort
» modiques, ensuite elles devinrent
» tenues, bilieuses, abondantes ; il ne
» dormoit point. Les urines étoient
» noires & tenues. Le cinquiéme au
» matin il éprouva de la surdité, il
» eut un redoublement ; la rate s'en-
» fla ; l'hypochondre fut tendu ; les
» déjections modiques & noires : l'i-
» magination blessée. Le sixiéme il eut
» du délire : il sua pendant la nuit ; il
» eut froid ; le délire persista. Le sep-
» tiéme il eut un refroidissement ; il
» fut altéré ; sa connoissance n'étoit
» pas entiere. Vers la nuit la connois-
» sance lui revint ; il reposa. Le hui-
» tiéme la fievre augmenta ; la rate

» diminua ; la connoiſſance parfaite-
» ment rétablie ; il ſentit de la douleur
» à l'aîne gauche ; il s'y forma une tu-
» meur ; enſuite les douleurs deſcen-
» dirent dans les deux jambes ; la nuit
» fut bonne ; les urines mieux colorées,
» avec un ſédiment modique, blanc.
» Le neuviéme il ſua & fut jugé ; la
» fievre ceſſa. Cinq jours après la rate
» s'enfla de nouveau, la ſurdité revint.
» Le troiſiéme jour de la rechûte la
» tumeur de la rate diminua ; la ſur-
» dité pareillement : les douleurs ſe
» firent ſentir aux jambes ; il ſua pen-
» dant la nuit & fut jugé le dix-ſep-
» tiéme. Pendant tout le temps de la
» rechûte la connoiſſance fut bonne.

Commentaire de Galien.

Les urines noires des premiers jours, ainſi que la ſurdité & le délire, ſuites de la ſuppreſſion des humeurs bilieuſes qui s'étoient portées vers la tête, laiſſoient peu d'eſpérance. La tumeur de la rate pouvoit ſeule compenſer ces mauvais ſymptômes en recevant une portion des humeurs vicieuſes. Vers le huitiéme l'humeur deſcendit aux jambes, la tumeur de la rate diminua, &

l'aîne gauche qui eſt dans la même direction, devint douloureuſe. En conſéquence la nuit fut meilleure, les urines de meilleure couleur avec un peu de ſédiment blanc, & le jour ſuivant qui étoit critique, le malade ſua & fut jugé. Cependant la portion d'humeurs morbifiques qui reſtoit, cauſa une rechûte au quatorziéme, & le jugement ne fut complet qu'au dix-ſeptiéme.

Quatriéme Malade.

» A Thaſe, la femme de Philiſcus
» étoit accouchée d'une fille aſſez heu-
» reuſement, & tout alloit bien juſ-
» qu'au quatorziéme. Ce jour-là elle
» fut attaquée de fievre avec friſſon,
» mal au cœur & à l'hypochondre droit.
» Elle ſentit des douleurs de matrice.
» Les purgations s'arrêterent. Un peſ-
» ſaire lui procura quelque ſoulage-
» ment, mais les douleurs de la tête,
» du cou & des lombes continuoient,
» elle ne dormoit point; les extrémités
» étoient froides; elle avoit de la ſoif;
» les excrémens étoient brûlés, modi-
» ques; les urines tenues, claires dès
» le commencement. Le ſixiéme jour
» dans la nuit elle eut beaucoup d'ab-

» ſences, puis revint à elle-même. Le
» ſeptiéme elle eut ſoif; ſes déjections
» furent bilieuſes, hautes en couleur.
» Le huitiéme elle eut un nouveau
» friſſon avec fievre aiguë; des convul-
» ſions fréquentes & laborieuſes; elle
» déraiſonna beaucoup; elle ſe leva;
» un ſuppoſitoire fut ſuivi de déjec-
» tions copieuſes avec beaucoup de
» bile. Elle ne dormit point. Le neu-
» viéme elle eut des convulſions. Le
» dixiéme elle eut un peu de connoiſ-
» ſance. Le onziéme elle repoſa, ſe
» reſſouvint de tout. Peu après ſes ab-
» ſences recommencerent. Elle uri-
» noit rarement & avec convulſion,
» rendoit beaucoup d'urine tout-à-la-
» fois, il falloit l'en faire ſouvenir. Son
» urine étoit épaiſſe, blanche comme
» celle dont on trouble le ſédiment;
» elle ne dépoſoit point, & reſſembloit
» en couleur & en conſiſtance à de l'u-
» rine de jument. Vers le quatorziéme
» elle eut des palpitations univerſelles.
» Elle parloit beaucoup. Elle avoit un
» peu de connoiſſance Peu après elle
» retomba dans les mêmes abſences.
» Vers le dix-ſeptiéme elle étoit ſans
» parole. Le vingtiéme elle mourut.

Commentaire de Galien.

Les ſuppreſſions, qui arrivent aux femmes après l'accouchement, cauſent preſque toujours des maladies très-graves, à cauſe de l'inflammation de la matrice. Le ſang des purgations eſt toujours vicieux ; il eſt bilieux ou mélancholique, ou virulent, ou pituiteux, jamais de bonne qualité ; parce que le fœtus attire les meilleurs ſucs pour ſa nourriture. On en connoît les vices par les ſymptômes qui ſuivent la ſuppreſſion. Dans le cas préſent le friſſon, la fievre aiguë, la ſoif, l'affluence de bile, le délire, l'inſomnie, annoncent une bile dominante. Les convulſions, les palpitations, l'urine ſemblable à celle de jument ſont des ſignes d'épaiſſiſſement & de crudité. La trop grande abondance de ces ſucs donne naiſſance à de très-fâcheuſes maladies, telles que l'hémitritée.

Quant au prognoſtique, Galien établit que les ſymptômes & ſignes du commencement de la maladie ſuffiſoient pour décider du ſort de la malade ; & voici ſon raiſonnement. La fievre ardente avec friſſon, cardialgie,

douleurs à la matrice & à l'hypochondre droit n'étoient point des ſignes abſolument funeſtes. L'inſomnie qui s'y joignoit augmentoit la malignité de la fievre, mais ne ſuffiſoit pas pour pronoſtiquer avec certitude la mort de la malade ; non-plus que la ſoif ni la ténuité des urines ; mais le froid des extrémités au commencement d'une fievre très-ardente eſt un ſigne pernicieux. En connoiſſant les forces de la malade on pouvoit prévoir quelle ſeroit la durée de la maladie, & s'il reſtoit encore quelque lueur d'eſpérance... L'eſtimation des forces eſt néceſſaire pour prononcer avec fondement ſur la durée & le terme des maladies funeſtes... Les douleurs univerſelles dont cette malade fut attaquée le quatorziéme & le délire qui s'y joignoit, annonçoient qu'elle périroit le dix-ſeptiéme ou le vingtiéme. L'un & l'autre eurent lieu en quelque maniere. Le dix-ſeptiéme elle perdit la parole & mourut le vingtiéme.

CINQUIÉME MALADE.

» La femme d'Epicrate, qui demeu-
» roit chez Archigete, fut ſaiſie peu
» avant

» avant d'accoucher, d'un friſſon vio-
» lent, qui ne fut pas, diſoit-on, ſuivi
» de chaleur. Le lendemain elle étoit
» dans le même état. Le troiſiéme elle ac-
» coucha aſſez heureuſement d'une fille.
» Le deuxiéme jour de ſa couche elle
» fut attaquée de fievre aiguë avec dou-
» leur à l'orifice du ventricule & à la
» matrice. Un peſſaire procura du
» ſoulagement; mais elle continua d'a-
» voir mal à la tête, au cou & aux lom-
» bes. Point de ſommeil; des déjec-
» tions modiques, bilieuſes, tenues,
» pures; des urines tenues & noirâtres.
» Le ſixiéme jour de la fievre elle eut
» des abſences pendant la nuit. Le ſep-
» tiéme il y eut redoublement, de l'in-
» ſomnie, des abſences, de la ſoif, des
» déjections bilieuſes, & fort colorées.
» Le huitiéme nouveau friſſon, la ma-
» lade fut plus tranquille. Le neuviéme
» elle étoit dans le même état. Le dixié-
» me grandes douleurs aux jambes. La
» douleur à l'orifice de l'eſtomac ſe fit
» ſentir derechef. La tête fut peſante.
» La malade étoit bien à elle-même.
» Elle repoſa mieux. Les déjections ceſ-
» ſerent. Le onziéme les urines étoient
» mieux colorées. Elles dépoſerent
» beaucoup. La malade ſe trouva mieux.

» Le quatorziéme nouveau friſſon, fie-
» vre aiguë. Le quinziéme elle vomit
» des matieres bilieuſes, jaunes, en
» abondance; elle ſua. La fievre ceſſa;
» mais vers la nuit elle eut une fievre
» aiguë; ſes urines furent épaiſſes;
» elles contenoient un ſédiment blanc.
» Le ſeiziéme redoublement pendant
» la nuit; agitation; point de ſom-
» meil; des abſences. Le dix-huitiéme,
» ſoif, langue torréfiée, point de ſom-
» meil, beaucoup d'abſences. Ses jam-
» bes furent douloureuſes. Le ving-
» tiéme au matin petit friſſon, aſſou-
» piſſement, ſommeil tranquille, vo-
» miſſement d'humeurs bilieuſes, noires
» & en petite quantité; ſurdité pendant
» la nuit. Le vingt-huitiéme peſanteur
» douloureuſe dans tout le côté gauche.
» Elle touſſa un peu. Les urines étoient
» épaiſſes, troubles, rougeâtres. Elles ne
» dépoſoient point. Le reſte alloit aſſez
» bien. Elle n'étoit pas ſans fievre. Dès
» les premiers jours de la maladie elle
» avoit mal à la gorge avec rougeur,
» gonflement de la luette, fluxion âcre,
» mordicante & ſalée, qui dura juſ-
» qu'à la fin. Le vingt-neuviéme point
» de fievre; ſédiment dans les urines;
» douleur de côté. Le trente-quatriéme

» la fievre la reprit avec un flux bilieux.
» Le quarantiéme elle vomit quelques
» humeurs bilieuſes. Le quatre-ving-
» tiéme elle fut jugée finalement &
» n'eut point de fievre.

Commentaire de Galien.

La femme d'Épicrate fut ſaiſie peu avant d'accoucher d'un violent friſſon qui ne fut pas, diſoit-on, ſuivi de fievre Galien diſtingue deux ſortes de friſſons. Le premier qui étoit le ſeul connu des anciens, étoit toujours ſuivi de fievre. Le ſecond étoit cauſé par une abondance de ſucs froids & cruds accumulés par l'intempérance, & n'étoit pas toujours ſuivi de fievre. Dans le détail des ſymptômes de cette maladie, outre les douleurs de la tête, du cou & des lombes, il eſt fait mention d'inſomnies & de déjections bilieuſes, d'où il ſuit que la bile étoit de la partie. Les humeurs tenues annonçoient bien la longueur de la maladie ; mais comme elles tiroient ſur le noir, il y avoit lieu de craindre pour la vie de la malade. En effet, juſqu'au onziéme ſon ſort fut fort incertain. Mais enfin ce jour-là même il y eut quelques ſignes favorables. Les urines

furent mieux colorées & le sédiment fut abondant. Cette coction des humeurs, qui ne parut que le onziéme, présageoit une maladie de longue durée. La malade eut d'abord une premiere crise le quatorziéme, qui la mit hors de péril; ensuite la fievre continua à diverses reprises jusqu'au quarantiéme, & ne fut jugée entiérement que le quatre-vingtiéme. D'où l'on voit que le quarantiéme & le quatre-vingtiéme sont des jours décrétoires, & qu'on ne doit pas compter par semaines; car alors le quarante-deuxiéme, le soixante-troisiéme & le quatre-vingt-quatriéme seroient décrétoires, & non les quarantiéme, soixantiéme & quatre-vingtiéme.

SIXIÉME MALADE.

» Cléonactis qui habitoit au-dessus » du temple d'Hercule, fut attaqué » de fievre irréguliere. Il eut mal à la » tête dès le commencement & au côté » gauche. Il avoit des lassitudes dans » tous les membres. Les redoublemens » n'observoient aucun ordre : il suoit » quelquefois, d'autres fois il ne suoit » pas. Ils se faisoient sentir principale-

» ment aux jours décrétoires. Le vingt-
» quatriéme les doigts des mains se
» refroidirent. Il vomit quantité d'hu-
» meurs bilieuses, jaunes, & peu après
» virulentes. Il fut beaucoup soulagé.
» Vers le trentiéme il saigna des deux
» narines. L'hémorrhagie revint à plu-
» sieurs reprises irréguliérement & en
» petite quantité jusqu'à la crise. Il n'a-
» voit point d'aversion pour les alimens,
» il étoit sans soif. Pendant tout ce
» temps-là il dormoit. Ses urines étoient
» tenues, mais colorées. Au quaran-
» tiéme jour les urines étoient rougeâ-
» tres avec beaucoup de sédiment rou-
» ge. Le malade se trouva mieux. De-
» puis ce jour-là les urines étoient
» tantôt avec un sédiment, tantôt
» sans sédiment. Au soixantiéme, le
» sédiment étoit abondant, blanc &
» égal. Tout fut calme. La fievre le
» quitta. Les urines furent derechef te-
» nues, mais bien colorées. Le soixante-
» dixiéme il étoit sans fievre, l'inter-
» mission fut de dix jours. Au quatre-
» vingtiéme il eut un frisson suivi de
» fievre aiguë, il sua copieusement. Ses
» urines avoient un sédiment rouge,
» égal. Il fut jugé parfaitement.

Commentaire de Galien.

Le malade avoit des ſignes favorables, tels que l'appétit, point de ſoif, ni d'inſomnie ; ainſi les ſucs viciés n'étoient ni trop chauds ni trop bilieux. Si les urines, qui furent toujours de bonne couleur, avoient eu un bon ſédiment, la maladie auroit été de plus courte durée. Elle auroit pu être jugée le quarantiéme. Pareillement ſi la nubécule avoit eu les conditions requiſes, le terme auroit été plus court. Mais parcequ'elles étoient toujours tenues, il falloit beaucoup de temps pour la coction. Le quarantiéme elles étoient rougeâtres avec beaucoup de ſédiment de même couleur. Cette ſorte d'urine annonce une maladie qui n'eſt point dangereuſe, mais beaucoup plus longue que celle dans laquelle le ſédiment eſt blanc. Depuis le quarantiéme l'urine étoit fort variable, tantôt avec ſédiment, tantôt ſans ſédiment, ſuivant l'irrégularité des accès qui a pour cauſe la diverſité des humeurs morbifiques. Mais la coction & la crudité alternatives des urines ſignifient que parmi ces humeurs les unes ſont parvenues à coction, tandis

que les autres restent encore crues. Le soixantiéme jour l'urine contenoit beaucoup de sédiment blanc & égal. Les urines devenues derechef tenues quoique de bonne couleur dénotoient un reliquat d'humeurs crues, dont la parfaite coction n'arriva qu'au quatre-vingtiéme, lorsqu'après une sueur précédée de frisson, elles offrirent un sédiment rouge & égal. Ici Galien observe que la forme du sédiment doit être soigneusement observée. Il rapporte à ce sujet l'exemple de Silene qui avoit rendu la veille de sa mort une urine abondante avec un sédiment blanc semblable à de la farine grossiere. Le même Galien fait remarquer encore ici les jours décrétoires qui furent le soixantiéme & non le soixante-troisiéme, le quatre-vingtiéme & non le quatre-vingt-quatriéme.

SEPTIÉME MALADE.

» Méton fut attaqué de la fievre avec
» pesanteur & douleur aux lombes. Le
» deuxiéme jour il but beaucoup d'eau,
» & alla bien à la selle. Le troisiéme
» pesanteur de tête, déjections tenues,
» bilieuses, rougeâtres. Le quatriéme
» redoublement. Le sang coula en très-

» petite quantité & à deux reprises de la
» narine droite. La nuit fut fâcheuse.
» Les déjections pareilles à celles du
» troisiéme jour : les urines noirâtres
» avec suspension noirâtre inégalement
» rassemblée & qui ne tomboit point
» au fond du vase. Le cinquiéme il
» coula du sang abondamment de la
» narine gauche. Il sua, il fut jugé.
» Après la crise il eut des insomnies,
» & déraisonna. Ses urines furent te-
» nues & noirâtres. On lui baigna la
» tête, il reposa. La connoissance fut
» bonne. Il n'y eut point de rechûte.
» Mais les hémorrhagies du nez revin-
» rent plusieurs fois, même avant le
» jugement.

Commentaire de Galien.

Cette histoire fournit la preuve de la vérité du passage du deuxiéme livre des Épidémiques. *Les hémorrhagies copieuses du nez suffisent souvent pour purger la maladie.* Méton fut guéri uniquement par l'hémorrhagie du nez. Il y avoit des signes fâcheux. Le quatriéme les urines étoient noirâtres avec suspensions noirâtres qui ne se précipiterent point ; & après le jugement qui arriva au cin-

quiéme, les urines étoient encore tenues & noirâtres. Le malade ne dormoit point. Il déraisonnoit. On voit ici en passant le meilleur remede, dont on puisse se servir en pareil cas, sçavoir le bain de la tête. Car il est dit au livre de la diéte dans les maladies aiguës, qu'on ne doit point faire de lotion à la tête dans les hémorrhagies par les narines, excepté lorsque le sang coule en trop petite quantité. Or dans ce cas l'insomnie & le délire prouvoient suffisamment que l'hémorrhagie étoit trop modique. Ce même remede étoit pareillement indiqué par l'aphorisme qui prescrit de conduire & d'attirer les humeurs par les voies qu'elles affectent, sur-tout lorsque ces voies sont propres à l'évacuation qu'on se propose. D'ailleurs la pesanteur de la tête au troisiéme jour annonçoit qu'elle se remplissoit. Il faut encore observer que ce fut au quatriéme jour qui est un des critiques, que l'hémorrhagie commença & que le jugement n'arriva que le jour suivant après l'hémorrhagie & la sueur. Hippocrate nous dit à la fin de l'histoire qu'il *n'y eut point de rechûte, & qu'après le jugement l'hémorrhagie reparut à plusieurs reprises*, parce qu'il n'y

avoit point eu de ſignes de coction dans les urines. Il eſt dit à la fin de la ſeconde conſtitution. Les coctions annoncent une criſe prochaine & une guériſon aſſurée. Mais les crudités qui ne ſont pas ſuſceptibles de coction & qui dégénerent en mauvaiſes apoſtaſes annoncent des défauts de criſes ou des ſouffrances, ou la mort, ou une longue durée de la maladie, ou enfin des rechûtes. Il y avoit ici crudité, mais l'apoſtaſe étoit bonne.

HUITIÉME MALADE.

» Eraſinus qui demeuroit près du
» torrent de Bootas, fut attaqué de
» fievre après avoir mangé, & fort
» agité la nuit ſuivante. Le lendemain
» qui étoit le premier jour de ſa mala-
» die ſe paſſa aſſez bien. La nuit fut
» laborieuſe. Le deuxiéme jour redou-
» blement, il eut des abſences pendant
» la nuit. Le troiſiéme fut très-fâcheux
» beaucoup d'abſences. Le quatriéme il
» fut fort travaillé; point de repos
» pendant la nuit; il eut d'abord des
» rêveries & diſcourut beaucoup, puis
» le mal augmentant par dégrés il fut
» agité d'idées grandes, funeſtes

» effrayantes. Le cinquiéme au matin
» le calme revint, la connoissance fut
» bonne. Mais dans la matinée il devint
» furieux & ne se possédoit plus. Les
» extrémités froides, livides; les uri-
» nes supprimées. Il mourut au soleil
» couchant. La fievre avoit été accom-
» pagnée de sueurs jusqu'à la fin. Les
» hypochondres enflés avec tension dou-
» loureuse. Les urines noires avec des
» suspensions rondes, qui ne se précipi-
» toient pas au fond du vase. Le ventre
» fit ses fonctions. La soif fut toujours
» médiocre. Il mourut dans la sueur &
» dans les convulsions.

Commentaire de Galien.

Erasinus eut une sueur continuelle non critique mais symptomatique. La région des hypochondres affectée, & des urines noires. Il n'y avoit donc aucune espérance; & il semble qu'Hippocrate a voulu proposer ce cas comme un exemple de mort prompte. Nous lisons dans le livre du Prognostique. *Les fievres sont jugées en pareil nombre de jours soit pour la guérison, soit pour la mort. Les plus bénignes & celles dans lesquelles on observe les signes les plus favorables,*

ſont jugées au quatriéme ou même auparavant. Les plus malignes & celles qui préſentent les ſignes les plus funeſtes au quatriéme pareillement ou même auparavant. Eraſinus malgré les plus fâcheux ſymptômes parvint juſqu'au cinquiéme, parce qu'il étoit aſſez bien le premier jour. Ainſi le cinquiéme deviendra le quatriéme ſi on commence à compter du deuxiéme.

NEUVIÉME MALADE.

» A Thaſe Criton fut attaqué tout-» à-coup en marchant, d'une douleur » vive à l'orteil. Le même jour il ſe » mit au lit. Il avoit de l'*horreur*, des » nauſées, du dégoût & un peu de cha-» leur. La nuit il extravagua. Le deu-» xiéme tout le pied fut enflé avec rou-» geur & tenſion autour du talon. On » apperçut des phlyctênes noires. La » fievre étoit aiguë. Il eut un délire » furieux & mourut le deuxiéme jour.

Commentaire de Galien.

Cette hiſtoire nous fournit un exemple mémorable des morts ſubites. On doit inférer du récit d'Hippocrate que

le malade péchoit par une abondante cacochymie. La nature la poussoit vers les parties inférieures qui ne purent la contenir, & le reflux se fit vers la tête. La malignité, suffisamment prouvée par les phlyctênes noires qui parurent au talon, excita un délire furieux.

Dixiéme Malade.

» Clazomene, qui demeuroit près le
» puits de Phrynichidas, fut attaqué de
» la fievre, avec mal à la tête, au cou
» & aux reins. La surdité se joignit à ces
» symptômes. Il ne dormoit point, la
» fievre étoit aiguë. L'hypochondre
» droit étoit enflé avec une médiocre
» tension. La langue séche. Le quatrié-
» me il extravagua pendant la nuit. Le
» cinquiéme jour fut fort laborieux. Il
» eut un redoublement. Vers le
» neuviéme il fut un peu mieux. De-
» puis le commencement de la maladie
» jusqu'au quatorziéme, les déjections
» avoient été copieuses, tenues &
» aqueuses avec soulagement. Ensuite
» le ventre fut resserré. Les urines tou-
» jours tenues, mais de bonne couleur
» avec suspension abondante, épaisse,
» sans sédiment. Vers le seiziéme jour

» elles furent plus épaiſſes : il y eut
» quelque ſédiment. Le malade ſe trou-
» va mieux. La connoiſſance fut meil-
» leure. Le dix-ſeptiéme, urines tenues
» derechef. Il ſe forma une parotide
» douloureuſe à chaque oreille: point de
» ſommeil, du délire, de grandes dou-
» leurs aux jambes. Le vingtiéme la fie-
» vre ceſſa. Il fut jugé. La connoiſſance
» étoit bonne. Il ne ſua pas. Le vingt-
» ſeptiéme il eut une douleur violente
» à la cuiſſe droite qui fut appaiſée preſ-
» qu'auſſi-tôt. Mais les parotides ne ſe
» réſolvoient point & ne venoient point
» à ſuppuration. Elles étoient toujours
» douloureuſes. Le trente-uniéme il
» eut un flux abondant, aqueux & dy-
» ſenterique. Des urines épaiſſes. Les
» parotides s'affaiſſerent. Le quaran-
» tiéme, l'œil droit fut douloureux.
» La vue devint obſcure. Il reſta dans
» cet état.

Commentaire de Galien.

Juſqu'au ſeiziéme les urines avoient été tenues, mais de bonne couleur, avec beaucoup de ſuſpenſion diſperſée, & qui ne ſe précipitoit point en forme de ſédiment. De telles urines exigent du

temps pour la coction. Mais elles ſont d'ailleurs d'un bon préſage, parce que la couleur en eſt bonne. Le ſeiziéme elles furent plus épaiſſes, avec un peu de ſédiment. Le dix-ſeptiéme elles étoient tenues derechef. Le même jour les parotides parurent. Ce qui dénotoit la diverſité des humeurs viciées. Si les urines avoient été épaiſſes en même temps, le jugement du vingtiéme auroit été complet, parce que le dix-ſeptiéme eſt indice du vingtiéme ; ainſi il y eut un jugement le vingtiéme. Mais il n'exempta pas de rechûte, & les parotides reſterent dans le même état. Il ſurvint enſuite des ſelles dyſenteriques & des urines épaiſſes. Les parotides s'affaiſſerent, & le malade fut entiérement jugé le quarantiéme. Ici Galien recommande l'obſervation non-ſeulement du dernier jour critique ou de la criſe abſolue, mais encore des jours critiques intermédiaires, dans leſquels la nature produit des changemens tels qu'on voit dans le cas préſent, où les parotides parurent au dix-ſeptiéme. Les douleurs ſe firent ſentir dans la cuiſſe le vingt-ſeptiéme, & le flux ſurvint quatre jours après. Il eſt donc viſible que

l'établissement des jours décrétoires est fondé sur l'observation.

ONZIÉME MALADE.

» La femme de Dromeades étant ac-
» couchée heureusement d'une fille, fut
» attaquée le lendemain de frisson, suivi
» de fievre aiguë. Ce jour-là même elle
» sentit des douleurs à l'hypochondre
» droit. Elle eut du dégoût, de l'horreur,
» & beaucoup d'agitation. Elle ne dormit
» point, ni les jours suivans. Sa respiration
» étoit rare, grande, & soudainement en-
» trecoupée. Le deuxiéme jour de la fie-
» vre le ventre fut libre, les urines épais-
» ses, blanches, troubles, telles que celles
» qu'on agite après qu'elles ont formé un
» sédiment. Elles ne déposerent point. La
» nuit suivante point de repos. Le troi-
» siéme vers le milieu du jour elle eut
» derechef un frisson suivi de fievre ai-
» guë. Urines semblables aux précé-
» dentes, douleurs à l'hypochondre
» droit; dégoût; mauvaise nuit; elle
» ne reposa point, elle eut une sueur
» froide, universelle; mais la chaleur
» revint presqu'aussi-tôt. Le quatriéme la
» douleur des hypochondres fut un peu
» calmée, mais la tête étoit pesante avec

» douleur, aſſoupiſſement. Quelques
» gouttes de ſang coulerent des narines.
» La langue étoit ſéche, la malade avoit
» ſoif. Les urines tenues, huileuſes ;
» elle repoſa un peu. Le cinquiéme ſoif,
» nauſée, urines telles que les précé-
» dentes ; elle n'alla point à la ſelle.
» Vers le milieu du jour l'eſprit fut
» égaré ; la connoiſſance revint preſ-
» qu'auſſi-tôt. Elle ſe leva & tomba dans
» un aſſoupiſſement profond ; elle eut
» un petit refroidiſſement. La nuit elle
» repoſa ; elle eut des abſences. Le
» ſixiéme au matin nouveau friſſon ſui-
» vi preſqu'auſſi-tôt de chaleur & de
» ſueur univerſelle. Les extrémités de-
» vinrent froides ; elle perdit l'intelli-
» gence. La reſpiration étoit rare &
» grande. Peu après elle eut des convul-
» ſions qui attaquerent d'abord la tête;
» & elle mourut ſur le champ.

Commentaire de Galien.

Il étoit viſible dès le premier jour que la maladie étoit aiguë. On pouvoit dès le deuxiéme, à l'inſpection des urines & en conſéquence des ſymptômes énoncés, prédire une mort prompte. Ces mêmes ſymptômes & les mêmes

urines qui continuerent le troisiéme confirmoient le fâcheux prognostique ; les gouttes de sang qui coulerent du nez le quatriéme, & les urines huileuses, déterminerent enfin la mort de la malade au sixiéme.

DOUZIÉME MALADE.

» Un homme qui avoit déjà un peu
» de fievre soupa & but largement.
» Pendant la nuit il vomit tout ce qu'il
» avoit pris. La fievre devint aiguë &
» accompagnée de douleurs à l'hypo-
» chondre droit, avec inflammation
» interne, sans dureté. La nuit fut
» mauvaise. Les urines étoient dès le
» commencement épaisses, rouges, sans
» sédiment. La langue séche, peu de
» soif. Le quatriéme il eut une fievre
» aiguë & des douleurs universelles. Le
» cinquiéme l'urine étoit huileuse &
» abondante. La fievre aiguë. Le sixiéme
» vers le soir beaucoup d'absences ;
» point de repos dans la nuit. Le sep-
» tiéme redoublement ; urines sembla-
» blables aux précédentes. Il parloit
» beaucoup & ne se possédoit plus. Un
» suppositoire lui fit rendre des vers
» avec des matieres liquides. La nuit

» ſuivante fut très-laborieuſe. Le matin
» il eut un friſſon ſuivie de fievre aiguë
» & d'une ſueur chaude. Il parut ſans
» fievre ; il repoſa peu. A ſon réveil il
» eut un refroidiſſement ; il cracha
» beaucoup. Le ſoir ſon eſprit étoit fort
» égaré ; enſuite il vomit un peu d'hu-
» meurs noires & bilieuſes. Le neu-
» viéme refroidiſſement, délire conſi-
» dérable, point de ſommeil. Le dixié-
» me grandes douleurs aux jambes ; re-
» doublement, délire. Le onziéme il
» mourut.

Commentaire de Galien.

On doit être fort attentif à l'invaſion des maladies & uſer d'une grande circonſpection en adminiſtrant des alimens dans le commencement, quoiqu'elles paroiſſent légeres. Celle-ci devint très-grave par l'intempérance du malade. Le vomiſſement ſuivit, & la fievre ſe montra avec des ſymptômes violents. Les urines étoient épaiſſes & ſans ſédiment. Le cinquiéme il étoit manifeſte que le malade mourroit à cauſe des urines huileuſes qu'il rendit ce jour-là ainſi qu'au ſeptiéme, indépendamment des autres mauvais ſymp-

tômes. La mort arriva le onziéme qui eſt un des jours critiques.

TREIZIÉME MALADE.

» Une femme enceinte de trois mois » qui demeuroit ſur le rivage, fut atta- » quée tout à-la fois de la fievre & d'un » mal de reins. Le troiſiéme jour le cou, » la tête, la clavicule & la main droite » douloureux. Elle devint muette preſ- » qu'auſſi-tôt, & perclue de la main droi- » te avec convulſion. Elle eut un délire » complet. Elle paſſa une mauvaiſe nuit, » ne repoſa pas & fut tourmentée par » un flux de bile toute pure, qui ne ſor- » toit qu'en petite quantité. Le qua- » triéme elle ne proféroit aucune pa- » role ; les convulſions ſubſiſtoient & » les mêmes douleurs. L'hypochondre » droit devint enflé & douloureux ; elle » ne repoſa point ; ſon eſprit fut tout-à- » fait égaré ; ſes déjections étoient bi- » lieuſes ; elle ſua pendant la nuit ; la » fievre ceſſa. Le ſixiéme la connoiſ- » ſance étoit rétablie & tout alloit » mieux. La douleur perſiſta à la clavi- » cule gauche. Il y avoit ſoif, urines te- » nues, point de repos Le ſeptiéme » tremblement, aſſoupiſſement, égare-

» ment d'esprit ; les douleurs de la cla-
» vicule & du bras gauche continuerent.
» Le reste alloit mieux. La connoissan-
» ce étoit bonne Elle fut trois jours
» sans fievre. Le onziéme la fievre la
» reprit avec frisson Vers le quator-
» ziéme elle vomit beaucoup de ma-
» tieres bilieuses, jaunes ; elle sua ; la
» fiévre cessa ; elle fut jugée.

Commentaire de Galien.

Il est rare que les femmes enceintes essuient de pareilles maladies sans faire de fausses couches Celle-ci à la vérité étoit dans des circonstances assez favorables, parce que vers le quatriéme mois les femmes risquent moins de perdre leur fruit. C'est pourquoi Hippocrate permet de purger depuis le quatriéme mois jusqu'au septiéme, lorsque le cas le requiert. La raison en est simple. Dans les premiers mois le fœtus se détache facilement de l'utérus ; près du terme de l'accouchement l'enfant exige plus de nourriture, il périt promptement, lorsqu'elle lui manque. Alors il est difficile de prescrire une diéte convenable aux femmes attaquées de fievre aiguë. Si la diéte est trop rigide, l'en-

fant périt faute de nourriture ; ſi les alimens ſont abondants, la vie de la mere eſt en danger. Ainſi les fœtus de trois à quatre mois courrent moins de riſque. La femme, dont il s'agit dans cette hiſtoire, dût ſon ſalut à la force de ſon tempérament, qui lui procura au cinquiéme un premier jugement, quoique ſes urines fuſſent tenues & de mauvaiſe couleur ; la maladie ſe rallentit enſuite juſqu'au onziéme jour, auquel la fievre revint avec friſſon. Elle fut entiérement jugée au quatorziéme par la ſueur & le vomiſſement. Les ſymptômes, qui eurent lieu depuis le cinquiéme juſqu'au onziéme, appartenoient au genre nerveux & non au ſyſtême vaſculeux. Car nous liſons, *le ſeptiéme tremblement, aſſoupiſſement, abſences légeres.* Ce qui reſtoit dans les urines après le cinquiéme acquéroit plus aiſément de la maturité. Auſſi eſt-il dit au ſixiéme jour, *les urines étoient tenues*, ſans ajoûter comme précédemment, qu'elles n'étoient pas de bonne couleur. Voilà ce qui mérite d'être obſervé dans cette hiſtoire. D'ailleurs nous voyons que le jugement du cinquiéme eſt préſenté ici comme un jugement laborieux & difficile. C'eſt ainſi

que nous avons vu dans les hiſtoires précédentes un jugement au cinquiéme jour procuré par une hémorrhagie du nez. Ce jugement-ci arriva par une ſueur. Mais dans l'un & dans l'autre cas il n'y eut pas de ſignes de coction & le jugement ne fut point abſolu.

Quatorziéme Malade.

» Mélidie, qui demeuroit près du
» temple de Junon, fut attaquée d'a-
» bord d'un violent mal à la tête, au
» cou & à la poitrine. La fievre la prit
» preſqu'en même temps, les purgations
» menſtruelles parurent médiocrement,
» & néanmoins les douleurs continue-
» rent. Le ſixiéme, elle étoit aſſoupie,
» elle avoit des nauſées, des horreurs,
» de la rougeur aux joues, & quelques
» abſences. Le ſeptiéme, elle ſua, la
» fievre la quitta. Les douleurs perſi-
» ſtoient. La fievre revint. Elle dormoit
» peu. Ses urines dans le cours de la ma-
» ladie avoient été d'aſſez bonne cou-
» leur, mais tenues. Ses déjections
» tenues, bilieuſes, mordicantes,
» modiques, noires & très-fétides.
» Enfin on obſerva dans les urines
» un ſédiment blanc & égal, la ma-

» lade ſua & fut jugée parfaitement le
» onziéme.

Commentaire de Galien.

Hippocrate ne fait pas mention de l'état des urines à chaque jour de la maladie. Il dit dans la derniere partie de cette hiſtoire qu'elles avoient été toujours tenues, mais de bonne couleur, c'eſt-à-dire, qu'elles étoient d'un jaune pâle. Car les urines ſimplement tenues ſont blanches. Cette femme dût ſon ſalut à la bonté de ſon tempérament.



HISTOIRES

HISTOIRES

Tirées du troisiéme livre des Épidémiques.

Premier Malade.

» PYTHION qui demeuroit dans le tem-
» ple de Cérès éprouva d'abord un
» tremblement des mains. Le premier
» jour, il eut une fiévre aiguë & du dé-
» lire. Le deuxiéme, la fievre redoubla.
» Le troisiéme, les choses étoient dans
» le même état. Le quatriéme, les dé-
» jections furent modiques, pures, bi-
» lieuses. Le cinquiéme, redoublement,
» sommeil léger & interrompu, le ven-
» tre fut resserré. Le sixiéme, crachats
» variés, rougeâtres. Le septiéme, sa
» bouche étoit de travers. Le huitiéme,
» redoublement. Les tremblements des
» mains continuoient. Les urines, depuis
» le commencement jusqu'au huitié-
» me, étoient tenues, sans couleur,
» avec suspension nébuleuse. Le dixié-
» me, il sua, les crachats commen-
» çoient à mûrir. Il fut jugé. Les urines

» étoient blanchâtres vers le temps du
» jugement. Après le jugement environ
» le quarantiéme jour de la maladie,
» il eut un abſcès au fondement &
» la maladie fut convertie en ſtrangu-
» rie.

Commentaire de Galien.

On obſerve dès le premier jour deux ſymptômes joints à la fievre aiguë, ſçavoir le tremblement des mains & un léger délire. Le premier de ces deux ſymptômes vient de la foibleſſe des muſcles; le ſecond, d'inflammation au cerveau ou de l'affluence d'un ſuc bilieux. Hippocrate n'ayant point fait mention de cauſes procatarctiques, on doit attribuer cette maladie à l'abondance des ſucs accumulés inſenſiblement. Ainſi la diminution des forces, & par conſéquent les tremblemens procédoient de la trop grande plénitude. Car cette diminution s'obſervoit dès le premier jour.

Les crachats variés du ſixiéme jour ne prouvent pas que le malade étoit pleurétique ou péripneumonique, mais ſeulement qu'il y avoit des humeurs viciées dans le poulmon; elles y étoient en petite quantité, puiſqu'il n'y avoit

pas difficulté de respirer, ni d'autres symptômes pleurétiques ou péripneumoniques; tels que la douleur de côté. Il est donc probable qu'il s'étoit accumulé quelqu'humeur dans la région supérieure du thorax vers les dernieres vertebres du cou. La respiration étoit peu lésée, parce que le premier intercostal, qui donne naissance aux muscles des mains, contribue médiocrement à cette fonction Le vice résidant dans les racines des nerfs produisit donc le tremblement, qui continua après l'apparition des crachats, & ne cessa que lorsque la coction fut achevée. Alors la maladie fut jugée par les sueurs, quoique les urines fussent encore crues; & le jugement fut tel que l'un & l'autre signe eurent leur valeur compétente. En effet il y avoit dans ce cas-ci deux affections différentes : l'une qui étoit fébrile résidoit dans les sucs veineux, l'autre avoit son siége dans le thorax. Les sueurs n'enleverent pas tout-à-fait la premiere, puisqu'il y avoit encore après crudité dans les urines. Mais l'autre fut tout-à-fait dissipée, parce qu'il ne resta rien de vicié dans le poulmon.

Le dixiéme jour, il sua. Les crachats commençoient à mûrir, il fut jugé. Les

urines étoient tenues vers le temps du jugement. Il eſt fait mention dans le livre du Prognoſtique de deux ſortes d'urines tenues, ſçavoir, les rouſſes & les blanches. *Tant que l'urine eſt rouſſe & tenue*, dit Hippocrate, *la maladie eſt dans un état de crudité.* Et dans un autre endroit: *ſi le malade rend pendant long-temps des urines tenues, il faut attendre quelques apoſtaſes vers les parties qui ſont au-deſſous du diaphragme.* Auſſi voyons-nous que le quarantiéme jour après le jugement il y eut ſuppuration au fondement avec ſtrangurie.

Quant au jugement arrivé le dixiéme jour, Galien conjecture qu'il y a erreur de copiſte, & que probablement le jugement eſt arrivé le onziéme. Nous ne voyons aucun malade jugé le dixiéme jour dans les livres des Epidémiques: & ce jour n'eſt mis au nombre des jours décrétoires dans aucun des autres livres d'Hippocrate. Ce n'eſt pas lever la difficulté que d'alléguer que le malade fut jugé imparfaitement, parce que les jugemens même imparfaits arrivent en jours critiques & ſe font reconnoître à la ſeule crudité de l'urine, comme Hippocrate en fournit pluſieurs exemples.

Les urines depuis le commencement

jusqu'au huitieme étoient tenues, sans couleur, avec suspension nébuleuse. On lit, dans le livre du Prognostique, *les nubécules des urines sont bonnes lorsqu'elles sont blanches, & mauvaises lorsqu'elles sont noires.* Dans le cas dont il s'agit, si la suspension eût été blanche, le jugement n'auroit point été incomplet; mais si elle eût été noire, le jugement ne pouvoit être que fatal. Elle étoit donc d'une couleur moyenne entre le blanc & le noir; ensorte que le jugement fut bon mais incomplet, & ce qui restoit d'humeurs produisit, quarante jours après le commencement de la maladie, une double apostase, sçavoir, une au fondement, & l'autre à la vessie. Il est dit dans la seconde constitution; *le seul signe salutaire dans ces maladies, celui auquel dûrent leur salut grand nombre de malades qui se trouvoient dans le plus grand danger, étoit la strangurie, lorsque l'apostase se fit par cette voie.* Hippocrate donne le nom d'apostase à l'évacuation des humeurs viciées, ainsi qu'à la collection de ces humeurs dans quelque partie du corps que ce soit. C'est ainsi que dans un autre endroit il dit que l'apostase se fit par dyssenterie.

DEUXIEME MALADE.

» La fievre prit Hermocrate qui de-
» meuroit près du nouveau mur, avec
» douleur à la tête & aux reins, tension
» à l'hypochondre droit sans dureté. Dès
» les premiers jours sa langue fut risso-
» lée, il devint sourd : il ne dormoit
» point; il avoit peu de soif. Ses urines
» étoient épaisses, rouges, sans sédi-
» ment; ses déjections abondantes, re-
» cuites. Le cinquiéme, les urines fu-
» rent tenues avec nubécule. Elles ne dé-
» poserent point. Vers la nuit il eut des
» absences. Le sixiéme, il parut ictéri-
» que : il eut un redoublement, & fut
» sans connoissance. Le septiéme jour
» fut mauvais : les urines tenues, sem-
» blables aux précédentes. Les jours
» suivants se passerent de même. Mais
» vers le onziéme jour, tout parut aller
» mieux. Il fut assoupi, les urines fu-
» rent épaisses, rougeâtres, tenues vers
» le fond du vase, sans sédiment; il eut
» un peu de connoissance. Le quator-
» ziéme, il étoit sans fievre. Il ne sua
» pas. Il reposa. La connoissance fut bien
» rétablie. Les urines étoient les mêmes.
» Le dix-septiéme, la fievre le reprit &

» devint aiguë les jours ſuivants ; les
» urines tenues. Le vingtiéme, il fut
» jugé une ſeconde fois. La fievre ceſſa.
» Il ne ſua point. Pendant tout ce temps
» le dégoût ſubſiſtoit, la connoiſſance
» étoit bonne : il ne pouvoit parler : ſa
» langue étoit féche . il étoit ſans ſoif &
» fort aſſoupi. Vers le vingt-quatriéme,
» il fut pris de nouveau de chaleur fé-
» brile. Il eut des ſelles abondantes, li-
» quides, & tenues, beaucoup de fie-
» vre les jours ſuivants, & la langue
» riſſolée. Il mourut le vingt-ſeptiéme.
» La ſurdité perſiſta durant toute la
» maladie. Les urines épaiſſes, rouges,
» ſans ſédiment, ou blanches, ſans
» couleur & avec ſuſpenſion ; il avoit
» du dégoût pour toute nourriture.

Commentaire de Galien.

La douleur de tête accompagnée de ſurdité, prouve que les humeurs gagnent le cerveau. Le délire arrivé au cinquiéme, dénote que les humeurs ſont mordicantes, & non froides & pituiteuſes. Ces dernieres produiſent le ſommeil & la léthargie. La langue féche & noire eſt encore une preuve de chaleur & d'âcreté d'humeurs. Si le ma-

lade n'éprouve point de ſoif, ou l'imagination eſt dérangée, ou l'eſtomac ne fait plus de fonctions. L'hypochondre (c'eſt toujours le droit, lorſqu'il ne détermine pas lequel des deux) médiocrement tendu indique le foyer de l'affection fébrile. L'inflammation réſidoit plutôt dans la partie interne du foie qui embraſſe l'eſtomac, puiſqu'il n'y avoit point de tumeur ni de dureté bien ſenſible. Les excréments aduſtes étoient encore une preuve de l'inflammation de ce viſcère. Ainſi des urines abſolument mauvaiſes jointes à ces ſignes auroient annoncé une mort prochaine. Mais celles-ci étoient de qualité moyenne, & on pouvoit juger que la maladie ſe prolongeroit. Car on ne pouvoit eſpérer qu'elles changeroient en mieux. Les urines rouges annoncent une longue durée de la maladie, mais d'ailleurs peu de danger, parce que le ſang qui les colore, lorſqu'il eſt trop ſéreux & qu'il n'a pas une coction ſuffiſante eſt de toutes les humeurs la plus douce & la moins nuiſible. Hippocrate dit encore que *les urines étoient épaiſſes & ne dépoſoient point.* Elles étoient par conſéquent troubles & flatueuſes ; les maux de tête accompagnent ſouvent de telles urines, lorſque

l'air gagne la tête avec les ſucs les plus chauds ; d'où naiſſent les veilles & le délire, quand il y a de l'acrimoine. Cet état dura juſqu'au cinquiéme jour, auquel Hermocrate *rendit des urines tenues, ſans ſuſpenſion & ſans ſédiment. La nuit ſuivante il eut du délire.* Les urines tenues ſont encore ſigne de crudité, ainſi que les urines épaiſſes qui ne dépoſent point. Lorſqu'il y a quelque ſédiment dans les urines épaiſſes, elles annoncent un commencement de coction. S'il n'y a point de ſédiment, elles dénotent l'épaiſſiſſement des humeurs joint à la crudité. Il étoit donc ſenſible que cette maladie auroit quelque durée. Mais d'ailleurs le danger ſe manifeſta par le délire de la nuit ſuivante. Dans ces circonſtances, *l'ictère parut, il y eut un redoublement, le malade perdit la connoiſſance.* L'ictère, qui étoit une ſuite de l'affection du foie, ne pouvoit être avantageux, parce qu'il arrivoit avant le ſeptiéme jour, & que toute métaſtaſe avant la coction eſt nuiſible, ſur-tout lorſqu'elle ſe fait par ictère, qui empêche que la bile ne ſoit purgée par le foie & vuidée par les ſelles ; au lieu que la coction achevée, la nature chaſſe ſouvent vers la peau les humeurs nuiſi-

bles & même la bile jaune. D'ailleurs cette métaſtaſe ſe fit le jour du redoublement, & fut ſuivie de délire.

Le ſeptiéme, il fut mal. Les urines étoient toujours tenues. Pareillement les jours ſuivans. Vers le onziéme, il ſe trouva beaucoup mieux. Après des ſignes auſſi funeſtes, la crudité des humeurs perſéveroit & ne permettoit pas de juger que l'état du malade fût changé en mieux, d'autant plus qu'il n'y avoit eu aucun ſigne décrétoire le onziéme, tel qu'une hémorrhagie du nez ou un flux de ventre, ou des vomiſſements ou des ſueurs ou des parotides, &c.

Le onziéme, le malade étoit aſſoupi. Les urines étoient épaiſſes, rougeâtres, ſans ſédiment. Il eut un peu de connoiſſance. L'aſſoupiſſement reconnoît trois cauſes: l'humidité exceſſive de la partie du cerveau qui reçoit le ſentiment; le ſimple refroidiſſement de cette partie (de ces deux qualités réunies, naît l'aſſoupiſſement profond); enfin l'épuiſement des forces, tel qu'on l'obſerve dans ceux qui n'ont que peu de momens à vivre & qui ne peuvent tenir leurs paupieres ouvertes. La langueur, la lenteur, la rareté & la petiteſſe du pouls diſtinguent cet aſſoupiſſement des deux précédents.

La nature de cette maladie, dans laquelle on obſerve une langue brûlée, de l'inſomnie, une fievre violente, un ictere au ſixiéme jour, des excréments recuits, ne permet pas d'attribuer à des ſucs trop humides, introduits dans le cerveau l'aſſoupiſſement dont il s'agit. C'étoit donc l'épuiſement des forces ou un refroidiſſement inſigne dans le cerveau qui cauſoit l'aſſoupiſſement. L'un & l'autre ſont très-pernicieux dans les maladies chaudes & ſéches. Et ſi les urines avoient été en même temps d'un mauvais préſage, la mort n'auroit pas tardé. Mais elles furent épaiſſes, rougeâtres, en un mot moyennes entre les bonnes & les mauvaiſes.

Le quatorziéme, la fievre ceſſa. Il ne ſua point. Il repoſa. Il avoit bonne connoiſſance. Les urines étoient ſemblables aux précédentes. La ceſſation de la fievre, qui arriva le quatorziéme, ne préſageoit rien de bon. Pour le faire ſentir, Hippocrate obſerve qu'il n'y eut point de ſueur, conformément à cette maxime que *les apparences de mieux ſont infideles, à moins qu'elles ne ſoient fondées ſur des cauſes réelles.* Ainſi dans ce malade le mieux apparent après des ſymptômes auſſi pernicieux, ſans coction précéden-

te, sans signes décrétoires, annonçoit la malignité de la maladie. C'est ainsi que dans les tumeurs causées par des humeurs malignes, si la nature est trop foible pour opérer la coction, la douleur & la fievre cessent. Mais alors faute de suppuration, de douleur & de fievre, la partie chargée de ces humeurs se putréfie, de maniere qu'on est quelquefois obligé d'en faire l'amputation. On pouvoit donc établir à coup sûr qu'il y auroit une rechûte & que le malade périroit. Mais par la connoissance de ce qui étoit arrivé le onziéme & le quatorziéme, il étoit naturel de penser que le dix-septiéme feroit le jour de la rechûte. Car les changements dans les maladies arrivent dans les jours décrétoires. Ainsi le retour de la maladie au dix-septiéme & le changement survenu au vingtiéme sont conformes aux loix établies par Hippocrate, qui enseigne que le onziéme est indice du quatorziéme, & le dix-septiéme du vingtiéme. Il est difficile d'assigner quel devoit être le changement, parce que nous ignorons les forces du malade qui ne peuvent bien être appréciées que par la connoissance du pouls.

Le dix-septiéme, rechûte, chaleur fébri-

le, les jours suivants fievre aiguë, urines tenues, délire. Quoique ces signes ne fussent point absolument pernicieux, on ne pouvoit faire espérer la guérison. Il étoit à craindre que le malade ne pût supporter la longeur de la maladie.

Le vingtiéme, il fut jugé de nouveau, la fievre cessa, il ne sua point.

Ce même jour il y auroit eu redoublement, si la nature eût tenté la coction des humeurs morbifiques dont la crudité étoit annoncée par celle des urines qui conservoient toujours le même caractere. Au lieu de redoublement la fievre cessa; elle ne s'étoit point allumée le dix-septiéme par l'effet de la chaleur naturelle, mais par la seule pourriture des humeurs. Elle cessa donc lorsque cette chaleur étrangere fut dissipée. La mort du malade n'étoit pas moins certaine à cause de la persévérance des signes funestes, dont Hippocrate fait l'énumération en disant, *pendant tout ce temps il avoit de l'aversion pour les aliments. Il jouïssoit de toute sa raison. Il ne pouvoit parler. Sa langue étoit séche. Il n'avoit point soif. Il étoit fort assoupi.* Tous signes d'extinction de la faculté vitale. Remarquez l'attention d'Hippo-

crate : après avoir fait obſerver le dégoût du malade pour tout aliment, il dit qu'*il jouïſſoit de toute ſa raiſon*, enſuite qu'*il ne pouvoit parler* : après le ſymptôme d'aridité de la langue, il dit que le malade n'avoit point de ſoif. Ainſi l'éloignement pour tout aliment & pour la boiſſon ne procédoit point de délire ou d'inadvertance, mais de l'extinction des facultés. D'où il ſuit que la ceſſation de la fievre au vingtiéme jour étoit dûe à l'extinction de la chaleur naturelle : ce qui s'accorde avec l'aſſoupiſſement profond produit, non par l'exceſſive humidité du cerveau, mais par l'épuiſement total des forces. La mort d'Hermocrate n'eût donc rien de ſurprenant ; mais la durée de cette maladie juſqu'au vingt-ſeptiéme paroît extraordinaire. Ce qui donne lieu de croire que le malade étoit jeune & d'une forte conſtitution.

Vers le vingt-quatriéme, la fievre le reprit encore. Il rendit par les ſelles beaucoup de matieres liquides & tenues. Les jours ſuivants la fievre fut aiguë, la langue riſſolée. Il mourut le vingt-ſeptiéme.

Dans cette maladie les jours décrétoires apporterent de grands changements.

Tels étoient le vingt-quatriéme & surtout le vingt-septiéme qui fut fatal. Le dix-septiéme la fievre reprit le malade. Le vingtiéme, il parut mieux, quoiqu'en effet il fut très-mal, puisque la fievre ne cessoit qu'à cause de l'extinction de la chaleur naturelle. Ainsi au vingt-quatriéme la pourriture des humeurs ayant excité une nouvelle chaleur, & les déjections ayant été abondantes & tenues, il mourut au vingt-septiéme.

TROISIEME MALADE.

» Le malade, qui habitoit le jardin
» de Déalces, ressentoit depuis long-
» temps une pesanteur de tête & une
» douleur à la tempe droite, lorsqu'il
» fut attaqué d'une forte fievre à la sui-
» te de quelque dérangement, & obli-
» gé de garder le lit. Le deuxiéme jour,
» il coula de la narine gauche quelques
» gouttes de sang. Il alla à la selle. Les
» urines furent tenues, variées avec
» quelques suspensions semblables à des
» parties d'orge mal moulu ou à de la
» semence. Le troisiéme, la fievre fut ai-
» guë. Les selles noires, tenues & mous-
» seuses. Une matiere livide se précipi-

» toit au fond du vase. Il étoit dans un
» assoupissement profond & ne se le-
» voit qu'avec beaucoup de difficulté.
» Les urines déposoient un sédiment livi-
» de & visqueux. Le quatriéme, il vomit
» d'abord un peu de bile jaune, ensuite
» de la bile verte. Quelques gouttes de
» sang coulerent de la narine gauche.
» Les déjections & les urines furent
» semblables aux précédentes. Il eût une
» petite sueur à la tête & aux clavicules.
» La rate s'enfla. Il senti des dou-
» leurs à la cuisse du même côté. L'hypo-
» chondre droit fut tendu sans dureté.
» Il ne reposa point. Durant la nuit il
» eût des absences. Le cinquiéme, les
» selles furent plus abondantes, noires,
» mousseuses. Une matiére noire se préci-
» pita au fond du vase. Il ne dormit point.
» Son esprit fut égaré. Le sixiéme,
» déjections noires, grasses, gluantes,
» fétides. Il dormit. La connoissance
» fut bonne. Le septiéme, langue fort
» séche; altération : point de repos;
» des absences. Les urines furent te-
» nues, mal colorées. Le huitiéme, dé-
» jections noires, modiques & com-
» pactes. Il dormit; il avoit bonne con-
» noissance & peu d'altération. Le neu-
» viéme, il eut un frisson suivi de fievre

» aiguë ; il sua, puis se refroidit ; son
» esprit fut égaré ; il devint louche de
» l'œil droit ; sa langue fut fort séche. Il
» étoit fort altéré, il ne dormit point.
» Le dixiéme, même état. Le onziéme,
» connoissance parfaite, point de fievre :
» il sua : ses urines furent tenues, la fie-
» vre cessa pendant deux jours. Le qua-
» torziéme, elle revint. Il n'eût point de
» repos pendant la nuit : son esprit fut
» tout-à-fait égaré. Le quinziéme, urines
» troubles, semblables à celles qu'on agi-
» te après qu'elles ont déposé : fievre ai-
» guë : absences continuelles : point de
» repos. Les genoux & les jambes furent
» douloureux. Un suppositoire fit sortir
» des excréments noirs. Le seiziéme,
» urines tenues avec suspension nébu-
» leuse : des absences. Le dix-septiéme
» au matin, extrémités froides : on le
» couvrit, il eut une fievre aiguë & une
» sueur universelle. La connoissance fut
» meilleure, il se trouva mieux. Il avoit
» encore de la fievre & de l'altération ; il
» vomit un peu de bile jaune, alla à la
» selle, & peu après il vomit encore
» un peu d'humeurs noires tenues : les
» urines furent tenues, décolorées. Le
» dix-huitiéme, il n'eût pas de connois-
» sance : il étoit assoupi. Le dix-neuvié-

» me, même état; urines tenues. Le ving-
» tiéme il dormit, la connoissance fut
» bonne : il sua & la fievre le quitta. Il
» n'eût point de soif, mais les urines
» étoient tenues. Le vingt-uniéme, lé-
» géres absences, un peu de soif; dou-
» leurs à l'hypochondre droit & palpita-
» tions continuelles au nombril. Le
» vingt-quatriéme, sédiment dans les
» urines. La connoissance fut parfaite.
» Le vingt-septiéme, douleurs à la han-
» che droite; urines tenues avec sédi-
» ment. Tout alloit assez bien. Le vingt-
» neuviéme, douleurs à l'œil droit, uri-
» nes tenues. Le quarantiéme, il eût un
» flux de ventre pituiteux, blanc, co-
» pieux. Il sua abondamment & de tout
» le corps. Il fut jugé entierement.

Commentaire de Galien.

Le malade ressentoit depuis long-temps de la pesanteur à la tête & de la douleur à la tempe droite. Il fut attaqué d'une forte fievre à la suite de quelque dérangement. La pesanteur de tête, & la douleur à la tempe droite, prouvent que le malade avoit déjà des dispositions à tomber dans quelqu'accident. Le dérangement qui survint n'auroit pas été capable de pro-

duire seul une maladie, mais il se joignit aux dispositions précédentes & rendit la cause complette.

Le deuxiéme jour, il coula de la narine gauche un peu de sang pur.

Cette hémorrhagie ne se fit point dans la direction convenable, puisque la douleur occupoit la tempe droite.

Les urines furent tenues, variées, avec quelques suspensions semblables à des parties d'orge mal moulu ou à de la semence. Le troisiéme jour, la fievre fut aiguë, les selles noires, tenues & mousseuses. Une matiére livide se précipitoit au fond du vase. Il étoit dans un assoupissement profond & ne se levoit qu'avec beaucoup de difficultés; les urines déposoient un sédiment livide & visqueux. Tous ces symptômes sont mauvais suivant le livre du Prognostique.

Le quatriéme, il vomit un peu de bile jaune & quelques momens après de la bile verte. Quelques gouttes de sang coulerent de la narine gauche. Les dejections & les urines furent semblables aux précédentes, il eut une petite sueur à la tête & aux clavicules. La rate s'enfla. La cuisse du même côté devint doulour use. L'hypochondre droit fut tendu sans dureté. Il ne reposa point. Durant la nuit son esprit fut égaré. Tous symptômes encore mauvais, à l'excep-

tion de l'enflure de la rate & des douleurs de la cuisse gauche qui annonçoient une métastase de l'humeur morbifique.

Le cinquiéme, les selles furent plus abondantes, noires & mousseuses. Il se précipitoit un sédiment noir au fond du vase. Il ne dormit point dans la nuit. Son esprit fut égaré. Autres symptômes de mauvais présage.

Le sixiéme, déjections noires, grasses, gluantes, fetides. Il dormit. La connoissance fut bonne. Parmi ceux-ci le sommeil & la présence d'esprit sont les seuls favorables. Les autres sont encore mauvais.

Le septiéme, langue fort aride, altération, point de repos, des absences. Les urines furent tenues, mal colorées. Le huitiéme, déjections noires, modiques & compactes. Il dormit. Il avoit bonne connoissance & peu d'altération. Jusqu'ici tout étoit fort suspect.

Le neuviéme, il eut un frisson suivi de fievre aiguë: il sua, puis il eut froid. Son esprit fut égaré. Il devint louche de l'œil droit: sa langue fut fort séche. Il étoit fort altéré. Il ne dormit point. Le dixiéme, même état. Le onziéme, connoissance parfaite. Point de fievre. Il sua: ses urines furent tenues. Ce malade devoit être d'u-

ne forte constitution pour avoir surmonté une maladie aussi grave que celle-ci. On ne voit aucun symptôme avantageux jusqu'au neuviéme, qui fut remarquable par un frisson décrétoire suivi de fievre aiguë, puis de sueur & enfin d'apyrexie. Le délire & le strabisme qui se manifesterent au neuviéme, sont assez ordinaires dans les crises. La fievre ne cessa pas dès le neuviéme à cause de la grandeur de la maladie : & le dixiéme les choses resterent dans le même état. Mais le onziéme, il y eût apyrexie. Le jugement ne fut pas complet. Hippocrate nous fait attendre le retour de la fievre en disant que les urines étoient tenues.

La fievre cessa pendant deux jours. Le quatorziéme, elle revint. Il n'eût point de repos pendant la nuit. Son esprit fut tout-à-fait égaré. Le jugement ayant été incomplet, il y eut deux jours d'intermission. Le quatorziéme, la fievre revint accompagnée des mêmes symptômes.

Le quinziéme, urines troubles, semblables à celles qu'on agite après qu'elles ont déposé : fievre aiguë, absences continuelles : point de repos. Les genoux & les jambes furent douloureux. Un suppositoire fit sortir des excrémens noirs.

Les douleurs des genoux & des jambes étoient un ſigne favorable, parce qu'elles annonçoient le mouvement des humeurs morbifiques vers les parties inférieures. Mais les excrémens noirs n'étoient pas d'un bon préſage.

Le ſeiziéme, urines tenues avec ſuſpenſion nébuleuſe. Des abſences. Le dix-ſeptiéme au matin, extrémités froides : on le couvrit. Il eut une fievre aiguë & une ſueur univerſelle. La connoiſſance fut meilleure. Il ſe trouva mieux. Il avoit encore de la fievre & de l'altération. Il vomit un peu de bile jaune, alla à la ſelle, & peu après il vomit encore un peu d'humeurs noires & tenues. Les urines furent tenues, ſans couleur.

La ſueur du dix-ſeptiéme ne fut pas ſuffiſante pour enlever la maladie à cauſe de la crudité des humeurs.

Le dix-huitiéme, il n'eût pas de connoiſſance. Il étoit aſſoupi. Le dix-neuviéme, même état.

Le dix-ſeptiéme n'avoit pas produit un changement fort avantageux dans cette maladie. Cependant on apperçoit que la nature faiſoit des efforts & il n'y avoit point à déſeſpérer qu'elle remporteroit la victoire.

Le vingtiéme, il dormit. La connoiſſance

fut bonne, il sua & la fievre le quitta Il n'eût point de soif. Mais les urines étoient tenues. Le vingt-uniéme, légeres absences, un peu de soif. Douleurs à l'hypochondre droit & palpitations continuelles au nombril. Le vingt-quatriéme, sédiment dans les urines. La connoissance fut parfaite. Le vingt-septiéme, douleurs à la hanche droite : urines tenues avec sédiment. Tout alloit assez bien. Le vingt-neuvieme, douleurs à l'œil droit: urines tenues. Le quarantiéme, il eut un flux de ventre pituiteux, blanc & copieux. Il sua abondamment & de tout le corps. Il fut jugé entiérement.

C'est la troisiéme fois que la nature tente l'expulsion de l'humeur morbifique par les sueurs. Ce jour-ci, comme les autres, étoient décrétoires.

QUATRIÉME MALADE.

» A Thase, Philiste étoit incommo-
» dé depuis long-temps du mal de tête.
» Enfin il tomba dans un assoupissement
» profond, & se mit au lit. Il avoit fait
» des excès de vin, à la suite desquels
» il fut attaqué de fievre continue, &
» le mal de tête devint plus aigu. D'a-
» bord il sentit une très-grande chaleur
» pendant la nuit, & le premier jour il

» vomit un peu d'humeurs bilieuſes,
» jaunes ; enſuite beaucoup de bile
» verte. Il alla à la ſelle & fut fort agi-
» té pendant la nuit. Le deuxiéme,
» ſurdité, fievre aiguë, l'hypochondre
» droit fut tendu,& tiré vers les parties
» internes. Les urines étoient tenues,
» tranſparentes, & contenoient une
» ſuſpenſion modique, ſemblable à de
» l'humeur ſéminale. Vers le milieu du
» jour il eut un délire furieux. Le troi-
» ſiéme, il fut fort agité. Le quatriéme,
» convulſion, redoublement. Le cin-
» quiéme au matin, il mourut. »

Commentaire de Galien.

Galien renvoie à ſes commentaires ſur le livre du Prognoſtique, les Aphoriſmes, les Prorrhétiques, le premier & le ſecond livre des Épidémiques, pour l'explication des ſignes de cette maladie. Il obſerve ſeulement que le malade précédent & celui-ci, étoient également attaqués de mal de tête. Mais l'aſſoupiſſement de ce dernier étoit un ſymptôme de plus, qui méritoit attention. Il y eut encore une grande différence dans les cauſes procatarctiques. Dans le premier, le cerveau n'étoit point léſé depuis long-temps.

temps ; il y avoit ſeulement abondance d'humeurs dans la tête, & la maladie ſe déclara par quelqu'accident. Dans celui-ci la léſion du cerveau, qui ſubſiſtoit déjà, reçut un accroiſſement ſi conſidérable par les excès du vin, que le malade fut enlevé le cinquiéme jour. Il y a une diſtinction à faire entre les ſymptômes de cette maladie. Les uns appartiennent à la fievre aiguë ; tels ſont les vomiſſemens & la qualité des urines. Ils ſont indépendans de l'affection du cerveau. Les autres ſont une ſuite de la léſion de cet organe. La ſurdité, la convulſion & la fureur, ſont de ce nombre. La tenſion de l'hypochondre droit & ſa rétraction vers les parties internes arrivent lorſque le diaphragme attire à ſoi les parties voiſines. Cette tenſion du diaphragme a lieu dans l'inflammation de la plévre, lorſqu'elle eſt conſidérable. Quelquefois elle dépend de l'action des nerfs qui ſe portent au diaphragme & qui l'attirent vers leur origine. Enfin l'inflammation même du diaphragme opere cet effet. Dans ce cas-ci il eſt vraiſemblable que la tenſion du diaphragme fut cauſée par l'action des nerfs, qui l'attiroient vers leur origine. Souvent,

dans ces affections l'un & l'autre hypochondres se portent vers les parties internes. Quelquefois aussi il n'y en a qu'un seul, selon la partie des nerfs affectés & le dégré de l'affection.

CINQUIÉME MALADE.

» Chœrion, qui demeuroit chez Dæ-
» ménete, après bien des excès de vin
» fut attaqué de la fievre avec pesan-
» teur & douleur à la tête, point de
» repos & un flux d'humeurs tenues &
» bilieuses. Le troisiéme jour, il eut une
» fievre aiguë avec tremblement de la
» tête, & sur-tout de la lévre inférieu-
» re ; peu après un frisson, des con-
» vulsions. Son esprit fut tout-à-fait
» égaré. La nuit fut mauvaise. Le qua-
» triéme, il fut tranquille : il reposa un
» peu. Il déraisonnoit. Le cinquiéme
» fut fort laborieux. Il y eut redouble-
» ment, délire, mauvaise nuit, point
» de repos. Le sixiéme, il étoit dans le
» même état. Le septiéme, nouveau
» frisson, fievre aiguë. Il sua de tout le
» corps. Il fut jugé. Et depuis le com-
» mencement de sa maladie, ses déjec-
» tions étoient de la bile toute pure,
» fort liquide, & en petite quantité.

» Ses urines étoient pareillement te-
» nues, de bonne couleur, avec suspension nébuleuse. Le huitiéme, l'urine étoit mieux colorée & fit voir un peu de sédiment blanc. La connoissance fut bonne. La fievre cessa. Le neuviéme, elle revint. Vers le quatorziéme, il eût une fievre aiguë : il sua. Le seiziéme, il vomit beaucoup d'humeurs jaunes, bilieuses. Le dix-septiéme, nouveau frisson, fievre aiguë. Il sua, la fievre le quitta. Il fut jugé. Depuis la rechûte & le jugement, les urines étoient de bonne couleur & déposoient. La connoissance étoit bonne. Le dix-huitiéme, il eut de la chaleur & de la soif. Les urines furent tenues avec suspension nébuleuse. Il eût quelques absences. Le dix-neuviéme, il n'eut point de fievre. Le cou devint douloureux, il y eût du sédiment dans les urines. Le vingtiéme, il fut jugé parfaitement ».

Commentaire de Galien.

Ce malade péchoit par une abondance d'humeurs, & sur-tout d'humeurs bilieuses; la doctrine des jours

critiques & des urines est encore confirmée par cet exemple.

SIXIÉME MALADE.

» La fille d'Euryanax fut attaquée de
» fievre ardente. Elle n'avoit point de
» soif pendant toute sa maladie, & ne
» prenoit aucun aliment. Elle alloit peu
» à la selle. Son urine étoit modique,
» tenue & de mauvaise couleur. Elle
» eût dès les premiers jours de la dou-
» leur au fondement. Le sixiéme, la
» fievre manqua; elle ne sua pas. Elle
» fut jugée. Il s'étoit formé un petit
» abscès au fondement, qui s'ouvrit lors
» du jugement. Sept jours après elle eut
» un frisson, puis sentit de la chaleur
» & sua. Le lendemain elle eût encore
» un peu de frisson, & depuis, les ex-
» trémités resterent froides. Le dixiéme
» jour après la sueur précédente, elle
» eût des absences. La connoissance re-
» vint peu après. On disoit que ces ac-
» cidens étoient survenus, parce qu'el-
» le avoit mangé du raisin. Mais après
» douze jours d'intermission, elle eût
» de rechef un grand délire, & fut tour-
» mentée d'un flux d'humeurs bilieuses,
« modiques, pures, tenues & mordican-

» tes. Elle alloit ſouvent à la ſelle. Elle
» mourut ſept jours après le délire,
» qu'elle avoit eu en dernier lieu. Dès
» le commencement & durant toute ſa
» maladie elle avoit mal à la gorge avec
» rougeur & inflammation, cauſée par
» une humeur modique, tenue, âcre.
» elle touſſoit & rejettoit des crachats
» cruds. Elle avoit une averſion con-
» ſtante pour toute ſorte d'alimens. Elle
» n'avoit point de ſoif & ne buvoit preſ-
» que pas. Elle étoit taciturne, triſte,
» abattue. Cette fille avoit des diſpoſi-
» tions à la phthiſie ».

Commentaire de Galien.

Galien ne croit pas qu'il faille s'appliquer à rechercher ici l'ordre des jours critiques, ni à diſcuter les différentes leçons des exemplaires, parce qu'il eſt évident que cette mort a été cauſée par la diſtillation des humeurs du cerveau ſur la poitrine, & qu'elle n'a été ſi prompte qu'à cauſe de l'extinction de la faculté naturelle, ſuffiſamment prouvée par le dégoût général pour tout aliment & pour toute boiſſon.

SEPTIÉME MALADE.

» L'extinction de la voix, la rougeur
» & la sécheresse de la langue furent
» les premiers symptômes qui se ma-
» nifesterent dans la squinancie, dont
» étoit attaquée une femme, qui de-
» meuroit chez Aristion. Le premier
» jour elle eût un frisson qui fut suivi de
» chaleur. Le troisiéme, elle eût en-
» core un frisson suivi de fievre aiguë.
» Le cou & la poitrine parurent enflés
» des deux côtés avec rougeur & ten-
» sion. Les extrémités devinrent froides
» & livides : la respiration haute : la
» boisson sortoit par les narines. Elle
» ne pouvoit point avaler. Les selles &
» les urines furent supprimées. Le qua-
» triéme, elle eût un redoublement.
» Le cinquiéme, elle mourut.

Commentaire de Galien.

Galien explique ces mots, *la respiration haute*, en disant qu'il s'agit ici des mouvemens de la partie supérieure du thorax, lorsque les malades élevent les omoplates, comme il arrive dans l'angine, dans la péripneumonie &

dans les ſuppurations du poulmon. Cette reſpiration haute s'obſerve auſſi dans l'orthopnée & l'aſthme. Hippocrate dit dans le livre du Prognoſtique. *Les angines qui ne ſont rien appercevoir à la gorge ni au cou, & cauſent beaucoup de travail & de l'orthopnée, ſont dangereuſes & enlevent les malades très-promptement.* Dans l'état de ſanté & de repos, la reſpiration ne s'exerce que par les parties inférieures du thorax, qui ſont voiſines du diaphragme. Si nous avons beſoin d'une plus grande inſpiration, nous élevons les côtes moyennes. Voulons-nous une reſpiration encore plus grande, nous élevons juſqu'aux omoplates, & nous employons toutes les forces du thorax. Lorſque nous courrons & que nous nous agitons beaucoup, nous ſommes obligés de faire de grandes inſpirations, parce qu'alors une grande quantité d'air nous eſt néceſſaire. Mais dans les péripneumonies, les ſuppurations & l'orthopnée avec fievre, c'eſt le défaut des organes qui ne peuvent recevoir la quantité d'air néceſſaire pour la vie : & la reſpiration étant incomplette, nous ſommes forcés d'agiter continuellement le thorax en entier pour y ſuppléer. Dans l'angine

les organes, qui doivent recevoir l'air, ſont libres & dégagés. Mais l'inflammation des muſcles de la gorge reſſerre le paſſage & la reſpiration ne s'exécute qu'imparfaitement, comme dans les péripneumonies. Il pourroit encore ſe faire que la reſpiration dans l'angine eût été appellée *reſpiration haute*, parce que les malades veulent ſe lever comme dans l'orthopnée.

La boiſſon ſortoit par les narines. Le reſſerrement du paſſage cauſé par l'inflammation ou la paralyſie de la partie, deux ſymptômes également pernicieux, pouvoient produire cet effet. *Les extrémités froides & livides au troiſiéme jour* annonçoient l'extinction de la chaleur naturelle, d'où ſuivit la ſuppreſſion des ſelles & des urines, par l'abolition des fonctions. De tout ceci, on peut conclure que cette femme n'eſt morte ni le ſeptiéme ni le neuviéme jour, comme l'ont écrit quelques interprêtes, qui, au lieu du cinquiéme jour, ont écrit le ſeptiéme ; d'autres le neuviéme : car il n'étoit pas poſſible qu'elle vécut ſi long-temps, vû les ſymptômes du troiſiéme jour. D'ailleurs Hippocrate n'auroit pas omis les ſymptômes du cinquiéme & du ſep-

tiéme. Lors donc qu'il dit qu'au troisiéme les extrémités étoient froides avec fievre aiguë & suppression d'urines, il est clair que, quand même il n'y auroit point eu au quatriéme de redoublement, la malade ne pouvoit manquer de mourir le cinquiéme.

HUITIÉME MALADE.

» Le jeune homme, qui demeuroit
» sur la place des menteurs, fut atta-
» qué de fievre ardente, après des tra-
» vaux, des fatigues & des courses ex-
» traordinaires. Il fut tourmenté dès
» le premier jour d'un flux de ventre
» & rendit beaucoup de matieres bi-
» lieuses & tenues. Ses urines étoient
» tenues & noirâtres. Il ne dormit point.
» Il étoit altéré. Le deuxiéme jour, il
» eut un redoublement, des déjec-
» tions plus abondantes & pires que les
» précédentes : point de sommeil : l'es-
» prit troublé : petite sueur. Le troisié-
» me, de l'impatience, de la soif, des
» nausées, de l'agitation : son esprit
» étoit égaré : les extrémités étoient
» livides & froides : les hypochondres
» étoient tendus sans dureté. Le qua-
» triéme, point de sommeil : il étoit

» plus mal. Le ſeptiéme, il mourut. Il
» étoit âgé d'environ vingt ans ».

Commentaire de Galien.

Le premier jour, les urines étoient noirâtres. Le deuxiéme, il y eut une petite ſueur. Le troiſiéme, beaucoup d'agitation. Durant tout ce temps point de ſommeil. Ces ſymptômes ſont mauvais, mais la lividité & le froid des extrémités au troiſiéme jour d'une fievre aiguë ſont des ſignes mortels, ſur-tout à l'âge de ce malade, puiſqu'ils ſuppoſent ou une grande inflammation des viſcères ou l'extinction de la chaleur naturelle. La tenſion des hypochondres ſans dureté ſignifioit que le diaphragme, le foie ou la rate, & non les parties externes, étoient enflammés. Tous ces cas ſont dangereux. Mais la lividité & le froid des extrémités au troiſiéme jour d'une fievre aiguë, & dans un ſujet âgé de vingt ans, annonçoient, encore un coup, une mort certaine. L'âge & peut-être la bonne conſtitution du malade lui ont fait atteindre le ſeptiéme jour ? Héraclite de Tarente, s'imaginant que les redoublemens étoient arrivés à jours pairs, eſt ſurpris que la

maladie ait été terminée le ſeptiéme ; mais il n'a pas fait réflexion que les ſymptômes du troiſiéme enchériſſoient ſur ceux du deuxiéme, & qu'au lieu de ſimple inſomnie & de confuſion des idées, il y avoit agitation, ſoif, dégoût, impatience ; tous ſymptômes, qui chacun en particulier, rendoient le troiſiéme pire que le deuxiéme. D'ailleurs les fonctions du cerveau étoient plus dérangées au troiſiéme jour qu'au deuxiéme, où il eſt dit ſimplement que les idées du malade étoient confuſes. Mais au troiſiéme l'eſprit étoit égaré. Ajoûtez la tenſion de l'hypochondre qui ſe manifeſta ce jour-la. Ainſi que le froid & la lividité des extrémités. On doit donc s'étonner plutôt de ce que le jeune homme ne mourut pas le cinquiéme. Si, pour défendre Héraclite, on fait obſerver que l'état du malade empiroit au quatriéme, on répondra que le quatriéme eſt indicateur du ſeptiéme, parce que le bien ou le mal, qu'il annonce, arrive plutôt au ſeptiéme qu'au ſixiéme. Ainſi le redoublement étant arrivé au deuxiéme jour, relativement à l'état du premier jour, le troiſiéme fut pire que le deuxiéme ; le quatriéme plus mauvais encore que le troiſiéme. La ma-

ladie se soutint les jours suivants dans le même état ; & le malade résista jusqu'au septiéme, à cause de ses forces ou de son âge. Autrement il seroit mort le cinquiéme.

NEUVIÉME MALADE.

* Une femme, qui demeuroit chez
» Tisamene, fut attaquée de passion
» iliaque avec des douleurs insupporta-
» bles, des vomissemens continuels.
» Elle ne pouvoit garder la boisson. Elle
» ressentoit des douleurs aux hypochon-
» dres & dans toute la région hypoga-
» strique. Elle avoit des tranchées con-
» tinuelles : point de soif. Elle se plai-
» gnoit d'une chaleur extrême, tandis
» que les extrémités étoient froides.
» Ajoûtez des nausées ; de l'insomnie ;
» des urines modiques & tenues ; des
» déjections crues, tenues, modiques.
» Tous les remedes qu'on employa fu-
» rent inutiles. Elle mourut.

Commentaire de Galien.

Les vomissemens continuels, l'impossibilité de garder la boisson, les douleurs des hypochondres & les tranchées

dans les inteſtins, ſont les ſymptômes de la paſſion iliaque. Le froid perpétuel des extrémités, s'il ſe joint aux ſymptômes précédens, rend la maladie funeſte. Hippocrate obſerve quelles étoient les urines, quoique la maladie ne fut pas dans les veines, & nous devons à ſon exemple, ne point négliger l'inſpection des urines dans les affections du ventre, du thorax, du poulmon, des nerfs. Car lorſqu'elles ſont bonnes elles ne décident point de la guériſon : mais lorſqu'elles ſont mauvaiſes, elles annoncent un danger plus preſſant. Les paſſions iliaques, qui occupent les inteſtins voiſins du foie & de la rate, ſont plus pernicieuſes que celles qui ont leur ſiége dans les gros inteſtins. On les diſtingue par la fréquence & la violence des vomiſſemens, l'impoſſibilité de garder la boiſſon & ſur-tout la ſuppreſſion des déjections. D'ailleurs les douleurs font diſcerner le ſiége de cette maladie. S'il y a vomiſſement de matieres fécales, c'eſt une preuve que les inteſtins grêles ſont affectés.

DIXIÉME MALADE.

» Une des ſuivantes de Pantimides

» ayant fait une fauſſe couche dans les
» premiers mois de ſa groſſeſſe fut atta-
» quée d'une fievre violente avec lan-
» gue très-ſéche, ſoif, nauſées, inſom-
» nie, flux de ventre tenu, crud &
» abondant. Le deuxiéme, elle eût un
» nouveau friſſon, ſuivi de fievre aiguë;
» des déjections copieuſes. Elle ne dor-
» mit pas. Le troiſiéme, les douleurs
» augmenterent. Le quatriéme, ſon eſ-
» prit fut égaré. Le ſeptiéme, elle mou-
» rut. Le flux de ventre avoit continué
» durant toute la maladie. Les déjec-
» tions étoient abondantes, tenues &
» crues. Les urines modiques & crues.

Commentaire de Galien.

Hippocrate n'ayant indiqué aucune cauſe externe, qui ait occaſionné la fauſſe couche de cette femme, on doit l'attribuer à un amas d'humeurs viciées. La fievre étoit aiguë & très-forte. La ſéchereſſe de la langue & la ſoif le prouvent ſuffiſamment. Elle étoit par conſéquent cauſée par des humeurs bilieuſes. D'ailleurs le dégoût & la nauſée indiquent la malignité de cette fievre. Cependant il y avoit flux d'humeurs, tenues, abondantes & crues; il falloit

donc que l'humeur bilieuſe fût contenue dans tous les vaiſſeaux, tandis que les premieres voies & les parties caves du foie fourniſſoient des crudités aux déjections. La crudité des urines prouve en même temps la crudité des humeurs des premieres voies.

Onzième Malade.

» Une autre femme après une fauſſe
» couche, au cinquiéme mois de ſa groſ-
» ſeſſe, fut attaquée d'une fievre vio-
» lente avec un grand aſſoupiſſement,
» auquel ſuccéderent de l'inſomnie, des
» douleurs aux lombes, & de la peſan-
» teur à la tête. Le deuxiéme jour, elle
» fut tourmentée d'un flux, & rendit un
» peu de bile pure & tenue. Le troi-
» ſiéme, le flux étoit plus abondant &
» de plus mauvaiſe qualité. La nuit
» ſuivante elle n'eut point de repos.
» Le quatriéme, ſon eſprit étoit égaré;
» elle avoit des frayeurs, du décourage-
» ment. Elle devint louche de l'œil
» droit. Elle eût une petite ſueur froide
» à la tête. Les extrémités devinrent
« froides. Le cinquiéme, elle eut un re-
» doublement. Elle déraiſonna beau-
» coup. La connoiſſance revint preſ-

» qu'aussi-tôt. Elle avoit de la soif. Elle
» ne dormit point. Le flux continuoit &
» dura jusqu'à la fin. Elle rendoit beau-
» coup de matieres de mauvaise qualité:
» les urines étoient modiques, tenues
» & noirâtres : les extrémités froides
» & livides. Le sixiéme, elle resta dans
» le même état. Le septiéme, elle
» mourut ».

Commentaire de Galien.

Les sauts violents, les frayeurs soudaines, les grandes douleurs, les indigestions, quelquefois les médicamens, les saignées, les hémorrhagies qui surviennent aux blessures, les hémorrhoïdes causent des fausses couches. Quelques femmes perdent leur fruit à la suite des hémorrhagies du col de la matrice. Hippocrate n'ayant fait aucune mention de ces accidens, nous devons juger que la fievre n'étoit pas une suite de la fausse couche, mais plutôt que la fausse couche étoit causée par la fievre. Le flux de ventre du deuxiéme jour étoit un flux d'humeurs bilieuses jaunes. Lorsqu'Hippocrate n'indique point la couleur des humeurs, il faut entendre la couleur naturelle. Cet auteur a soin de spécifier

les couleurs vertes & noires, parce qu'elles s'obſervent moins communément dans la bile, qui ſort par le vomiſſement ou par les ſelles. *Le troiſiéme jour, la malade ne dormit point dans la nuit.* Il n'eſt plus queſtion, comme au premier jour, d'aſſoupiſſement. L'inſomnie du troiſiéme annonce le délire du quatriéme. D'ailleurs la ſueur froide à la tête eſt un ſigne de phrénéſie & montre un état fort dangereux. Si vous ajoûtez le froid des extrémités, il y aura encore plus de certitude dans le prognoſtique fâcheux qu'on pouvoit tirer. L'état du cinquiéme & ſixiéme jours fut tel qu'on pouvoit l'attendre en conſéquence des ſymptômes précédents.

DOUZIÉME MALADE.

» Une femme, qui demeuroit ſur la
» place des menteurs, eut un accouche-
» ment fort laborieux, & mit au mon-
» de un garçon qui étoit ſon premier
» enfant. Peu après elle fut attaquée de
» la fievre avec ſoif, nauſées, cardial-
» gie, langue ſéche. Le flux de ventre
» ſurvint. Elle rendit peu d'humeurs
» qui étoient tenues. Le deuxiéme jour,
» elle eut un léger friſſon ſuivi de fievre

» aiguë & de petite ſueur froide à la
» tête. Le troiſiéme, elle fut fort tra-
» vaillée. Elle alla ſouvent à la ſelle
» & ne rendit que des matieres crues &
» tenues. Le quatriéme, nouveau friſſon,
» redoublement, inſomnie. Le cin-
» quiéme fut fort laborieux. Le ſixiéme,
» pareillement. Elle alla beaucoup à la
» ſelle & rendit des matieres fort liqui-
» des. Le ſeptiéme, nouveau friſſon,
» fievre aiguë, grande ſoif, agitation.
» Vers le ſoir, ſueur froide univerſelle.
» Les extrémités furent froides & elles
» ne recouvroient pas leur chaleur na-
» turelle. Vers la nuit, elle eut un friſ-
» ſon; les extrémités reſterent froides:
» elle ne dormit point: elle eut quel-
» ques abſences. La connoiſſance reve-
» noit auſſi-tôt. Le huitiéme jour, à
» l'heure de midi, elle ſentit de la cha-
» leur & de la ſoif. Elle fût aſſoupie,
» eût des nauſées, & vomit un peu
» de bile jaunâtre. La nuit fut mau-
» vaiſe; elle ne repoſa point. Elle ren-
» dit tout à la fois beaucoup d'urine
» involontairement. Le neuviéme, ſon
» état étoit meilleur. Vers le ſoir elle
» fût aſſoupie; elle eut un petit friſſon,
» & vomit un peu de bile. Le dixiéme,
» elle eut encore un friſſon: la fievre re-

» doubla. Elle ne dormit point du tout.
» Le lendemain matin, elle rendit beau-
» coup d'urine tout à la fois, dans la-
» quelle il n'y avoit point de sédiment.
» Les extrémités se réchaufferent. Le
» onziéme, elle vomit des matieres
» érugineuses, bilieuses : peu après elle
» frissonna & le froid revint aux extré-
» mités. Vers le soir, elle eut une sueur,
» un frisson & un vomissement copieux.
» La nuit suivante fut laborieuse. Le dou-
» ziéme, elle vomit beaucoup d'humeurs
» noires & fœtides. Le frisson se fit en-
» core sentir. Vers le milieu du jour, la
» parole lui manqua. Le quatorziéme,
» elle eut une hémorrhagie du nez. Elle
» mourut. Durant toute sa maladie elle
» avoit eu un flux de ventre, des fris-
» sons. Elle étoit âgée d'environ dix-
» sept ans ».

Commentaire de Galien.

Tous les signes étoient mortels dès le commencement. Et il est surprenant que la maladie ait duré jusqu'au quatorziéme jour. Hippocrate a donc eu soin d'indiquer l'âge de la malade Mais il falloit en outre qu'elle fût d'une bonne constitution, puisqu'il n'y eut aucun

ſigne ſalutaire. Le friſſon du deuxiéme jour ayant été ſuivi de fievre aiguë & de ſueur froide à la tête, il y eut redoublement au quatriéme. Enſuite le friſſon du ſeptiéme fut ſuivi de fievre aiguë, de ſéchereſſe de langue, & de froid aux extrémités, qui ne recouvroient plus leur chaleur naturelle. Le terme fatal étoit donc annoncé pour le neuviéme ou le onziéme jour. C'eſt donc à l'âge de la malade & à ſa forte conſtitution, que le délai de la criſe juſqu'au quatorziéme doit être attribué; l'hémorrhagie du nez, qui arriva ce jour-là même, en étoit encore une preuve. Mais elle ne ſuffiſoit pas pour diſſiper une maladie auſſi grave. Parmi les mauvais ſymptômes qui ſe préſentent, on doit compter ſur-tout les vomiſſemens noirs & fœtides, ſuivant ce paſſage du livre du Prognoſtique. *Les vomiſſemens putrides & d'une odeur très-fœtide ſont d'un mauvais préſage.*





HISTOIRES

Qui ſuivent la conſtitution du troiſiéme livre.

PREMIER MALADE.

» Athaſe, le fils de Parion, qui » habitoit au-deſſus du temple de » Diane, fut attaqué de fievre aiguë, » ardente & continue dans le commen- » ment avec altération, & aſſoupiſſe- » ment ſuivi d'inſomnie. Il étoit tour- » menté d'un flux de ventre dès les pre- » miers jours : ſes urines étoient blan- » ches. Le ſixiéme, ſon urine étoit hui- » leuſe : les déjections bilieuſes, graſ- » ſes : il eut des abſences. Le ſeptiéme, » redoublement, point de repos. Ses uri- » nes furent ſemblables à celles du jour » précédent : ſon eſprit fut troublé : » les ſelles furent bilieuſes, graſſes. Le » huitiéme, il rendit quelques gouttes » de ſang par le nez. Il vomit un peu » d'humeur verdâtre, il eut quelque » repos. Le neuviéme même état. Le » dixiéme, il fut mieux. Le onziéme,

» il ſua. La ſueur ne fut pas univerſelle.
» Il eût un refroidiſſement. Mais preſ-
» qu'auſſi-tôt la chaleur revint. Le dou-
» ziéme, fievre aiguë, déjections bilieu-
» ſes, tenues copieuſes : ſuſpenſions
» dans les urines. Il eut des abſences.
» Le dix-ſeptiéme fut mauvais : point
» de ſommeil, la fievre n'augmenta
» pas. Le vingtiéme, il ſua de tout le
» corps : il ne dormit point. Ses déjec-
» tions furent bilieuſes : point d'appétit:
» aſſoupiſſement. Le vingt-quatriéme,
» la fievre le reprit. Le trente-quatrié-
» me, il étoit ſans fievre. Le flux conti-
» nuoit. Il fut pris de rechef de chaleur
» fébrile. Le quarantiéme, il étoit ſans
» fievre. Le ventre fut reſſerré pour un
» peu de temps. Il n'avoit point d'appétit.
» Il eut de rechef un peu de fievre : mais
» toujours irréguliérement, tantôt elle
» le quittoit, puis elle le reprenoit, &
» ſoit qu'elle le quitta, ſoit qu'elle di-
» minua, elle ne manquoit pas de re-
» venir peu après. Il prenoit auſſi beau-
» coup d'alimens de mauvaiſe qualité.
» Dans les rechûtes le ſommeil étoit
» mauvais, l'eſprit égaré ; il rendoit
» alors des urines épaiſſes. Il étoit tour-
» menté de douleurs de ventre. Les
» ſelles s'arrêtoient & devenoient com-

» pactes, & de rechef le flux se rétablis-
» soit. Toujours des mouvemens de
» fievre. Beaucoup de déjections te-
» nues. Le cent vingtiéme, il mourut.
» Dès les premiers jours & durant tou-
» te sa maladie il avoit un flux bilieux
» & abondant, & lorsque le ventre se
» resserroit il rendoit des matieres brû-
» lées & crues. Les urines toujours mau-
» vaises. Un assoupissement laborieux &
» presque continuel. De l'insomnie,
» du dégoût.

Commentaire de Galien.

Quelques-uns ont cru qu'il falloit entendre par ces mots *urine huileuse*, dont il est question au sixieme jour, des urines grasses comme de l'huile, ou une graisse liquéfiée par la violence & l'ardeur de la fievre. Galien n'a jamais observé de telles urines. D'autres veulent que ces mots signifient une urine semblable à de l'huile en couleur & en consistance. Galien a vû souvent des urines de cette derniere sorte sans suite fâcheuse. Hippocrate fait mention de certaines urines dans lesquelles on voit des graisses semblables à des toiles d'araignées qui surnagent. Ces urines sont un

ſigne de colliquation ; mais dans le livre du Prognoſtique, où ſe trouvent tous les ſignes qu'on doit obſerver dans les maladies aiguës, il n'eſt point parlé d'urines graſſes comme de l'huile.

Le ſixiéme jour auquel fut rendue cette urine, les déjections étoient bilieuſes & graſſes. Ceux qui prétendent que par *une urine huileuſe*, on doit entendre une graiſſe fondue par l'ardeur de la fievre, s'appuient ſur cet endroit. Mais rien n'empêchoit Hippocrate de qualifier les urines ainſi qu'il qualifie les déjections ; & puiſqu'il s'eſt exprimé diverſement, on peut en conclure que ces deux différentes expreſſions ont leur ſignification particuliere. Au reſte, on peut expliquer cette hiſtoire ſuivant l'une & l'autre ſignification. En ſuppoſant les urines graſſes comme les déjections, on obſervera que la chaleur qui fond les graiſſes eſt moins pernicieuſe que celle qui fond les chairs. Il y a par exemple une grande différence entre les *colliquations* qui ſont rendues par les ſelles & les déjections ſimplement graſſes. Dans la longue peſte qui a régné de nos jours, preſque tous les malades rendoient par les ſelles des colliquations plus ou moins rouſſes

rouſſes & toutes fort fétides. Ces déjections ſont mortelles & ne comportent pas une longue durée de maladie. Mais ce malade-ci a réſiſté juſqu'au cent vingtiéme, malgré ſon mauvais régime. Dans la ſeconde ſignification, c'eſt-à-dire, en ſuppoſant des urines ſemblables à de l'huile par la couleur & la conſiſtance, ce ſymptôme n'a rien qui annonce une mort prochaine.

L'huile n'eſt pas toujours de la même couleur ni de la même conſiſtance. L'urine huileuſe peut être plus ou moins pâle. Lorſqu'elle eſt foible en couleur & blanche, elle dénote la crudité des humeurs. Si la couleur eſt plus foncée, elle indique une chaleur bilieuſe. Le danger annoncé par cette ſorte d'urine ne vient donc point de la malignité de la fievre mais de ſon ardeur. Et ſi les autres ſignes ſont ſalutaires, la maladie peut être jugée promptement. Ainſi quelque ſignification qu'on puiſſe donner au terme d'huileux, les urines huileuſes peuvent être compatibles avec la longue durée des maladies. Il eſt dit à la fin de cette hiſtoire que le flux avoit été continuel; que les déjections étoient bilieuſes & liquides; & que de temps en temps

elles avoient été ſupprimées ; & qu'alors il ne ſortoit par les ſelles que des matieres crues & bouillonnantes : ce qui ſuffit pour caractériſer le vice des humeurs ; ajoûtez l'état comateux & l'inſomnie qui avoit duré pendant preſque toute la maladie : d'où l'on voit que Parius étoit attaqué d'une maladie bilieuſe ; que l'eſtomach & le foie ne faiſoient plus leur fonction, & que la nature ſuccomboit dans les efforts qu'elle faiſoit aux jours critiques ; car on retrouve encore ici l'ordre des jours décrétoires dans les principaux mouvemens de l'humeur morbifique & dans les rechûtes qui eurent lieu les onziéme, quatorziéme, dix-ſeptiéme, vingtiéme, vingt-quatriéme, trente-quatriéme, quarantiéme, & enfin le cent vingtiéme.

DEUXIÉME MALADE.

» A Thaſe une femme qui demeuroit
» près .... étant accouchée d'une fille &
» n'ayant point ſes purgations, fut atta-
» quée le troiſiéme jour de fievre aiguë
» avec friſſon. Il y avoit déjà long-temps
» qu'elle avoit de la fievre & gardoit le
» lit. Elle étoit ſans appétit. Mais depuis

» le jour qu'elle avoit ressenti un frisson, la fievre devint continue, aiguë, avec des horreurs. Le huitiéme & les jours suivans, elle eut l'esprit fort égaré. Elle revenoit presqu'aussi-tôt à elle-même; un flux abondant d'humeurs tenues, aqueuses, la tourmenta. Elle étoit sans soif. Le onziéme, la connoissance fut bonne, mais elle étoit assoupie. Ses urines furent copieuses, noires & tenues. Elle eut de l'insomnie. Le vingtiéme, elle éprouva un léger refroidissement suivi presqu'aussitôt de chaleur. Elle déraisonna un peu. Elle ne dormit point. L'état du ventre étoit le même que les jours précédents. Les urines aqueuses, abondantes. Le vingt-septiéme, point de fievre, le flux cessa. Peu de temps après elle sentit des douleurs violentes & opiniâtres dans la cuisse droite. La fievre revint & les urines furent aqueuses. Le quarantiéme, les douleurs de la cuisse cesserent. Mais il survint une toux continuelle, humide & abondante. Les selles furent supprimées. Point d'appétit. Les urines semblables aux précédentes: la fievre ne la quittoit point & redoubloit

» irrégulierement. Le soixantiéme, la
» toux cessa sans qu'il y eut aucun signe
» de coction dans les crachats & sans au-
» cune *apostase*. Il survint une convul-
» sion à la mâchoire du côté droit. La
» malade tomba dans l'assoupissement,
» déraisonna, & revint promptement à
» elle-même. Elle avoit de l'aversion
» pour tout ce qu'on lui présentoit. La
» convulsion de la mâchoire cessa. Elle
» rendit par bas un peu d'humeurs bi-
» lieuses. La fievre devint plus aiguë,
» elle étoit accompagnée d'horreurs.
» Les jours suivants la voix manqua Elle
» recouvra cependant la connoissance
» & la parole. Le quatre-vingtiéme,
» elle mourut. Ses urines avoient été
» durant tout le cours de la maladie,
» noires, tenues & aqueuses. Elle étoit
» toujours assoupie, ne prenoit point
» d'alimens : elle étoit fort découragée,
» ne dormoit point, & se laissoit aller
» facilement à la colere, à l'impatien-
» ce, & à la mélancholie ».

Commentaire de Galien.

La suppression des purgations paroît avoir été la cause principale de cette

maladie. Cette ſuppreſſion eſt plus dangereuſe que celle des menſtrues, à cauſe de l'abondance & de la mauvaiſe qualité des humeurs ; le fœtus attire à lui le ſang le plus pur, & laiſſe le plus vicieux. De-là vient que les femmes durant leur groſſeſſe ſe rempliſſent d'humeurs nuiſibles, qu'elles vuident après l'accouchement. En général le ſang des purgations des accouchées eſt un ſang mélancholique, & leurs urines paroiſſent noirâtres. Hippocrate obſerve, au onziéme jour, que les urines étoient copieuſes, tenues & noires. Une grande quantité de pareilles urines ſoulage quelquefois beaucoup, mais dans ce cas-ci les urines ſe changerent en urines aqueuſes, abondantes & de mauvaiſe qualité vers le vingtiéme jour. De-là au quarantiéme, il n'y eut point de changement. D'ailleurs point d'autre évacuation, point d'apoſtaſe, & la malade mourut au quatre-vingtiéme. La nature avoit tenté de dépoſer dans la cuiſſe la ſurabondance des humeurs qui furent renvoyées de-là à la poitrine & cauſerent la toux continuelle & humide par la ſympathie de la poitrine avec les parties de la génération.

TROISIÉME MALADE.

» A Thaſe, Pythion, qui logeoit au-
» deſſus du temple d'Hercule, après
» bien des travaux, des fatigues, & un
» mauvais régime, fut ſaiſi d'un vio-
» lent friſſon, ſuivi de fievre aiguë,
» avec langue fort ſéche & bilieuſe;
» altération, inſomnie. Ses urines fu-
» rent noirâtres avec ſuſpenſion, mais
» point de ſédiment. Le deuxiéme,
» vers midi, les extrémités furent froi-
» des, ſur-tout la tête & les mains. Il
» fut ſans parole & ſans voix. Sa reſpi-
» ration fut courte pendant un temps
» conſidérable. La chaleur revint. Il eut
» ſoif. Il paſſa la nuit aſſez tranquille-
» ment. Il ſua un peu de la tête. Le
» troiſiéme jour le calme ſe ſoutint;
» mais vers le coucher du ſoleil il eut
» un petit refroidiſſement. La nuit fut
» turbulente & laborieuſe. Point de
» ſommeil, il rendit quelques excré-
» mens durs. Le quatriéme au matin,
» il étoit fort tranquille; vers midi il
» eut un redoublement avec refroidiſ-
» ſement; la parole lui manqua; il
» étoit fort mal; la chaleur revint enfin.
» Il rendit des urines noires avec ſuſ-

» pension. La nuit suivante fut assez
» bonne. Le cinquiéme, il parut mieux,
» mais il se plaignit beaucoup d'une pe-
» santeur douloureuse au ventre. Il étoit
» altéré. La nuit fut très-laborieuse. Le
» sixiéme au matin il étoit tranquille,
» vers le soir les douleurs se firent sen-
» tir plus vivement. Il eut un redou-
» blement, on lui fit prendre un lave-
» ment; il alla bien à la selle. La nuit
» suivante il reposa. Le septiéme, il eut
» des nausées, de l'agitation: son urine
» fut huileuse. La nuit fort mauvaise.
» Il déraisonna, & n'eut aucun repos.
» Le huitiéme au matin il reposa un
» peu, mais le refroidissement revint
» presqu'aussi-tôt. La parole lui man-
» qua, il n'avoit presque point de res-
» piration. Vers le soir, la chaleur se
» rétablit, l'esprit étoit égaré; au point
» du jour, il étoit un peu mieux, ses
» déjections étoient pures, modiques,
» bilieuses. Le neuviéme, il étoit assou-
» pi, & lorsqu'il sortoit de son assoupis-
» sement, il avoit des nausées & étoit
» un peu altéré. Vers le coucher du so-
» leil il fut agité, déraisonna. La nuit
» fut mauvaise. Le dixiéme au ma-
» tin, il perdit la voix, il eut un re-
» froidissement considérable, une fie-

» vre aiguë, une grande ſueur. Il expira.
» Les redoublemens avoient été en
» jours pairs ».

Commentaire de Galien.

Les ſignes étoient mortels dès le commencement de la maladie. Le jugement arriva à jours pairs, parce que les redoublemens étoient en jours pairs. Au deuxiéme, la reſpiration étoit courte. Au huitiéme, elle étoit petite & diminuée. La reſpiration eſt petite & rare, lorſque la faculté vitale s'éteint. C'eſt de cette ſorte de reſpiration qu'il s'agit dans ce paſſage du livre du Prognoſtique, *ſi l'air qui ſort par la bouche & par le nez dans l'expiration eſt froid, la mort eſt prochaine.* Mais la reſpiration courte & fréquente indique de la douleur dans les organes de la reſpiration ou dans les régions voiſines, & alors la fréquence peut compenſer la petiteſſe & faire entrer une aſſez grande quantité d'air : ce qui ne peut arriver dans la reſpiration petite & rare. Ainſi il y a deux ſortes de reſpirations courtes. La reſpiration courte & fréquente, & la reſpiration courte & rare ; & il eſt viſible qu'au

deuxiéme jour la respiration étoit de cette seconde espece. On peut demander comment il peut se faire que la fievre étant aiguë le premier jour, ce qui suppose la respiration grande & fréquente, la respiration au deuxiéme jour soit devenue courte & rare. On répond, 1°. Que la chaleur allumée par les humeurs putrides au premier jour a été entiérement dissipée, & que la chaleur naturelle restée seule se seroit plutôt éteinte que d'allumer la fievre une seconde fois. 2°. Qu'il y a eu au deuxiéme jour des signes manifestes de refroidissement, puisqu'il est dit; *le deuxiéme vers midi, les extrémités furent froides, sur-tout la tête & les mains. Il fut sans parole & sans voix.* Voyez encore ce qui se passe au huitiéme jour, le malade ne pouvoit proférer aucuns sons, ce qui annonce un anéantissement extrême.

QUATRIÉME MALADE.

» Un phrénétique s'étant mis au lit
» dès le premier jour de sa maladie,
» vomit beaucoup d'humeurs verdâtres
» & tenues. La fievre le prit avec hor-
» reur, suivie d'une sueur considérable

» & univerſelle. Il ſentoit une peſan-
» teur douloureuſe à la tête & au cou.
» Ses urines furent tenues avec ſuſpen-
» ſion inégale, ſans ſédiment; il rendit
» beaucoup d'excrémens. Son eſprit fut
» fort égaré. Il ne dormit point du tour.
» Le deuxiéme au matin, la voix lui
» manqua. La fievre fut aiguë : il ſua.
» La fievre ne continua pas moins. Il
» eut des palpitations par tout le corps,
» & la nuit des convulſions. Le troiſié-
» me jour, il eut un redoublement : il
» mourut ».

Commentaire de Galien.

Cette hiſtoire nous fournit un exemple d'une phrénéſie très-aiguë, déclarée en même temps que la fievre. Preſque tous ceux qui ſont ainſi attaqués, meurent dans les ſept premiers jours ; très-peu paſſent ce terme. Les cauſes de ces maladies agiſſent ſourdement, & leurs progrès ſont aſſez ſemblables à ceux du venin introduit par la morſure d'un chien enragé. Le venin de la rage ne donne aucun indice de ſa préſence, que lorſque l'hydrophobie ſe déclare, & alors la mort n'eſt pas éloignée. Pareillement l'humeur vicieuſe dans cette phré-

néſie, ayant acquis inſenſiblement une qualité venimeuſe, s'eſt manifeſtée tout-à-coup par des ſymptômes mortels. Le malade a voini d'abord une humeur virulente, comme il arrive dans les fievres brûlantes. Un homme, qui meurt de poiſon le lendemain ou le troiſiéme jour, périt plutôt par la qualité que par la quantité du poiſon qu'il a pris. Ce malade-ci a péri de même par la qualité délétere des ſucs, & non par la phrénéſie qui n'étoit que ſymptôme. J'ai vu ſouvent des malades, devenus phrénétiques dès le premier jour, mourir le quatriéme ou le cinquiéme, mais non le troiſiéme. Je n'en ai pas vû durer juſqu'au vingtiéme. Il ſemble qu'Hippocrate nous propoſe cette hiſtoire pour ſervir d'exemple d'une mort très-prompte. Nous verrons un peu plus bas un malade qui a réſiſté long-temps contre toute attente.

CINQUIÉME MALADE.

» A Lariſſe, Phalacrus reſſentit » tout à coup une douleur très-vive » dans la cuiſſe droite que rien ne put » appaiſer. Le premier jour, il eut une » fievre aiguë, ardente, & des douleurs

» vives. Le lendemain, la cuisse étoit
» moins douloureuse, mais la fievre
» augmenta : il fut agité : il ne reposa
» point : les extrémités devinrent froi-
» des : il rendit beaucoup d'urines de
» mauvaise qualité. Le troisieme jour,
» la douleur de la cuisse étoit appaisée,
» mais l'esprit du malade étoit aliéné ;
» le trouble & l'agitation étoient extrê-
» mes. Le quatriéme, il mourut vers le
» milieu du jour ».

Commentaire de Galien.

Lorsqu'une partie du corps souffre, on doit examiner d'abord si cette douleur est occasionnée par quelque cause externe : car on peut se blesser en faisant certains mouvemens, quelquefois même pendant le sommeil, en se retournant dans son lit. Si on ne découvre aucune cause de cette nature, il faut examiner le genre de vie qui a précédé : si le malade n'a pas usé d'alimens trop nourrissans ; si les excrétions accoutumées ont été interrompues. Si quelqu'une de ces causes a lieu, & qu'il y ait plénitude, on ne peut trop se presser d'évacuer ; ensuite on pourra en toute sûreté appliquer des répercussifs aux

endroits où il y a fluxion d'humeurs ; mais si on avoit recours aux répercussifs avant d'évacuer, les humeurs ne manqueroient pas de se porter vers les parties principales, & de causer un nouvel inconvénient. On ne doit pas même échauffer les parties dolentes, ni calmer la douleur avant l'évacuation ; ces remedes pourroient attirer encore davantage ; & dans les grandes inflammations souvent la partie ne peut recevoir toute l'humeur qui s'y porte, ou si elle la reçoit, elle ne peut la supporter. Si le régime précédent n'annonce pas qu'il y ait affluence d'humeurs, on doit user des remedes calmans, tels que fomentations & médicamens humides & chauds. Enfin, si la douleur ne cede pas, on en vient à une évacuation générale de tout le corps : car souvent la plénitude s'est accrue peu à peu & imperceptiblement. Quelquefois aussi la peau, devenue plus dure, cause la pléthore en arrêtant la transpiration. Lors donc que la douleur persiste malgré les fomentations & autres remedes, le malade doit être évacué dès le commencement.

SIXIÉME MALADE.

» A Abdere, Périclès fut attaqué de » fievre aiguë, continue. Il souffrit beau» coup. Il avoit une soif considérable, » des nausées, & ne pouvoit garder la » boisson : la rate étoit douloureuse & » la tête pesante. Le premier jour, il » eut une hémorrhagie de la narine » gauche, la fievre augmenta beau» coup, l'urine fut abondante, trou» ble & blanche, elle ne déposa point. » Le deuxiéme, il y eut un redouble» ment, les urines furent épaisses & » déposerent un peu, les nausées dimi» nuerent, il reposa. Le troisiéme, la » fievre fut moins forte, il y eut abon» dance d'urines cuites avec beaucoup » de sédiment; la nuit fut fort tran» quille. Le quatriéme, vers le milieu » du jour, il eut une sueur abondante, » chaude & universelle. La fievre le » quitta, il fut jugé, & il n'y eut point » de rechûte ».

Commentaire de Galien.

Cette maladie, quoique très-aiguë, n'en pouvoit imposer qu'à des person-

nes peu inſtruites. L'hémorrhagie du premier jour dans un homme attaqué du mal de rate, les urines épaiſſes & blanches ſans ſédiment du même jour, puis avec ſédiment le jour ſuivant, donnoient d'abord de grandes eſpérances, enſuite la ceſſation des nauſées ſuivie de ſommeil. Le deuxiéme annonçoit que le malade ne tarderoit pas à être tout-à-fait hors de péril. Enfin, l'abondance, & la bonne qualité des urines au troiſiéme, promettoient la guériſon complette au quatriéme.

Septiéme Malade.

» Une fille, qui demeuroit à Abdere, » dans la voie ſacrée, fut attaquée de fievre ardente. Elle étoit fort altérée & » ne dormoit pas. Ses regles coulerent » pour la premiere fois. Le ſixiéme jour, » elle eut beaucoup de nauſées, elle étoit » fort rouge, elle éprouva de l'horreur » & de l'agitation. Le ſeptieme, elle » étoit dans le même état, les urines » furent tenues, mais de bonne couleur, le ventre fut libre. Le huitiéme, ſurdité, fievre aiguë, nauſées, horreur, elle avoit bonne con» noiſſance, les urines furent ſembla-

» bles aux précédentes. Le neuviéme
» & les jours ſuivans, point de change-
» ment, la ſurdité continua. Le qua-
» torziéme, elle eut l'eſprit troublé, la
» fievre ſe calma. Le dix-ſeptiéme, il
» ſurvint une hémorrhagie abondante
» par les narines, la ſurdité diminua un
» peu. Les jours ſuivans, il y avoit en-
» core des nauſées, de la ſurdité & du
» délire. Le vingtiéme, elle ſentit de
» la douleur aux pieds, la ſurdité & le
» délire ceſſerent; elle eut une petite
» hémorrhagie du nez, elle ſua, la
» fievre la quitta. Le vingt-quatriéme,
» la fievre revint & la ſurdité; la dou-
» leur des pieds ſe fit ſentir de rechef,
» & il y avoit encore aliénation d'eſ-
» prit. Le vingt-ſeptiéme, elle ſua beau-
» coup, la fievre ceſſa, ainſi que la
» ſurdité, mais la douleur des pieds
» perſiſta. Quant aux mêmes ſymptô-
» mes, elle fut jugée entiérement ».

Commentaire de Galien.

Cette maladie provenoit d'abondance d'humeurs: les premiers ſymptômes faiſoient craindre pour la vie de la malade, mais la bonne couleur des urines, quand il y a abondance d'humeurs, eſt un ſigne favorable; leur

ténuité annonçoit la longueur de la maladie. Dans cette hiſtoire, comme dans les précédentes, l'ordre des jours decrétoires eſt obſervé.

Huitiéme Malade.

» Anaxion, qui demeuroit près des » portes de Thrace à Abdere, fut at- » taqué de fievre aiguë avec douleur » continuelle au côté droit. Il avoit » une toux ſeche, & ne crachoit point » dans les premiers jours; il étoit alté- » ré, & ne dormoit point; ſes urines » étoient bien colorées, tenues & co- » pieuſes. Le ſixiéme, il eut du délire, » les fomentations n'eurent aucun ſuc- » cès. Le ſeptiéme fut fort laborieux, » la fievre augmentoit, les douleurs ne » diminuoient point, la toux étoit tou- » jours fort importune, & la reſpira- » tion également difficile. Le huitiéme, » on lui fit une copieuſe ſaignée du » bras, les douleurs ſe calmerent; mais » la toux étoit toujours ſeche. Le on- » ziéme, la fievre diminua, il ſua un peu » autour de la tête, la toux continuoit, » & les crachats étoient moins ſecs. Le » dix-ſeptiéme, il cracha un peu, il » parut de la coction dans les crachats, » le ſoulagement ſuivit. Le vingtiéme,

» il ſua, la fievre le quitta; après la
» criſe il étoit mieux, mais il avoit en-
» core de la ſoif, & l'expectoration n'é-
» toit pas louable. Le vingt-ſeptiéme,
» la fievre revint, les crachats furent
» cuits & abondans, il y eut dans les
» urines beaucoup de ſédiment blanc;
» plus de ſoif; il dormoit bien. Le
» trente-quatrieme, il eut une ſueur
» univerſelle, il fut ſans fievre, & fut
» jugé entiérement.

Commentaire de Galien.

Voilà la ſeule hiſtoire dans laquelle Hippocrate ait fait mention de la ſaignée. Les anciens Médecins avoient pour loi de ne point ouvrir la veine après le quatriéme jour. Galien prétend en conſéquence que cette ſaignée, faite au huitiéme, n'eſt rapportée qu'à cauſe de la ſingularité du cas. Il penſe que tous ceux dont la maladie exigeoit ce remede le ſecond, troiſiéme ou quatrieme jour, n'en ont point été privés malgré le ſilence de notre auteur. Hippocrate, ſelon lui, n'entre dans aucun détail du traitement, parce que le but de ſon ouvrage n'eſt pas de donner des préceptes particuliers pour la curation

des maladies, mais de vérifier les loix du prognoſtique. Il renvoie à ſon premier livre des Criſes, où il explique de quelle maniere on connoît la parfaite crudité des maladies, le commencement de la coction, ſes progrès, & enfin la parfaite coction. Anaxion, attaqué de toux continuelle ſans expectoration, avoit une pleuréſie parfaitement crue; le malade ayant commencé de cracher le onziéme jour des matieres liquides, c'étoit un commencement de coction. Le vingt-ſeptiéme, les crachats étoient cuits & abondans, les ſédimens des urines étoient blancs; ainſi il fut entiérement jugé le trente-quatriéme.

Neuviéme Malade.

» A Abdere, Héropythe éprouva un » violent mal de tête dans le temps » qu'il vaquoit à ſes affaires: quelque » temps après il s'alita, il demeuroit » dans la rue haute. Il avoit une fievre » ardente aiguë, un vomiſſement bi- » lieux, abondant, une grande ſoif & » beaucoup d'agitation: ſes urines » étoient tenues, noires, avec ſuſpen- » ſion, quelquefois ſans ſuſpenſion. Les » nuits étoient laborieuſes, les redou-

» blemens ne gardoient point un ordre
» certain. Vers le quatorziéme, il de-
» vint ſourd, la fievre augmenta, les
» urines étoient ſemblables aux précé-
» dentes. Le vingtiéme & les jours ſui-
» vans, ſon eſprit fut fort égaré. Le
» quarantiéme, il eut une abondante
» hémorrhagie du nez, la connoiſſance
» fut meilleure : la ſurdité continuoit
» encore, mais elle étoit diminuée,
» la fievre diminua pareillement. Les
» jours ſuivans, l'hémorrhagie reparut
» pluſieurs fois, mais le ſang coula en
» petite quantité. Le ſoixantiéme jour,
» l'hémorrhagie ceſſa : il ſentit alors
» une violente douleur à la cuiſſe droite
» & la fievre augmenta : peu après de
» violentes douleurs dans toutes les
» parties inférieures, la fievre & la ſur-
» dité étoient conſidérables, & lorſque
» l'une & l'autre venoient à diminuer,
» les douleurs de la cuiſſe augmentoient.
» Le quatre-vingtiéme, tous ces ſymp-
» tômes s'affoiblirent, ſans qu'aucun
» ceſſât entiérement : mais la couleur
» des urines fut louable, & le ſédiment
» copieux, le délire diminua pareille-
» ment. Vers le centiéme, il eut un
» flux bilieux abondant qui dura pen-
» dant quelques jours, enſuite un flux

» dyssenterique douloureux. Tous ces » symptômes s'appaiserent, la fievre & » la surdité cesserent tout-à-fait. Le » cent vingtiéme, le malade fut en» tiérement guéri ».

Commentaire de Galien.

Cette maladie étoit très-grave, & ne pouvoit manquer d'être funeste, si le malade n'eût pas été d'une forte constitution. Le pouls devoit être robuste. C'est une partie du prognostique dont Hippocrate n'a pas traité, ainsi qu'il a déjà été observé. La respiration & l'appétit devoient être pareillement bons, & l'on sçait comme Hippocrate l'enseigne lui-même, que ces deux fonctions sont d'un grand poids pour la guérison des maladies. La fievre étoit aiguë dans les commencemens, mais ensuite les accès devinrent irréguliers, & par conséquent elle en étoit moins aiguë. Le seul mauvais signe étoit la ténuité jointe à la mauvaise couleur des urines; aussi cette maladie fut longue, & ne fut domptée que par l'hémorrhagie survenue le quarantiéme jour qui est un des décrétoires, ensuite la douleur des cuisses & de toutes les parties infé-

rieures. D'où l'on voit que les grandes maladies ont des manieres de se juger qui leur sont appropriées. Cependant le jugement n'étoit point complet ; mais vers le quatre-vingtiéme il y eut des signes de coction dans les urines : de-là jusqu'au cent vingtiéme la coction s'acheva entiérement, & la guérison devint parfaite.

Dixiéme Malade.

» A Abdere, Nicodeme fut attaqué » de fievre ardente après bien des dé- » bauches de vin & de femmes. Il eut » d'abord des nausées, des maux de » cœur & de la soif, sa langue devint » torréfiée : ses urines tenues & noires. » Le deuxieme, la fievre redoubla avec » horreurs, nausées. Il ne reposa point. » Il vomit des matieres bilieuses, jau- » nes : les urines furent semblables aux » précédentes ; la nuit fut assez tran- » quille, il dormit. Le troisiéme, le » malade étoit mieux ; mais vers le » soir il se trouva moins bien, la nuit » fut fort laborieuse. Le quatriéme, » frisson, grande fievre, douleurs uni- » verselles : urines tenues avec suspen- » sion. Le sixieme, l'esprit fut fort

» égaré. Le ſeptiéme, la tranquillité
» revint. Le huitiéme, tout alloit
» mieux. Le dixiéme, & les jours ſui-
» vans, il reſſentit encore des dou-
» leurs, mais légeres. Les redouble-
» mens & les douleurs ſe firent ſentir
» pendant toute la maladie, principa-
» lement en jours pairs. Le vingtiéme,
» il rendit une urine blanche, épaiſſe,
» qui étant repoſée ne donna point de
» ſédiment; il ſua beaucoup, il parut
» être ſans fievre; vers le ſoir la cha-
» leur le reprit, les mêmes douleurs
» ſe firent ſentir, il éprouva de l'hor-
» reur, de la ſoif, & quelques égare-
» mens d'eſprit. Le vingt-quatriéme,
» il urina beaucoup; l'urine étoit
» blanche avec beaucoup de ſédiment;
» il eut une ſueur copieuſe, chaude &
» univerſelle. Il fut jugé.

Commentaire de Galien.

Galien renvoie à ſes commentaires ſur les Epidémiques, le livre du Prognoſtique, & celui des Prédictions pour l'explication des phénomenes de cette maladie.

ONZIEME MALADE.

» A Thaſe, une femme d'une hu-
» meur auſtere & difficile, ayant eu
» quelque ſujet de chagrin, ne dormoit
» ni ne mangeoit Elle avoit de la ſoif
» & des nauſées. Elle logeoit près de
» Pylade dans le .... Le premier jour
» vers le commencement de la nuit elle
» eut des frayeurs, parla beaucoup,
» marqua du découragement. Elle avoit
» un peu de fievre. Le lendemain matin,
» elle eut beaucoup de convulſions,
» & lorſque les convulſions ceſſerent,
» elle déraiſonna, dit des choſes obſ-
» cenes. Elle éprouvoit de grandes & de
» continuelles douleurs. Le deuxiéme,
» même état. Elle ne repoſa point; la fie-
» vre étoit plus aiguë. Le troiſiéme, les
» convulſions ceſſerent; mais un aſſou-
» piſſement léthargique s'empara d'elle.
» Il fut ſuivi bien-tôt de réveil. Elle ſe
» jetta hors du lit & ne put ſe contenir.
» Elle dit beaucoup de choſes extrava-
» gantes. Elle avoit beaucoup de fievre.
» La nuit elle eut une ſueur copieuſe,
» chaude & univerſelle. La fievre la
» quitta : elle dormit. Elle eut bonne
» connoiſſance,

» connoiſſance, elle fut jugée. Le troi-
» ſiéme jour, elle eut des urines noires
» & tenues avec énéoreme de figure
» ronde. Il ne ſe forma point de ſédi-
» ment. Vers le jugement, les régles
» coulerent en abondance.

Commentaire de Galien.

Galien eſt ſurpris de ce qu'il n'eſt point fait mention dans cette hiſtoire de regles ſupprimées, ou trop peu abondantes : car cette maladie étoit aiguë, & provenoit d'abondance d'humeurs, & elle fut jugée au troiſiéme jour par des ſueurs & l'éruption des menſtrues. En outre, l'abondance des regles, qui coulerent après le jugement, confirma la guériſon. Quant à la couleur de l'urine qui étoit noire, il n'y avoit rien de dangereux, le ſang menſtruel ſupprimé étoit mélancholique, & donnoit ſa couleur aux urines ; auſſi devint-elle d'une humeur difficile. La frayeur, le délire & l'aſſoupiſſement, qui furent des ſymptomes de cette maladie, reconnoiſſent la même cauſe.

DOUZIEME MALADE.

» A Lariſſe, une fille fut attaquée

» de fievre aiguë, ardente, avec in-
» somnie, soif, langue fuligineuse,
» seche, urines de bonne couleur,
» mais tenues. Le deuxiéme, elle fut
» fort mal, elle ne dormit point. Le
» troisiéme, elle alla beaucoup à la
» selle; ses déjections étoient aqueu-
» ses. Le flux dura les jours suivans, &
» elle s'en trouva soulagée. Le qua-
» triéme, elle rendit des humeurs te-
» nues en petite quantité avec suspen-
» sion, point de sédiment. La nuit, son
» esprit fut égaré. Le sixiéme, le sang
» coula abondamment du nez, & après
» un léger frisson, elle eut une sueur
» copieuse, chaude & universelle; la
» fievre cessa, elle fut jugée. Pendant
» la fievre, les regles parurent pour la
» premiere fois, & continuerent après
» le jugement. Le dégoût, l'horreur,
» la rougeur de la face, la douleur des
» yeux & la pesanteur de la tête avoient
» été continuels; elle n'eut pas de re-
» chûte, tout fut jugé. Les accès étoient
» en jours pairs.

Commentaire de Galien.

On voit par le récit d'Hippocrate que cette fille avoit atteint l'âge nubile, & que sa maladie étoit causée par abon-

dance d'humeurs ; elle fut jugée au ſixiéme jour, parce que les redoublemens arriverent en jours pairs ; mais il paroît ſingulier qu'il n'y ait point eu de rechûte, puiſque le ſixiéme jour ne juge jamais fidellement. Hippocrate ſemble nous en avertir à cauſe de la rareté du fait. L'éruption des menſtrues qui parurent pour la premiere fois, & continuerent les jours ſuivans, rendit le jugement du ſixiéme jour bon & ſolide, d'autant qu'aucune partie principale n'étoit enflammée, & que les humeurs n'avoient aucune malignité. Hippocrate indique ſuffiſamment que le vice étoit pléthorique, en diſant que la face étoit rouge, les yeux douloureux & la tête peſante. Il ne s'agiſſoit donc ici que d'évacuations : la nature les commença le troiſiéme, & les acheva le ſixiéme. Or, l'évacuation qui ſe fit alors n'étoit pas tant un ſymptôme, qu'un effort de la nature qui expulſa les humeurs nuiſibles, puiſque l'hiſtorien ajoûte qu'elle s'en trouva ſoulagée. On peut encore inférer de cette hiſtoire, que la langue fuligineuſe & aride n'eſt pas toujours un ſigne funeſte, & que la ſuſpenſion dans les urines, ſans être un ſigne certain

de délire, puiſqu'il n'en eſt pas fait mention dans le livre du Prognoſtique, en eſt cependant très-ſouvent ſuivie, comme il paroît par les hiſtoires précédentes, parce qu'elle indique un ſang trop flatueux.

TREIZIÉME MALADE.

» Apollonius, qui demeuroit à Ab-
» dere, avoit le ventre gros, & depuis
» long-temps une douleur habituelle au
» foie; il étoit devenu ictérique, pâle
» & fort incommodé de vents. Un
» jour, après avoir mangé du bœuf,
» & bû inconſidérément, il ſentit
» un peu de fievre & ſe mit au lit;
» il but beaucoup de lait de chevre &
» de brebis crud & cuit, & par ſon
» mauvais régime augmenta conſidéra-
» blement ſes indiſpoſitions; la fievre
» devint plus aiguë, le ventre conſtipé,
» les urines tenues & modiques; il ne
» dormoit point, il étoit bouffi, altéré
» & aſſoupi, l'hypochondre droit en-
» flé & douloureux : toutes les extré-
» mités froides. Il déraiſonnoit un peu,
» il oublioit le moment d'après ce qu'il
» venoit de dire; il étoit dans une
» grande émotion. Vers le quatorziéme,
» à compter du jour que le friſſon l'a-

» voit pris, & qu'il s'étoit alité, il de-
» vint furieux, il poussoit des cris af-
» freux, il étoit dans un trouble ex-
» trême & parloit beaucoup, puis il
» étoit plus tranquille & s'assoupissoit.
» Tout cela fut suivi d'un flux abondant
» de bile pure & de crudités, tandis
» que les urines étoient noires, tenues
» & modiques, & l'agitation très-gran-
» de ; ses déjections étoient fort va-
» riées, tantôt grasses, crues & mor-
» dicantes, elles furent même laiteuses.
» Le vingt-quatriéme, il y eut quel-
» que diminution ; d'ailleurs tous les
» symptômes étoient les mêmes : il
» avoit un peu de connoissance, mais
» il ne se souvenoit point de ce qui
» s'étoit passé depuis qu'il étoit alité ;
» il la perdit de rechef, & tout alla en
» empirant. Vers le trentiéme, il eut
» une fiévre aiguë, des déjections abon-
» dantes & tenues, du délire, les ex-
» trémités froides. La voix lui manqua.
» Le trente-quatriéme, il mourut. Pen-
» dant tout le temps que je l'ai vu,
» il avoit un flux de ventre, des uri-
» nes noires & tenues, un assoupisse-
» ment accompagné d'insomnie, les
» extrémités froides, & un délire con-
» tinuel.

Commentaire de Galien.

Le commentaire de Galien ſur cette hiſtoire eſt fort court, il ſe contente de dire qu'on n'y trouvera rien d'obſcur ni d'embarraſſant, ſi on ſe rappelle ce qu'il a déjà expliqué.

QUATORZIÉME MALADE.

» A Cyzique, une femme étant » accouchée laborieuſement de deux » filles, & n'ayant point des purgations » ſuffiſantes, fut attaquée de fievre ai» guë avec *horreur*, peſanteur doulou» reuſe de la tête & du cou, inſomnie : » elle étoit taciturne, triſte, opiniâtre » & revêche; ſes urines étoient tenues, » ſans couleur; elle avoit de la ſoif & » de fréquens maux de cœur; le ventre » étoit tantôt libre, tantôt reſſerré. Le » ſixiéme jour, elle déraiſonna beau» coup pendant la nuit, & ne repoſa » point du tout. Vers le onziéme, elle » devint furieuſe, & de rechef, la con» noiſſance lui revint; ſes urines furent » noires & tenues, enſuite elles paru» rent huileuſes, elle fut tourmentée » d'un flux de ventre, & rendit beau» coup d'humeurs tenues; elle eut de » fréquentes convulſions, le froid s'em-

» para des extrémités, la connoiſſance
» lui manqua, les urines s'arrêterent,
» elle perdit la parole, & mourut le
» dix-ſeptiéme.

Commentaire de Galien.

La ſuppreſſion des purgations, après l'accouchement, fut ſuivie de phrénéſie dans cette femme, qui étoit naturellement triſte & taciturne; mais d'ailleurs l'accouchement laborieux avoit cauſé l'inflammation de la matrice & l'augmentation de la fievre. On conçoit que les humeurs vicieuſes s'étoient portées à la tête, & avoient produit un délire furieux ſuivi de convulſions. On voit encore ici l'ordre des jours decrétoires conſervé; & lorſqu'il y a quelqu'évenement qui ſemble s'écarter de cet ordre, nous avons ſoin d'en avertir.

QUINZIÉME MALADE.

» Des chagrins cuiſans cauſerent à
» la femme de Déalcès qui demeuroit
» à Thaſe une fievre aiguë avec *hor-*
» *reur*. Durant toute la maladie elle
» s'enveloppoit de ſes vêtemens, elle
» étoit taciturne; elle palpoit, arra-
» choit, grattoit, ramaſſoit des floc-
» cons: elle pleuroit & rioit le mo-

» ment d'après. Elle n'avoit aucun re-
» pos. Les suppositoires ne produisoient
» aucun effet : elle buvoit peu ,. & il
» falloit l'exciter pour la faire boire.
» Ses urines étoient tenues & modi-
» ques. La fievre au tact ne paroissoit
» pas considérable. Elle avoit les extré-
» mités froides. Le neuviéme jour, elle
» déraisonna beaucoup , puis redevint
» tranquille & taciturne. Le quator-
» ziéme , la respiration étoit rare ,
» grande , & avec des intervalles con-
» sidérables , ensuite elle devint courte.
» Le dix-septieme , on lâcha le ventre
» au moyen d'un suppositoire : la bois-
» son passa, & rien ne s'arrêtoit : elle
» perdit le sentiment : sa peau étoit ten-
» due & aride. Le vingtiéme, elle parla
» beaucoup, puis elle resta sans parole
» avec une respiration courte. Le vingt-
» uniéme, elle mourut. Sa respiration
» avoit été rare & grande durant sa ma-
» ladie ; elle étoit insensible à tout. Elle
» s'enveloppoit dans ses vêtemens, par-
» loit beaucoup , ou gardoit un silence
» obstiné.

Commenttaire de Galien.

Cette femme étoit phrénétique dès le premier jour. Or, les phrénésies qui

se déclarent en même temps que la maladie, sont les plus aiguës, & enlevent les malades très-promptement. Cependant la maladie dura jusqu'au vingt-uniéme, parce que la fievre, quoiqu'aiguë, n'étoit pas considérable. *La fievre étoit légere au tact*; le délire de cette femme étoit composé de phrénésie & de mélancholie, *ou elle parloit beaucoup, ou elle gardoit un silence obstiné.*

Seiziéme Malade.

» Un jeune homme de Mélibée, » échauffé depuis long-temps par de » fréquentes débauches de vin & de » femmes, s'alita. Il sentoit de *l'horreur*. Il avoit des nausées, il ne dor» moit point, & n'étoit point altéré. » Le premier jour, il rendit beaucoup » d'excrémens & d'humeurs. Les jours » suivans, beaucoup de sérosités; ses » urines étoient tenues, modiques & » sans couleur; sa respiration rare, » grande & avec de longs intervalles; » ses hypochondres tendus sans dureté; » une palpitation de cœur continuelle; » des urines huileuses. Le dixiéme, il » eut quelques absences, il étoit néan» moins tranquille & taciturne. Il avoit

» la peau séche & tendue. Ses déjections
» étoient abondantes & tenues, ou bi-
» lieuses & grasses. Le quatorziéme, il
» y eut redoublement. Son esprit étoit
» égaré, il déraisonna beaucoup. Le ving-
» tiéme, il eut un délire furieux avec
» une extrême agitation. ses urines fu-
» rent supprimées, il buvoit très peu.
» Le vingt-quatriéme, il mourut.

Commentaire de Galien.

L'intempérance dans le vin nuit aux nerfs & au cerveau qui est leur origine. La débauche des femmes, outre qu'elle est nuisible aux mêmes parties, diminue les forces. Ainsi beaucoup d'humeurs vicieuses amassées par l'intempérance, causerent dans ce jeune homme affoibli par le libertinage, une fiévre qui, dans son commencement, dégénéra en phrénésie. La respiration rare & grande annonçoit le dérangement du cerveau, & la taciturnité étoit déja un degré de délire. Les esprits légers & turbulents tombent aisément dans le délire, & difficilement ceux qui ont des mœurs opposées.



REMARQUES

SUR LES TRADUCTIONS

DE FOËS

ET DE CORNARIUS.



FOËS dit que les verbes παρακρούειν, παραλέγειν, παραφέρειν, ληρῆσαι, παραληρῆσαι, παρενεχθῆναι, παραπαίειν, παρακόπτειν & παραφρονεῖν, signifient dans Hippocrate une légere émotion de l'ame & le délire, dont la grandeur est ensuite déterminée par quelques mots que cet auteur ajoûte. *Dicuntur de levi mentis emotione & delirio, quibusdam enim aliis additis verbis desipientiæ magnitudinem circumscribit Hippocrates. Epid. 1. sect. iij. æger. 1.* Il cite les commmentaires de Galien sur les

Prorrhétiques, & son premier commentaire sur le troisiéme livre des Epidémiques. Cependant Foës ne pouvoit ignorer que Galien, dans son livre περὶ κώματ. annonce qu'il n'y a pas une seule syllabe superflue dans les écrits d'Hippocrate ; & il rapporte à ce sujet les diverses manieres d'exprimer le délire & ses degrés, qui se rencontrent dans les Epidémiques. Hippocrate, dit Galien, ne se contente pas d'indiquer d'une maniere générale & indéterminée les symptômes des maladies, il emploie toujours les termes propres à déterminer l'espece & la grandeur. Foës a donc traduit παρακρούειν, *delirare, desipere*; παραλήρειν, *delirare, desipere*; παραλέγειν, *delirare, præter rationem loqui, mente moveri*; παραφρονεῖν, *delirare, desipere*; παρακοπὴ, *mentis emotio, mentis alienatio*. Cornarius a fait de même ; & je ne sçache aucun auteur qui ait approfondi suffisamment les différentes significations de ces termes.

Boërhaave définit le *delirium febrile*, *Idearum ortus non respondens causis externis, sed internæ cerebri dispositioni, unà cum judicio ex his sequente vel animi affectu motuque corporis : atque his quidem per gradus auctis solitariis vel*

combinatis varia deliriorum genera fiunt. Cette définition comprend toute espece de délire, & peut guider dans la recherche que nous nous proposons de faire de la valeur des termes usités par Hippocrate.

I. Παραλέγειν. Ce verbe est employé treize fois dans les histoires épidémiques, & une fois seulement dans les constitutions. Galien ne nous laisse pas ignorer sa signification. Au chap. X. du liv. ij. περὶ δυσπν. il dit que παραλέγειν n'exprime pas un véritable délire, mais un état semblable à celui de l'ivresse, qui est causée par la plénitude du cerveau; & à la fin du XI. chap. du iij. liv. περὶ δυσπ. il dit qu'Hippocrate a coutume de se servir de ce terme pour exprimer la plus petite espece de délire. Gadaldin reprend à cette occasion Cornarius d'avoir fait synonymes παραλέγειν & παραφρονεῖν; *minus enim malum est*, dit-il, παραλέγειν, *quàm* παραφρονεῖν; & il ajoûte : *antiqua translatio verbum* παραλέγειν *ad verbum vertit* PRÆTERLOQUI, παραφρονεῖν *verò desipere.* Je ne conçois pas comment de Gorris, dans ses *Définitions* de Médecine, à l'article παραφροσύνη, a avancé que le verbe παραλέγειν ne se trouvoit dans au-

cun des ouvrages d'Hippocrate ni de Galien, & qu'on avoit mis mal-à-propos, à la fin du iij. liv. de Gal. περὶ δυσπν. Παραλέγειν au lieu de παραλήρειν ; il eſt vrai que ce verbe ne ſe rencontre dans aucun des autres ouvrages d'Hippocrate. On en appercevra mieux la raiſon, lorſque nous aurons établi les expreſſions qui déſignent le délire en général, le délire propre aux fievres ardentes, & le délire phrénétique. Revenons à la ſignification de παραλέγειν. C'eſt une dépravation du jugement ou du raiſonnement, & par conſéquent l'eſpece de délire la plus légere ; car il eſt plus aiſé de ſe tromper ſur les rapports des objets, que ſur leur exiſtence. Cette dépravation ſe manifeſte par les diſcours d'un malade qui dit une choſe pour une autre, qui parle ſans bien comprendre ce qu'il dit, & ſouvent ne dit pas ce qu'il voudroit dire, parce que les inſtrumens qui ſervent à la parole ſont eux-mêmes ſouvent altérés.

II. Παρακρούω *ſeu* παρακρούομαι, *repello*, *rejicio*, *repudio*, *refuto*, dit Henry Etienne ; *item*, *deprecor & à me ſummoveo* ; *item*, *circumvenio*, *fraudulenter decipio* ..... & παράκρουσις, *fraus*, *error*, *impoſtura*. C'eſt un dérivé de κρούω,

pulso, d'où vient κρῦμα, *sonus quem instrumenta musica pulsata edunt*. Ce verbe est employé quarante-neuf fois dans les quarante-deux histoires. Lorsque la présence des objets, n'excite pas dans l'ame des idées conformes à ces mêmes objets : si le malade voit des objets qui n'existent pas, entend des sons différens de ceux qui frappent les oreilles des assistans, &c. il y a παρακρῦσις, erreur, imposture des sens. Galien rapporte l'histoire de Théophile, Médecin, qui, étant tombé malade, avoit conservé sa raison, connoissoit les assistans, conversoit avec eux, sans donner aucun indice de délire, excepté qu'il s'imaginoit voir, dans un réduit de sa chambre, des joueurs de flûte, dont les uns étoient assis, les autres debout, & qui ne cessoient de jouer des instrumens, pour quoi il s'écrioit, qu'on les chassât. Après sa guérison, il se souvint parfaitement de toutes les personnes qui étoient venues le voir, & des propos qu'on avoit tenus en sa présence. Il se souvenoit aussi de l'ennui que lui avoient causé les joueurs d'instrumens. Παρακρῦειν exprime l'erreur de l'imagination, qui peut s'étendre sur peu ou beaucoup d'objets, ou

sur tous les objets. Παρακρούειν σμικρὰ, πολλὰ, πάντα. Nous trouvons souvent dans les histoires πάντα παρεκρούσε, mais non πάντα παρέλεγε, seulement σμικρὰ, ou πολλὰ παρέλεγε.

III. Λῆρος, παράληρος, λήρειν, παραλήρειν, sont employés douze fois dans les hist. Παράληρος se trouve encore quatre fois dans les constitutions ; sçavoir, une fois dans la premiere, une fois dans la deuxiéme, & deux fois dans la quatriéme. Il est employé négativement dans les descriptions des fievres ardentes de la deuxiéme & quatriéme constitution, dans lesquelles Hippocrate dit que les malades n'étoient point παράληροι ; & deux fois positivement dans les descriptions des phthisies de la premiere & quatriéme constitution ; d'où il suit que παράληρος exprime le délire propre des fievres ardentes ; autrement il eut été absurde de faire entrer dans leur description la négative de ce symptôme. Dans les fievres ardentes de la troisiéme constitution, qui avoient une espèce de délire particuliere, Hippocrate ne dit point que les malades fussent παράληροι, mais παραλέγοντες. Cela suffit pour établir que παραλήρειν exprime un degré de délire supérieur à ceux exprimés par παραλέγειν

& παρακρούειν. Aëtius, liv. 6, dit que λῆρος diffère de μώρωσις, en ce que dans celui-ci les discours du malade ont une suite ; mais dans le délire, les propos n'ont aucune connexion. Il y a dont erreur de jugement & d'imagination, autrement les malades seroient παραλέγοντες & non παράληροι.

IV. Παράφρονειν n'a lieu que trois fois dans les histoires, & ne se rencontre pas dans les constitutions. Je viens de dire que παράληρειν exprime le délire propre des fievres ardentes. Je dis maintenant que παραφρονεῖν exprime le délire commun des fievres, tant ardentes que phénétiques, d'où il suit qu'il est d'un degré supérieur à tous les délires précédens : j'en tire la preuve des ouvrages dogmatiques d'Hippocrate, & notamment du livre du Prognostique, & de celui de la Diete, dans lesquels Hippocrate n'emploie pas d'autre terme pour exprimer le délire en général. Ainsi παραφρονεῖν emporte la dépravation de l'imagination & du raisonnement, avec passion ou affection de l'ame, *delirium*, dit Boërhaave, *est idearum ortus non respondens causis externis unà cum judicio ex his sequente & animi affectu.* Cette explication est d'accord avec l'interprétation

que nous donne Budée de φρονέω, dans laquelle on trouve *cupio, volo, habeo affectum, animum intendo.* Ces desirs, ces volontés, ces passions distinguent cette espèce des précédentes.

V. Παραφέρεσθαι n'est employé qu'une seule fois dans les histoires. On le trouve dans la trente-neuviéme, dans laquelle on lit λήθη πάντων ὅ, τι λέγοι, παρεφέρετο. Foës a reconnu dans cette histoire une gradation indiquée par les verbes παραλέγειν, παραφέρεσθαι, ἐκμαίνειν, βοᾷν, dont chacun ajoute au précédent. Il blâme les interprètes qui ont traduit ce verbe par *furere, prosilire*, il substitue *mentis emotio*, qui ne dit point assez, & regarde comme synonymes παραφορὰ, παρακοπὴ τῆς γνώμης & ταραχή. Galien, au commencement de son 1. comment. sur le iij. liv. des Epidémiques, range les différentes espèces de délire de la maniere suivante; ληρῆσαι, παραληρῆσαι, παραφρονῆσαι, παρακινηθῆναι, παρακόψαι, ἐκστῆναι, μανῆναι, ἐκμανῆναι, dans lesquels παραφέρεσθαι indique une espèce inférieure à παρακόψαι, d'où il suit que ces deux espèces sont voisines; mais on n'en doit pas conclure que ces deux verbes aient la même signification.

Παραφέρεσθαι marque spécialement un

transport, un mouvement corporel ; ainsi revenons à la définition de Boërhaave, *idearum ortus non respondens causis externis, unà cum judicio ex his sequente & motu corporis.*

VI. Παρακόψαι est, suivant Galien, une espece de délire supérieure aux précédentes. Hippocrate ne s'est servi du mot παρακοπὴ qu'en deux endroits. De Gorris dit que ce mot est ambigu. Les raisons qu'il en apporte ne sont pas suffisantes, & le passage, tiré du liv. de Galien *de locis affectis*, ne détruit point la valeur & le rang assigné à ce verbe par le même Galien. Vander-Linden, qui croit, avec de Gorris, que la signification de παρακόπτειν est douteuse, convient qu'il signifie souvent le délire phrénétique ; *sæpè verò* τὸ παρακόπτειν *significat id quo gravius homini accidere non potest*, τὸ μαίνεσθαι, *inquam, insanire.* Cela posé, παρακοπὴ peut être défini, *idearum ortus non respondens causis externis, unà cum judicio ex his sequente & animi affectu, motuque corporis.* Le passage d'Aristote, où cette expression se trouve employée, quoiqu'il ne s'y agisse pas d'un délire phrénétique, renferme toutes les parties de cette définition. Τινὰ ἐν ἀβύδῳ

παρακόψαντα τῇ διανοίᾳ, καὶ εἰς τὸ θέατρον ἐρχόμενον ἐπὶ πολλὰς ἡμέρας, θεωρεῖν ὡς ὑποκρινομένων τινῶν καὶ ἐπισημαίνεσθαι καὶ ὡς κατέστη τῆς παρακοπῆς, ἔφησεν ἐκεῖνον αὐτῷ τὸν χρόνον ἥδιστα βεβιῶσθε. Dans cet insensé, l'imagination, les affections de l'ame, les mouvemens du corps étoient dépravés. Ἐκστῆναι, rapporté par Galien à la suite de παρακόψαι, n'est point employé dans les histoires.

VII. Ἐκμανῆναι exprime le délire furieux, ou le plus haut degré des délires phrénétiques. Il est usité six fois dans les histoires. Aucun des malades, attaqués de cette espece de délire, n'a guéri : il rassemble seul tous les autres; il suppose la plus grande dépravation des facultés. Cependant la fureur des phrénétiques varie, suivant le vice dominant de telle ou telle faculté. C'est pourquoi nous lisons dans la huitiéme histoire, ἐξεμάνη, κατέχειν οὐκ ἠδύνατο; dans la trente-neuviéme, ἐξεμάνη, βοὴ, ταραχὴ, λόγοι πολλοί : & dans la quarante-deuxiéme, ἐξεμάνη, βληστρισμός. Les délires plus simples, tels que παραλέγειν, παρακρούειν, παραλήρειν, étoient suffisamment déterminés par σμικρὰ, πολλὰ, πάντα; mais les délires composés, tels que παρακόψαι & ἐκμανῆναι, dans lesquels le vice d'une faculté peut être dominant sur les autres, doivent

être caractérisés & différenciés. Nous trouvons dans la trente-uniéme histoire παρακοπὴ τῆς γνώμης, καὶ ταραχὴ, καὶ πολὺς βληστρισμός. Lorsqu'Hippocrate emploie quelques-uns des verbes rapportés ci-dessus sans addition, comme lorsqu'il écrit παρελέγε, παρέκρουσε, παρεληρε, simplement & sans addition, c'est toujours le degré moyen qu'il veut exprimer.

VIII. Κῶμα, κοιμηθῆναι, ὑπνεῖν, καταφορὰ, καρός. La signification du mot κῶμα est bien déterminée par Galien dans son petit traité περὶ κώματ. Κοιμηθῆναι est presque toujours traduit par Foës, *dormire*. Ce verbe est employé trente-neuf fois dans les histoires: ὕπνος & le verbe ὑπνεῖν s'y rencontrent cinquante-quatre fois. Foës fait ces deux verbes synonymes. On lit dans la douziéme histoire, οὐ πολὺ ἐκοίμηθη. ἐξ ὕπνου ψύξις: d'où il semble que κοιμηθῆναι équivaut à *dormire*; mais ce passage paroît plus propre à prouver que κοιμηθῆναι a besoin de cette addition pour signifier le sommeil. Henry Etienne traduit κοιμάομαι, *cubo dormiendi gratiâ*, *reclino me ad capiendum somnum*. Nous n'avons pas de verbe françois plus propre à rendre la valeur de κοιμηθῆναι, que le verbe *reposer*, qui ne signifie pas absolument dormir. On dit d'un malade

qu'il repoſe, lorſque ſon agitation & ſes douleurs ſont calmées. On peut dire qu'un malade repoſe, mais qu'il ne dort pas.

Καταφορὰ, *Voyez Gal.* περὶ κώματ.

Κάρος, *voyez les Définitions* de de Gorris.

IX. Ἄσιτος, ἀπόσιτος, ἀσώδης, ἔμετος, διψώδης, ἄδιψος : il n'y a de difficultés que pour le mot ἄση. *Hippocrati*, dit Van-der-Linden, ἆσαι *ſignificant*, *faſtidia*, V. *Aphor.* LXI; *nauſeas*, *Coac.* CXLII; *morſus cordis*, VII. *Epid. t.* IX; *anxietatem cordis*, IV. *vict. acut.* 47; δυσφορίαν, *difficilem tolerantiam*, II. *vict. acut.* 22; ἀλυσμὸν, *conſilii inopiam. Galen. in Exeg.* & I. *Epid. ægr.* XI; ῥιπτασμὸν, *jactationem irrequietam*, II. *vict. acut.* 22. *Hui! quantum verbum & quam in uno verbo includitur.* πόνος πολύς. J'ai raſſemblé au commencement de cet article toutes les affections de l'eſtomac indiquées dans les hiſtoires, pour en faire appercevoir les gradations. L'envie de vomir, ou les nauſées, ſymptome ſi commun dans les fievres aiguës, ne peuvent être exprimées que par le mot ἄση, d'où ἀσώδης, leſquels ſe trouvent vingt fois dans les hiſtoires. Toutes les ſignifications d'ἆση, rapportées par Van-der-Linden, telles que

δυσφορία, ἀλυσμὸς, *morſus cordis*, n'ont pas lieu dans les hiſtoires. Lorſque les nauſées ſont accompagnées de quelqu'une de ces affections, Hippocrate a ſoin d'en faire mention. Dans Foës, ἄση eſt tantôt *ſtomachi faſtidium*; ailleurs, *ſtomachi faſtidium & nauſea*; quelquefois, *nauſea* ſimplement; dans un autre endroit, *magna corporis æſtuatio & ſtomachi faſtidium.*

X. Αλγήματα, πόνοι, ὀδύναι, ſont ſynonymes dans Foës & Cornarius. Cicéron, au ij. liv. des Tuſculanes, dit *intereſt aliquid inter laborem & dolorem: ſunt finitima omninò, ſed tamen differunt aliquid. Labor eſt functio quædam vel animi, vel corporis gravioris operis vel muneris: dolor autem motus aſper in corpore, alienus à ſenſibus. Hæc duo Græci illi, quorum lingua copioſior eſt quàm noſtra, uno nomine appellant.* Il s'agit du mot πόνος, comme l'obſerve Gaſſendi. [Ethic. Epicur.) Πόνος a donc une double ſignification; il équivaut quelquefois à ὀδύνη. Foës & Cornarius ſuivent des maximes fort oppoſées à celles de Cicéron; ils font du mot *dolor* un équivalent aux deux mots grecs πόνος & ὀδύνη. Van-der-Linden a traduit ὀδύνη, *cruciatus*; ainſi ἀλγήμα, doit être traduit *dolor*, & πόνος, *labor*; en lui

donnant, avec Cicéron, toute l'étendue qu'il doit avoir.

XI. Πῦρ, πυρετὸς, πυρετοὶ, πυρέτιον. En quoi diffère πῦρ de πυρετὸς? Galien dit qu'il faut entendre par le mot πῦρ une fievre violente. Foës en conséquence traduit presque par-tout *febris vehemens*, ou *vehementissima*, quelquefois *febris* simplement. Mais si le mot πῦρ signifie une fievre violente, pourquoi n'est-il jamais employé dans les histoires, que pour marquer l'invasion de la fievre, ou le retour de la fievre dans les rechûtes? Par-tout ailleurs, c'est toujours πυρετὸς. Tous les malades pour lesquels Hippocrate s'est servi de πῦρ ἔλαβε, qui sont au nombre de quinze, n'eurent-ils une fievre violente que le premier jour de la maladie; cependant huit d'entr'eux moururent. Quelle différence doit-on mettre entre πῦρ & πυρετὸς ὀξὺς ou πυρετὸς καυσώδης, employés dans les autres histoires? Πῦρ est un mot générique. Nous lisons dans la sixiéme histoire πῦρ ἔλαβε πεπλανημένως; & tout de suite οἱ πυρετοὶ παροξυνόμενοι ἄλλοτε ἀλλοίως ἀτάκτως. Πῦρ comprend donc dans cet endroit plusieurs paroxysmes irréguliers. Hippocrate se sert du mot πυρετὸς, pour désigner les accès de chaque jour.

MÉMOIRE



MÉMOIRE
SUR
LA MORTALITÉ
DES MOUTONS
EN BOULONNOIS,

Dans les Années 1761 & 1762.



POUR conſtater la nature de la maladie des Moutons, & les dommages qu'elle a cauſés dans cette province dans les années 1761 & 1762, MM. les Maire & Échevins ont adreſſé à tous les Curés des environs une lettre circulaire, par laquelle on les prioit de donner des éclairciſſemens ſur certains faits, qui pouvoient être parvenus à leur connoiſſance, ou ſur leſquels il leur étoit facile de prendre des informations ſur les lieux. On

a comparé toutes les réponses de ces MM. Et voici les résultats.

Détail de la Maladie.

1°. La maladie des Moutons a commencé vers la fin d'Octobre de l'année 1761, a continué durant tout l'hyver & jusqu'au milieu du printemps. Elle a fait plus de ravages aux mois de janvier & février que dans les précédens, & s'est ralentie peu à peu en mars & avril.

2°. Dans les cantons bas, humides & marécageux, tels que les fonds de Bainctun, Carly, Isques & en général dans tous ceux qui ont été inondés au mois de mai de l'année 1761, on a souffert les plus grandes pertes ; tandis que dans les lieux élevés, secs & sablonneux, & sur-tout le long des Dunes de Camiers, Danes, Ambleteuse, les troupeaux ont été généralement préservés de la maladie.

3°. Les Agneaux ont été plus sujets à la maladie que les meres.

4°. De tous ceux qui ont été manifestement attaqués, il n'en est réchappé aucun.

5°. Ces animaux périssoient par hy-

dropisie & par pourriture. On trouvoit souvent de l'eau à la tête entre cuir & chair. La maladie s'annonçoit par des bourses pleines d'eau qui se formoient dessous la machoire inférieure. Le ventre se remplissoit d'eau pareillement. Les principaux visceres du bas-ventre étoient corrompus. Le foie portoit les plus forts indices de pourriture. On y observoit une grande quantité de vers plats, que les gens de nos campagnes appellent *dogues. Ces vers sont gravés aux figures 4 & 5 de la planche xij. du iv. tome de l'Histoire naturelle, générale & particuliere. Voyez les Observations de M. d'Aubenton à ce sujet.*

6°. Les Moutons attaqués de la maladie ont continué jusqu'à la fin de boire & de manger avec assez d'avidité. Ils léchoient les parois des bergeries & mangeoient la terre.

7° Leur embonpoint diminuoit peu, mais les chairs étoient pâles & n'avoient pas leur saveur ordinaire. Et en général tous les Moutons tant sains que malades, qui ont été mangés pendant l'automne & l'hyver, étoient fort insipides.

8°. On a essayé peu de remedes. Aucun n'a réussi.

9°. Les autres bestiaux, tels que les

chevaux, vaches, porcs, n'ont point été attaqués de cette maladie. Mais les avortemens ont été très-fréquens. Plusieurs ont été attaqués de feux opiniâtres.

10°. Quant à l'espece humaine, la mortalité n'a pas été plus grande que dans les années précédentes, quoique l'automne ait été remarquable par le grand nombre de fievres doubles-tierces qui ont régné dans les cantons humides.

Tels sont les faits rapportés assez unanimement dans les lettres & mémoires envoyés par MM. les Curés. Ils doivent servir de base aux réflexions que nous allons faire sur les causes de cette maladie, & les moyens de s'en préserver.

Causes de la Maladie.

Intempéries des saisons.

Les pluies commencerent dès le mois d'août dans l'année 1760; & les vents du sud-ouest dominerent jusqu'au mois de mars, & furent peu interrompus par ceux de nord. A peine gela-t-il pendant tout l'hyver. Aux mois de mars

& avril les vents de nord reprirent le deſſus. Mais ceux de ſud, qui ſuccéderent en mai, amenerent des orages avec des pluies ſi abondantes, que tous les vallons furent innondés, & la crue des eaux fut plus conſidérable, qu'elle n'avoit été de mémoire d'homme. Preſque tout l'été fut pluvieux. Dans les mois d'août & de ſeptembre il y eut des jours très-chauds; les vents du nord ſoufflerent rarement. Les orages avec tonnerre furent plus fréquens que dans les années précédentes. L'automne & l'hyver derechef pluvieux avec des vents méridionaux.

Effets de ces intempéries ſur l'eſpece humaine.

Quels devoient être les effets d'une pareille conſtitution de l'atmoſphere? Certainement ſi le froid & la ſéchereſſe qui eurent lieu dans les mois de mars & d'avril, n'avoient modéré les cauſes de putridité, cette année ne pouvoit manquer de devenir funeſte par des épidémies malignes. Mais d'un autre côté, le froid & la ſéchereſſe, qui ſuccédent à un hyver doux & pluvieux, produiſent des avortemens; les enfans, qui naiſ-

ſent pour lors, meurent peu après, ou ſont foibles & valétudinaires. En outre les tempéramens pituiteux ſont attaqués en été de dyſenteries, lienteries, hydropiſies; ceux qui ſont bilieux d'ophthalmies ſéches; & les vieillards de catarrhes qui les enlevent promptement. (On peut voir dans le Livre *de l'Air, des Eaux, &c. d'Hippoc.* ou dans le Commentaire de Galien, ſur l'*aphor. xij. de la 3e. Sect.* de quelle maniere ces effets ſont expliqués.) Auſſi obſerva-t-on au printemps & durant tout le cours de l'été beaucoup de fauſſes-couches. Pluſieurs enfans moururent peu après leur naiſſance. D'autres ne tarderent pas à donner de l'inquiétude ſur leur ſort. Parmi les femmes qui accoucherent à termes, pluſieurs eurent des accouchemens laborieux. D'autres tomberent malades peu de jours après l'accouchement. Quelques-unes de ces dernieres moururent.

Sur les Animaux & Végétaux en général.

Les animaux & les végétaux ne furent pas exempts des influences de l'air. On remarqua que les veaux & les

agneaux étoient plus rares, plus foibles & plus petits, que dans les années communes. Les ovipares se sentirent aussi du vice de la constitution. Les couvées de perdrix manquerent, & le gibier fut peu commun. La moisson fut très-médiocre. Les épis avorterent. Il n'y eut presque point de fruits à pepin. Cependant les maladies ne devinrent épidémiques, qu'au mois d'août & pendant la plus grande partie de l'automne. Les campagnes & sur-tout les lieux bas, humides & marécageux en furent affligés. C'étoit des fievres ardentes ou doubles-tierces continues. Elles furent généralement bénignes. Un très-petit nombre dégénéra en phthisie ou en hydropisie.

Maintenant si on demande quelle est l'espece parmi les quadrupedes, qui a dû le plus souffrir des vices de la constitution, je réponds qu'il faut chercher, quelle est celle qui par sa nature ou son tempérament, son régime, le lieu de son habitation, seconde davantage l'action des intempéries de la constitution. Car c'est la réunion de ces causes particulieres qui forme la cause complette des maladies.

Tempérament de la Brebis.

Ariſtote dit que la brebis eſt le plus ſtupide de tous les quadrupedes; qu'elle s'égare en parcourant des endroits incultes ſans nul deſſein; que dans les froids les plus rigoureux, elle ſort des étables; & qu'elle périroit au milieu des neiges plutôt que d'y rentrer, ſi le Berger n'avoit l'induſtrie de faire paſſer d'abord les béliers qu'elles ne manquent pas de ſuivre : il remarque qu'elles reſtent couchées ou qu'elles dorment moins que les chevres; que le moindre bruit les raſſemble; & qu'une brebis pleine, qui ne rejoint pas le troupeau, lorſqu'il vient à tonner, avorte infailliblement.

M. de Buffon, dans l'Hiſtoire naturelle générale, &c. dit en parlant de la brebis. Ces animaux dont le naturel eſt ſi ſimple, ſont auſſi d'un tempérament très-foible (& par conſéquent plus ſujets que les autres aux effets des intempéries de l'air.) Ils ne peuvent marcher long-temps. Les voyages les affoibliſſent & les exténuent. Dès qu'ils courent, ils palpitent & ſont bientôt eſſouflés. La grande chaleur, l'ardeur

du ſoleil les incommodent autant que l'humidité, le froid & la neige. Ils ſont ſujets à grand nombre de maladies, dont la plûpart ſont contagieuſes. Effectivement les années d'une humidité exceſſive ne ſont pas les ſeules qui détruiſent les troupeaux ; le froid & la ſéchereſſe de l'année 1740 firent périr preſque tous les troupeaux des environs de Plymouth. *Voyez les Obſervations du Docteur Huxham.*

Quels lieux elle doit habiter? & quel doit être ſon régime dans chaque ſaiſon?

Si je m'arrêtois à ces faits, je n'aurois point expliqué pourquoi certains cantons ont été exempts de la maladie, d'autres moins maltraités. Voyons donc quelle eſt la nourriture & l'habitation des Moutons. Suivant l'Auteur cité ci-deſſus les côteaux & les plaines élevées au-deſſus des collines, ſont les lieux qui leur conviennent le mieux. On évite de les mener paître dans les endroits bas, humides & marécageux.

On les nourrit, pendant l'hyver à l'étable, de ſon, de navets, de foin, de paille, de luzerne, de ſainfoin, de feuille d'orme, de frêne, &c. On ne laiſſe pas de les faire ſortir tous les jours, à

moins que le temps ne soit fort mauvais. Mais c'est plutôt pour les promener, que pour les nourrir, & dans cette mauvaise saison on ne les conduit aux champs que sur les dix heures du matin. On les y laisse pendant quatre à cinq heures, après quoi on les fait boire & on les ramene vers les trois heures après midi. Au printemps & en automne au contraire on les fait sortir aussi-tôt que le soleil a dissipé la gelée ou l'humidité, & on ne les ramene qu'au soleil couchant. Il suffit aussi dans ces deux saisons de les faire boire une seule fois par jour, avant que de les ramener à l'étable, où ils doivent trouver du fourrage, mais en plus petite quantité qu'en hyver. Ce n'est que pendant l'été qu'ils doivent prendre aux champs toute leur nourriture; on les y mene deux fois par jour, & on les fait boire aussi deux fois. On les fait sortir de grand matin. On attend que la rosée soit tombée pour les laisser paître pendant quatre ou cinq heures. Ensuite on les fait boire, & on les ramene à la bergerie ou dans quelqu'autre endroit à l'ombre: sur les trois ou quatre heures du soir on les mene paître une seconde fois, jusqu'à la fin du jour. Telle est la maniere de

gouverner les Moutons dans chaque ſaiſon.

INOBSERVATION DES REGLES PRÉCÉDENTES.

1. *Vices du ſol.*

Malheureuſement cette méthode n'a point été aſſez ſuivie dans nos cantons. Et d'abord le Bas-Boulonnois, à l'exception des Dunes, eſt naturellement humide. Il y a peu de terreins ſecs. Le ſerpolet & les autres herbes odoriférantes, telles que les différentes eſpeces de *calament*, l'*origan*, le *clinopodium* ne ſe voient que dans les terres crétacées du Haut-Boulonnois.

2. *Modicité des fourrages.*

En ſecond lieu, la médiocrité de la récolte, le grand nombre de beſtiaux, que le défaut de vente a fait reſter dans le pays, exigeoient des attentions d'économie ſur la conſommation des fourrages. On a continué de mener paitre de bonne heure & de ramener tard en automne, comme en été, afin que le Mouton prît aux champs preſque toute ſa nourriture, & que les proviſions fuſſent épargnées. Ce qui n'auroit point eu des ſuites ſi funeſtes dans une an-

née bien tempérée, a été dans une année trop humide la principale cauſe de la perte des laboureurs. Le troupeau rentroit au bercail ſi mouillé, qu'à peine pouvoit-il reſſuyer, & la nourriture qu'il prenoit, étoit beaucoup trop chargée d'eau.

3. *Mauvaiſe qualité des fourrages.*

Enfin les fourrages furent en général de mauvaiſe qualité. Les pluies perpétuelles multiplierent tellement les limaçons depuis la récolte de 1760, juſques & après la derniere moiſſon, qu'une partie des ronds grains en fut dévorée; & ce qui reſta fut gâté par ces inſectes, qui lors de la moiſſon, ſe réfugierent & furent enveloppés dans les *Warats*. Ajoûtons qu'un brouillard épais de pluſieurs jours en juillet & août, enniella les autres grains, tels que les bleds, avoines & ſucrions; & laiſſa ſur les pailles une pouſſiere, qui eſt une eſpece de poiſon pour les beſtiaux. *Voyez les expériences de Needham ſur la nielle des bleds.*

Telles ſont inconteſtablement les cauſes de la derniere mortalité des Moutons dans cette province. C'eſt de la réunion, du degré, de la modifica-

tion de ces causes, que dépend l'inégalité des progrès de cette maladie, dans les différens cantons.

Explication des Phenomenes de cette maladie.

Époque de la Maladie. Quelle a dû être sa nature en vertu des vices de l'air?

La maladie s'est déclarée vers la fin d'octobre; & les mois de décembre, janvier & février ont été signalés par le nombre de Moutons qui ont péri pour lors. Les anciens Médecins ont expliqué pourquoi après un hyver humide & tiéde, & un printemps froid & sec, les lienteries & les hydropisies ne manquoient pas de survenir dans les maladies d'été & d'automne. La raison qu'ils alleguent est que les corps, après avoir contracté dans un hyver doux & pluvieux une humidité excessive, sont resserrés tout-à-coup par le froid & la sécheresse du printemps. Mais l'été, c'est-à-dire, les chaleurs qui succedent immédiatement après, avec des vents de sud & par conséquent humides, ne produit point un desséchement suffisant. D'où s'ensuivent des lienteries & des

hydropisies, à la suite des maladies d'été. Cette explication acquiert encore plus de force, en supposant un été pluvieux, tel que celui de 1761 : & si l'automne suit la même température, les corps sont menacés d'inondation, au moins dans cette derniere saison. Les saisons ont donc concouru pour établir l'époque du commencement de cette maladie en automne, & ses plus grands progrès en hyver.

Pourquoi les Agneaux ont plus souffert que les Meres?

Il est également facile de concevoir pourquoi les Agneaux ont plus souffert que les meres. Les animaux les plus foibles sont les moins capables de résister. Mais ceux-ci étoient foibles par leur âge, & ensuite par les circonstances dans lesquelles ils étoient nés. Nous avons déjà observé ci-dessus, d'après les Anciens, que les animaux qui mettent bas leurs petits dans un printemps sec & froid, précédé d'un hyver doux & humide, courent risque d'avorter, ou de faire voir le jour à des productions foibles & valétudinaires.

Hydropisie, suite nécessaire du vice des alimens, combiné avec celui des saisons.

Nous avons vû un peu plus haut comment l'hydropisie se formoit en conséquence du déréglement des saisons. Mais lorsqu'une nourriture trop humide se joint aux vices de l'atmosphere, l'effet paroît immanquable. La transpiration supprimée d'une part par l'humidité de l'air, les vaisseaux remplis d'ailleurs de sucs aqueux, insipides, privés de ce mouvement de fermentation, qui pourroit encore vaincre les obstacles ; ces causes ne suffisent-elles pas pour produire la stagnation, & ensuite l'épanchement ?

Pourquoi les chairs des Moutons pâles & insipides? Corruption du foie.

Il n'est pas douteux que la dissolution du sang ne soit une suite immédiate de cette excessive humidité ; & par conséquent la couleur de ce liquide, & celle de toutes les parties qu'il abreuve, doit s'altérer, devenir pâle, & les chairs des animaux fades & insipides. Le foie surtout doit éprouver la plus forte dyscra-

ſie, & ſa chaleur, combinée avec une humidité ſurabondante, le diſpoſe néceſſairement à la corruption.

Vers plats.

M. d'Aubenton a obſervé dans tous les foies de Moutons & d'Agneaux ſains ou malades des vers plats. La préſence de ces vers n'eſt donc point particuliere à la maladie dont il s'agit. Mais du moins on en peut conclurre que le foie de ces animaux eſt naturellement ſujet à la corruption. Ces vers reſſemblent aſſez à une feuille tant par ſa forme, que par les nervûres qui ſe voient à ſa ſurface, quand il eſt deſſéché.

L'appétit ſe conſervoit juſqu'à la fin.

Les Moutons attaqués de la maladie, ont continué juſqu'à la fin de boire & de manger ; & plus on les nourriſſoit abondamment, plus la maladie faiſoit de progrès, & l'animal périſſoit beaucoup plutôt. Ils léchoient les parois des bergeries & mangeoient de la terre.

L'appétit naturel dans les animaux ou le deſir des alimens, eſt une ſuite de la diſſipation des ſucs, tant par les évacuations ſenſibles, que par la tranſpiration inſenſible. De-là naît la ſuc-

tion des fibres de l'eſtomac & le ſentiment de la faim. Mais les appétits viciés ſont cauſés par des ſucs acides qui mordent & picotent l'eſtomac, d'où provient encore le ſentiment de la faim, parce que cette mordication produit à peu près le même ſentiment que la ſuction. C'eſt cette derniere faim qui ſe ſoutenoit dans les moutons hydropiques, & qui les portoit à lécher les parois des murailles & à manger de la terre. Auſſi l'animal ne maigriſſoit point, quoique ſa perte fut d'autant plus accélérée, qu'il étoit copieuſement nourri.

Cauſes de la graiſſe & de l'embonpoint.

On ſçait d'ailleurs que rien ne contribue plus à l'engrais des Moutons que l'eau priſe en grande quantité, mais que cette graiſſe n'eſt qu'une bouffiſſure, un œdême qui les fait pourrir en peu de temps, & qu'on ne prévient qu'en les tuant immédiatement après qu'ils en ſont ſuffiſamment chargés ; enfin qu'on ne peut jamais les engraiſſer deux fois.

Effets de cet embonpoint.

Cette propriété du Mouton de ne pouvoir jamais engraiſſer deux fois ne dépend-t-elle pas de la nature de ſon

suif, qui lorsqu'il est accumulé jusqu'à un certain point, peut arrêter la transpiration de l'animal, & faire regorger les sucs vicieux vers le foie. Cependant il y a des maladies causées par des froids & des sécheresses excessives, telles que celles de l'année 1740, aux environs de Plymouth, qui firent périr une multitude innombrable d'Agneaux & de Moutons. Dans celles-ci, l'animal parvenoit à une extrême maigreur. Le foie s'enfloit & durcissoit beaucoup, & la vésicule du fiel acquéroit une grandeur énorme.

Je crois avoir suffisamment exposé les causes des symptômes observés dans cette maladie. Il me reste à rechercher les moyens qu'on peut employer, pour en préserver les troupeaux. Les retours fréquens de cette espece de peste, dans le Boulonnois, rendent cette recherche fort-importante.

PRÉSERVATIFS ET REMEDES.

Précautions contre la corruption de l'air.

Nous ne pouvons point réformer les saisons ni changer les tempéramens des hommes & des animaux. L'art peut né-

anmoins s'oppoſer aux qualités nuiſibles de l'air ; & le tempérament connu des animaux indique les moyens d'en corriger les excès. Perſonne n'ignore que l'air ſe corrompt en ſe rempliſſant d'exhalaiſons animales, & réciproquement, que l'air putride corrompt les animaux qui l'habitent. Ces effets réciproques ſe produiront en moins de temps dans les années humides, lorſque les vents ſont méridionaux & l'air calme. Il eſt donc des précautions à prendre ſur les lieux de l'habitation du Mouton. M. Haſtfer, dans une inſtruction ſur la maniere d'élever & de ſoigner les Brebis, imprimée dans le Journal étranger du mois de février 1755, veut que les étables de ces animaux ſoient bâties ſur un terrein ſec & élevé, & qu'elles ſoient aſſez grandes pour être plutôt froides que chaudes. Pour trente Brebis, par exemple, il les veut longues d'environ vingt pieds, & hautes de neuf ou dix. Il y demande même des fenêtres & des lucarnes, ou quelqu'autre ouverture propre au renouvellement de l'air.

Pareillement il y a des précautions à prendre ſur les endroits où on les mène paître. Nous avons déjà obſervé que les côteaux & les plaines élevées au-deſſus

des collines étoient les lieux qui leur convenoient le mieux, & qu'il falloit éviter de les mener paître dans les endroits bas, humides & marécageux.

Nous ajouterons ici qu'il est bon de choisir pour le matin & le soir les expositions favorables, pour les mettre à l'abri de la grande ardeur & de la chaleur du soleil. Les bruyeres séches, où il y a un peu de bois, conviennent beaucoup.

Précautions dans l'usage des alimens.

Dangers de la rosée.

Mais c'est principalement dans la maniere de nourrir les Moutons, qu'on peut trouver les moyens de les préserver de la pourriture. Il ne faut pas les faire paître dans la rosée, qui contient, sur-tout dans les cantons bas & humides, des principes qui accélerent la pourriture. Si on expose au soleil un vase rempli de rosée, & couvert de maniere que les rayons du soleil puissent agir à travers le couvercle, & échauffer la matiere ; elle devient comme une colle légére & répand une odeur alkaline, putride, très-désagréable, & absolument semblable à celle du sperme ani-

mal, gardé & évaporé jusqu'à consistance d'opiat.

Il est vrai que les bêtes, qui commencent à vieillir & qu'on veut engraisser, demandent un traitement différent de celui des autres, & qu'on doit en faire un troupeau séparé en été. Celles-ci doivent être menées aux champs avant le lever du soleil, afin de leur faire paître l'herbe humide & chargée de rosée. On leur donne aussi du sel, pour les exciter à boire, & on les mene le soir sur les quatre heures dans les pacages les plus frais & les plus humides. Et ces soins continués pendant deux ou trois mois suffisent pour les engraisser autant qu'ils peuvent l'être. Mais alors il faut s'en défaire, parce qu'ils périroient infailliblement de pourriture ; le point principal consiste donc à sçavoir retarder par les précautions convenables, la disposition que ces animaux ont à se charger d'une graisse qui leur devient funeste.

Vertus du sel.

Le sel est salutaire aux Brebis. On cesse de leur en donner deux ou trois jours après qu'elles ont été couvertes, parce que son usage continuel, ainsi,

que des autres nourritures chaudes, ne manque pas de les faire avorter. Il est fort utile à celles qu'on veut engraisser, parce qu'il les excite à boire. Il corrige donc l'excessive humidité dans les mauvaises saisons, lorsqu'il est donné modérément. On doit le recommander surtout dans cette Province, où cette denrée est à vil prix. Je préférerois le sel gris au sel blanc. La partie terreuse, avec laquelle il est combiné, a une certaine astriction favorable aux indications que l'on se propose ici. Elle fixe davantage l'action du sel, & le rend moins caustique.

Vertus des plantes odoriférantes.

Il seroit utile de faire recueillir dans les endroits élevés du serpolet & d'autres herbes odoriférantes, qu'on mêleroit parmi les alimens. Il y a des cantons dans le Haut-Boulonnois, tels que les collines au-dessus de Neufchatel, en allant vers *le Faux*, où ces plantes croissent & s'élevent beaucoup, & couvrent des terreins considérables. Personne n'ignore que ces herbes donnent beaucoup de saveur à la chair du Mouton, & remédient par conséquent à cette fadeur & insipidité, qui sont des

ſuites néceſſaires de la maladie dont nous traitons.

Toutes les pailles ſont propres à la nourriture des Moutons. Les Gens de la campagne connoiſſent aſſez ſans qu'on leur indique, celles qui doivent être préférées. M. Haſtfer prétend encore que toutes ſortes de feuilles d'arbres peuvent nourrir le Mouton, même celles des ſapins, en y mêlant un peu de foin. On peut donc aſſaiſonner la nourriture du Mouton en beaucoup de manieres; & il y a lieu d'eſpérer quelque ſuccès dans les tentatives qui ſe préſentent en grand nombre.

Vertus des différentes feuilles d'arbres, qui peuvent entrer dans la nourriture des Moutons.

Toutes les parties du chêne ont une qualité aſtringente. On ſçait que ſon écorce ſert à tanner les cuirs, & par conſéquent à les préſerver de la corruption. Ses feuilles ſeront un aliment qui ſervira en même tems de remede.

Les feuilles de bouleau ſont eſtimées pour l'hydropiſie, & conviennent par conſéquent dans cette maladie. Les Allemands & les Anglois font

grand cas des baies de geniévre dans les maladies peſtilentielles.

L'écorce & les feuilles de ſaule ont une qualité rafraîchiſſante & aſtringente.

On eſtime les baies du ſorbier dans l'hydropiſie. Le chevre-feuille échauffe & deſſéche beaucoupC'eſt un fort diurétique. Il eſt propre à déſoppiler la rate, & paroît encore convenable.

Le viorne deſſéche & reſſerre. Les feuilles de prunier ſauvage, ainſi que ſon fruit & ſon écorce, ont la même vertu.

L'écorce de la racine de l'aune noir qui porte des baies, eſt un violent purgatif, & fort utile dans l'hydropiſie.

Les feuilles de nerprun, celles des différentes eſpeces de ronces peuvent être auſſi employées avec ſuccès. La racine, les feuilles & l'écorce de l'orme ſont aſtringentes & déterſives. La ſemence de frêne miſe en poudre, eſt un excellent remede pour l'ictere & l'hydropiſie.

Les feuilles de tilleul ſont deſſiccatives.

Le genêt chaſſe les ſéroſités, tant par le vomiſſement, que par les ſelles & les urines. On en fait un grand uſage

dans les obstructions du foie, de la rate & du mésentere. On ne peut trop recommander cet arbrisseau dans le cas dont il s'agit.

En général toutes les feuilles d'un goût austere & d'un tissu ferme & solide, semblent propres à corriger l'intempérie qui domine dans cette maladie, en desséchant la trop grande humidité & réprimant les progrès de la pourriture. Mais il ne faut point attendre que la maladie ait jetté de trop profondes racines. Ainsi on doit commencer dès l'été, qui est la saison où les arbres sont couverts de feuilles à en faire un emploi convenable, lorsqu'on a lieu de craindre les funestes effets des saisons trop pourrissantes.

Transplantation du troupeau.

Malgré toutes ces précautions, il est visible que lorsqu'on pourra dépayser le troupeau qui habite dans des endroits bas & humides, en le faisant passer dans le voisinage des dunes ou sur des collines crétacées, il est visible, dis-je, que cette transplantation est plus sûre que toutes les attentions qu'on pourroit prendre sur les lieux. Encore ne faudroit-il point attendre que cette mala-

die fût déclarée. Nos Laboureurs, qui voient des retours ſi fréquens de mortalité dans leurs troupeaux, peuvent tirer de juſtes conjectures ſur ces fâcheux événemens. Un hyver doux & pluvieux, ſuivi de quelque ſemaines de froid & de ſécherеſſe au printemps, & tout-à-coup des pluies, des vents méridionaux, & ſur-tout des orages fréquens avec tonnerre, & des chaleurs étouffantes, des inondations, ſont des préſages aſſez certains de mortalité parmi les beſtiaux. Si tout l'été ſe paſſe ainſi, & qu'un automne pluvieux ſuccéde à de telles ſaiſons, que ne doit-on pas craindre? Celui qui ſe trouve alors dans des circonſtances locales, peu avantageuſes, doit ſonger à ſe mettre à l'abri des événemens qui peuvent renverſer ſa fortune.

Médicamens.

Il me reſte à propoſer quelques Médicamens vantés dans les maladies des Moutons. Ce n'eſt point d'après ma propre expérience. Je citerai encore ici M. Haſtfer, qui paroît avoir beaucoup étudié cette matiere. On prend en automne une fourmilliere qu'on met dans un four avec les fourmis, le maſtic, le feuillage & les brins de bois, pour y ſé-

cher ; ensuite on la réduit en une poudre que l'on conserve dans un vaisseau, où il y ait eu du sel, & pour en faire usage, on la mêle avec du sel & de l'avoine. On a trouvé que les brebis guéries par l'usage de cette poudre d'une maladie qui régnoit en 1748, avoient conservé le foie très-sain, tandis que dans les autres ce viscere étoit rempli de cloches d'eau.

Le sel dissous dans de l'urine humaine, sert d'émétique à ces animaux, & l'antimoine ou le soufre mêlé avec de la lie de biere, leur sert de laxatif.

Conclusion.

Telles sont les observations que nous avons cru devoir exposer sous les yeux de nos Agriculteurs. Nous voulons exciter leur industrie & les enhardir à tenter tous les moyens de conserver leurs troupeaux. Le succès répondra à nos espérances, si en envisageant les causes de la mortalité de leurs bestiaux, ils opposent à chacune des méthodes convenables.





LETTRE
A M***
SUR LA MORTALITÉ DES CHIENS,
DANS L'ANNÉE 1763.



E conviens avec vous, M. qu'un Médecin doit faire attention aux maladies des animaux, des quadrupédes sur-tout, dans la classe desquels l'homme est compris. Les mortalités dans les bestiaux servent quelquefois de préludes aux épidémies & aux pestes qui affligent l'espéce humaine (*a*); mais faudra-t-il étendre ses ob-

(*a*) Au siége de Troye, la peste attaqua d'abord les chiens, puis les chevaux, ensuite les hommes. Dans les années 1728 & 1733, presque tous les chevaux furent attaqués dela toux, un mois ou deux avant qu'elle devînt épidémique à Plymouth. *Huxham. obs. de aëre. &c.*

ſer vations ſur tout le régne animal, & tenir un regiſtre exact des ſingularités que les oiſeaux, les poiſſons, les inſectes nous offrent dans le courant d'une conſtitution épidémique ? Le ſilence des grenoüilles, des cigales ou des oies, la muë des oiſeaux, le travail des abeilles, les ravages des chenilles ont-ils des rapports aſſez directs avec les épidémies pour mériter l'attention du Médecin. Simplifions les queſtions déjà trop compliquées. Ce n'eſt pas en ajoûtant de nouvelles inconnues dans une équation, qu'on parvient à trouver la valeur de celle qu'on cherche.

Il en eſt des animaux comme des plantes, parmi leſquelles il s'en trouve qui végétent mieux dans les terreins ſecs que dans les lieux humides; d'autres que la ſéchereſſe fait périr & qui ne peuvent croître que dans l'humidité. On a remarqué que les ſéchereſſes exceſſives ſont pernicieuſes aux Chiens (*a*), mais les beſtiaux expoſés aux injures de l'air, & qui paiſſent l'herbe, ſouffrent davantage des ſaiſons trop pluvieuſes.

(*a*) Silius Italicus, cité par Ramazzini a décrit une conſtitution très-chaude & très-ſéche qui fut fatale aux Chiens avant de ſe faire ſentir aux autres eſpéces.

» De tous les animaux, dit le célé-
» bre auteur de l'histoire générale & par-
» ticuliere (*a*); le Chien est celui dont la
» nature est le plus susceptible d'impres-
» sion, & se modifie le plus aisément
» par les causes morales. Il est aussi de
» tous, celui dont la nature est le plus
» sujette aux variétés & aux altérations
» causées par les influences physiques :
» le tempérament, les facultés, les ha-
» bitudes du corps varient prodigieuse-
» ment, la forme même n'est pas con-
» stante. Delà cette confusion, ce mé-
» lange & cette variété de races si nom-
» breuses, qu'on ne peut en faire l'énu-
» mération. Delà ces différences si mar-
» quées pour la grandeur de la taille, la
» figure du corps, l'allongement du mu-
» zeau, la forme de la tête, la lon-
» gueur & la direction des oreilles &
» de la queue, la couleur, la qualité
» & la quantité du poil.

Galien range le Chien parmi les animaux les plus secs, les plus chauds & les plus maigres (*b*). Il nous dit que sa rate est très noire (*c*); que ses os sont fort durs, moins cependant que ceux de

(*a*) Tom. v. pag. 192.
(*b*) *Gal. 2°. de simpl. med. fat.*
(*c*) *6°. De anat. administ.*

la chevre & de la brebis (*a*); que ſa chair produit des ſucs mélancholiques dans ceux qui en mangent (*b*). Les intempéries qui augmentent les ſucs atrabilaires en quantité & en qualité, ſont donc nuiſibles à cette eſpéce : & telles ſont les conſtitutions *automnales*, dans leſquelles le froid des hyvers & la chaleur des étés ſont exceſſifs & accompagnés l'un & l'autre de ſéchereſſes continuelles.

Le printemps, & la plus grande partie de l'été, en 1762, avoient été fort chauds & fort ſecs; & ce qui eſt rare dans nos cantons, tous les bleds avoient mûris à peu près dans le même temps, & la récolte s'étoit faite de bonne heure. Le dernier mois de l'été & le premier de l'automne furent pluvieux, & de-là juſqu'à la fin de Juin de l'année ſuivante, les froids & la ſéchereſſe ſe ſoutinrent conſtamment. Les pluies furent rares & modiques. Les vents orientaux ou ſeptentrionaux. Vers le ſolſtice d'été (époque de la maladie canine) les vents de midi ayant repris le deſſus, la ſaiſon devint humide & pluvieuſe, & tout l'été ſe paſſa ſans chaleurs.

(*a*) 11°. *De uſu partium.*
(*b*) 3°. *De loco affect.*

La maladie s'eſt montrée depuis le mois de Juillet juſqu'à la fin de l'automne. Le ſymptôme le plus général & le premier, que l'on remarquoit dans ces animaux, étoit une grande foibleſſe qui les faiſoit chanceler en marchant & tomber à chaque pas. La plûpart touſſoient & haletoient. Ils rejettoient par la gueule & les narines des humeurs pituiteuſes & glaireuſes. Leurs yeux étoient éteints, chaſſieux, couverts d'une humeur épaiſſe, & difficile à détacher. Ils tomboient dans une extrême maigreur. Les uns périſſoient en peu de jours; d'autres après plus d'un mois de maladie; quelques-uns moururent ſubitement attaqués de vertiges. A l'ouverture d'un cadavre on trouva un affaiſſement conſidérable au cerveau; le poulmon gâté, & l'eſtomac plein d'humeurs putrides d'une odeur inſupportable.

Cette maladie ne s'eſt pas bornée à une ſeule ville, à une ſeule province; elle s'eſt étendue à des diſtances conſidérables, & a fait beaucoup de ravages. J'ignore la marche qu'elle a ſuivie & les lieux où elle s'eſt manifeſtée d'abord. Elle attira mon attention, dès qu'elle parut dans cette ville. Mais je ne me propoſois nullement d'en écrire, & je

ne penſois pas qu'elle vous ſerviroit d'occaſion pour réveiller les prétentions de Sydenham, dont vous paroiſſez avoir adopté le ſyſtême.

Vous convenez que c'eſt dans l'air & non dans les eaux ou dans les aliments qu'il faut chercher les principes de cette maladie à cauſe de la différence des lieux où elle a régné, & du différent genre de vie des animaux qui en ont été attaqués. Vous êtes porté à croire que les aſtres ont verſé ſur notre atmoſphére des influences, qui, ſans nuire aux autres eſpéces de quadrupédes, ont été peſtilentielles à la race canine. Mais avez-vous peſé, calculé la puiſſance des ſaiſons, qui ont précédé & vû naître la maladie? Avez-vous déterminé la part qu'elles avoient dans cet événement & reconnu leur inſuffiſance? Commencez par la démontrer, & donnez enſuite carriere à votre imagination. Voyons au moins juſqu'où peut nous mener la maniere de raiſonner des anciens en pareilles matieres. Je vais d'abord vous rappeller certains points de doctrine élémentaires en fait d'épidémies, qui peuvent répandre de la lumiere ſur le ſujet que nous traitons.

Le printemps, ſuivant les anciens,

augmente la partie rouge ou le ſang dans nos corps ; l'été, l'humeur bilieuſe ; l'automne, la mélancholie ; l'hyver, la pituite. Ces principes ſont établis dans le livre de la nature humaine ſur des preuves ſimples & démonſtratives. Vous pouvez y avoir recours. Il y eſt dit que chacune de ces humeurs augmente ou diminue à proportion de la chaleur, de la froidure, de la ſéchereſſe & de l'humidité des ſaiſons ; que dans les conſtitutions annuelles, tantôt l'hyver fait la plus forte impreſſion, tantôt le printemps, quelque fois l'été, d'autres fois l'automne ; que les maladies d'été ceſſent en hyver & réciproquement celles de l'hyver en été.

Lorſque l'hyver arrive, dit Hippocrate, la bile ſe réfroidit ou diminue par l'abondance des pluies & la longueur des nuits. Durant le printemps, s'il eſt doux & modéré, les cerveaux ſe purgent de la pituite accumulée pendant l'hyver. Mais s'il eſt froid & *boréal* (*a*), l'humeur pituiteuſe reſte ſous une forme *concrete* ; & lorſque les vents de ſud ſoufflent en été & amenent des pluies, la fonte des humeurs ne peut

(*a*) Il eſt difficile de rendre autrement l'expreſſion d'Hippocrate.

manquer de cauſer des maladies : delà viennent les flux & les hydropiſies, qu'on obſerve après un printemps froid & précédé d'un hyver doux & pluvieux.

D'après ces principes je demande : ſi le froid & la ſéchereſſe ont regné tant dans l'hyver que dans le printemps, & même dans la plus grande partie de l'automne qui les a précédés, (c'eſt le cas où nous nous ſommes trouvés en 1763;) quelles ſeront les maladies qui doivent paroître durant ces ſaiſons froides & ſéches, ainſi que dans le cours d'un été froid & humide qui vient à leur ſuite. La ſéchereſſe conſtante dans ces trois ſaiſons n'a pû produire la même pituite qui doit ſa naiſſance tant à la fréquence des pluies qu'à la longueur des nuits. Les cerveaux ont dû conſerver une ſorte de *concrétion*. Ils n'ont point été purgés en temps convenable, car l'humeur produite doit avoir les qualités de l'atmoſphére. Elle doit être froide & ſéche; épaiſſe & de difficile coction, & telles ſont les qualités de l'humeur atrabilaire.

Nous ne pouvions donc manquer d'obſerver durant cette longue ſéchereſſe quantité de maladies cauſées par la mélancholie, des flux hémorrhoï-

daux, des vomiſſemens noirs, des flux noirs, des démences, des cancers (*a*), des pleuréſies, des péripneumonies atrabilaires, ſur-tout dans les campagnes, des toux convulſives parmi les enfans & même dans les autres âges. Toutes ces maladies devoient être longues & d'un jugement difficile. Et telles furent effectivement les maladies régnantes dans les ſix premiers mois de l'année 1763.

Dans la conſtitution froide & ſéche de l'année 1741, obſervée à Modene par *Ramazzini*, ainſi que dans celle de 1740, qui a été décrite par le docteur Huxham à Plymouth, les maladies de poitrine régnoient. On trouva à Modene dans la plûpart des cadavres des polypes formés dans le cœur ou dans l'aorte : & le ſang qu'on tiroit, prenoit une conſiſtance polypeuſe. A Plymouth le ſang étoit plus épais & plus tenace qu'il n'eſt ordinairement. Il étoit abſolument comme de la glu. *Horum ſanguis extractus merum ferè gluten refert* (*b*). Le froid

(*a*) Ces maladies firent de grands progrès dans les femmes qui en étoient déjà attaquées & ſe déclarerent dans pluſieurs autres.

(*b*) *Huxham obſerv. de aëre ann. 1740.*

& la ſécheresse, lorſqu'ils ſont exceſſifs & qu'ils durent trop long-temps condenſent le ſang & le dépouillent de ſes parties les plus ſubtiles & les plus actives. On voit déjà l'accord des principes & des obſervations des modernes avec la doctrine d'Hippocrate. La raiſon de cette condenſation paroît ſenſible par les effets connus du froid qui rapproche toutes les parties des corps & les reduit à un moindre volume. Mais ces notions générales de phyſique ne ſuffiſent pas pour expliquer les dérangemens produits dans l'œconomie animale par des intempéries exceſſives en froidure & en ſécheresse. Il faut avoir recours à des effets plus immédiats obſervés dans les animaux. Hippocrate nous enſeigne que les conſtitutions *boréales* tant générales que particulieres conſtipent les corps, arrêtent les déjections; d'où réſulte un état pléthorique & une irruption ou regorgement ſur les viſceres qui réſiſtent le moins. La pléthore doit s'accroître en raiſon directe de la voracité de l'animal, & en raiſon inverſe de ſa tranſpiration & des pertes qu'il fait par les autres conduits. Mais puiſque la portion la plus tenue & la plus ſubtile s'évapore, dès que la rigidité des fibres s'affoiblira par l'ac-

tion des vents méridionaux & de l'humidité, l'animal se trouvera surchargé d'humeurs grossieres qui, en se décomposant, s'écouleront & produiront diverses maladies selon les visceres qu'elles affecteront. On conçoit qu'alors la dissolution succéde à l'accumulation, la foiblesse à la tension, la phthisie à la pléthore; ainsi les funestes effets des saisons immodérées ne se manifestent pas toujours sous le régne de l'intempérie; souvent les corps succombent, lorsque les causes externes viennent à cesser. Appliquez ces principes. Le Chien est sec & nerveux, il ne sue point, il mange beaucoup. » Sa sécheresse est telle que » l'eau lui est encore plus nécessaire que » la nourriture. Il boit souvent & abondamment. On croit même vulgairement que, lorsqu'il manque d'eau pendant long-temps, il devient enragé. » La constipation du ventre lui est ordinaire. Il paroît faire des efforts & » souffrir toutes les fois qu'il rend les » excrémens, non, comme le dit Aristote, parce que les intestins deviennent plus étroits en approchant de l'anus; (dans le Chien comme dans les » autres animaux, les gros boyaux s'élargissent toujours de plus en plus) mais

» à cauſe de la ſéchereſſe de ſon tem-
» pérament. *Hiſt. natur.*

J'ai dit qu'Hippocrate attribue aux conſtitutions *boréales*, tant générales que particulieres (*a*), la conſtipation du ventre : & c'eſt le ſeul effet commun rapporté dans le cinquiéme & dans le quinziéme aphoriſmes de la troiſiéme ſection. Il eſt important de comparer & de bien peſer les énoncés de ces deux aphoriſmes pour comprendre quels ſont les principaux reſſorts des conſtitutions; & comment les vents ſeptentrionaux & méridionaux compoſent un duumvirat, qui, par des effets diamétralement oppoſés, forment la chaîne des maladies épidémiques. Parcourez toutes les affections rapportées dans la troiſiéme conſtitution, ſi vous voulez voir des exemples du regorgement des humeurs cauſé par les conſtitutions *boréales*. D'un autre côté la conſtitution du troiſiéme livre vous offrira un tableau de maladies produites par la diſſolution & la dégénération. Je n'entrerai dans aucun détail, pour expliquer les léſions que peut

(*a*) Il faut entendre ici par conſtitutions générales, celles qui comprennent une année ou pluſieurs ſaiſons. Les conſtitutions particulieres ſont d'un ou de pluſieurs jours.

recevoir chaque viſcere par la conſtipation ou le relâchement exceſſif (*a*). Il eſt inutile de rebattre des choſes aſſez connues.

Les Chiens ont réſiſté dans cette province tant qu'ont duré les vents orientaux & ſeptentrionaux. Les ſucs, qui s'accumuloient journellement, étoient encore maîtriſés par la réſiſtance des vaiſſeaux, ſoutenue du reſſort extérieur de l'air. Mais lorſque ce ſecours vint à ceſſer, l'humeur ne pouvant point s'aſſimiler, dégénéra, devint virulente, s'écoula dans différentes capacités & porta par-tout le déſordre & la deſtruction.

Ariſtote (*b*) obſerve que les Chiens ſont ſujets à trois maladies, l'angine, la goutte & la rage : que l'angine les tue, que l'hydrophobie produit en eux la manie ou la fureur; & que la plûpart de ceux que la goutte attaque en périſſent. La maladie dont il s'agit a des rapports à l'angine. Dans les exercices violents, les courſes du Chien, les flui-

(*a*) Il ne s'agit point ici d'une conſtipation abſolue, mais d'une ſimple diminution qui perſévere trop long-temps.

(*b*) Hiſt. des animaux. liv. viij. chap. xxij.

des gonflés , raréfiés ſe portent à la gueule ; la langue s'allonge, eſt pendante pour faciliter le paſſage de l'air qui doit tempérer l'effervefcence du ſang. Les maladies propres à ſe terminer par la ſueur dans les autres eſpéces de quadrupédes produiſent l'angine dans le Chien par une ſuite de ſa conſtitution.

Dans l'eſpéce humaine ne voyons-nous pas que les maladies d'hyver dans leſquelles la ſueur eſt plus rare, ſont preſque toutes accompagnées de toux, d'expectoration, ſouvent d'angine, qui diſparoiſſent aux approches de l'été, lorſque la chaleur de la ſaiſon ouvre les pores & augmente la tranſpiration ? La maladie canine n'eſt donc point un phénomene rare, mais un accident commun parmi les Chiens, qui n'a dû nous ſurprendre que par le grand nombre des animaux qui en ont été attaqués.

Vous m'objectez que les mortalités dans les Chiens ſont très-rares & les années ſéches aſſez fréquentes; & ſuivant mes principes, dites-vous, cette maladie devroit ſe reproduire plus ſouvent.

Je viens de vous faire obſerver que la

maladie en queſtion eſt plus commune qu'on ne penſe. J'ajouterai que dans la deſcription que j'ai donnée des ſaiſons, qui l'ont fait naître, j'ai remonté au printemps & à l'été de l'année 1762, qui furent fort ſecs & fort chauds ; que cette conſtitution ne fut ſéparée d'une autre conſtitution froide & ſéche que par un intervalle de temps aſſez court, pluvieux vers la fin de l'été & au commencement de l'automne ; je vous demande maintenant, ſi cette combinaiſon de ſaiſons ſe répéte aſſez ſouvent, pour en inférer que mon explication eſt vicieuſe.

J'ignore le dégré & la durée de ſéchereſſe néceſſaire pour produire une mortalité dans l'eſpéce canine. Il eſt très-difficile de prédire les événemens dépendans des intempéries de l'air, tant dans le régne animal, que dans le régne végétal. Quelque ſoin qu'on apporte dans l'évaluation des cauſes qui concourrent, on ne peut fixer la part de chacune employée dans l'effet commun. Mais doit-on moins reconnoître ces agents tout indéterminés qu'ils ſoient relativement aux effets qu'ils produiſent? Quoiqu'on ne puiſſe annoncer avec certitude la perte de nos moiſſons

après un froid exceſſif, à moins qu'elle ne ſe manifeſte, ignorons-nous, lorſque nos yeux nous en convainquent, qu'il faut en rejetter la cauſe ſur la rigueur de l'hyver ?

Toutes les fois qu'une maladie régnante ne peut être ſuffiſamment expliquée par les ſaiſons précédentes, on doit remonter plus haut & examiner même, s'il eſt néceſſaire, les conſtitutions des années ſupérieures. Hippocrate, dans la conſtitution du IIIe. livre des Epidémiques, avant de décrire les quatre ſaiſons de l'année, déclare que les ſaiſons antérieures avoient été ſéches ; & Galien, expliquant les maladies de la troiſiéme conſtitution, & ne trouvant pas de cauſes ſuffiſantes dans les ſaiſons décrites, ſuppoſe des intempéries antérieures, à l'aide deſquelles il donne des raiſons plauſibles des faits rapportés par Hippocrate.

Vous convenez que les ſucs atrabilaires ont dû augmenter en force & en quantité dans l'eſpéce canine; mais vous ne voyez aucun ſymptôme dans leur maladie qui prouve la dépravation ou l'augmentation de ce ſuc. Je réponds que dans des maladies évidemment cauſées par l'atrabile dans la maladie

noire par exemple, dont nous avons la deſcription dans le livre *des maladies* attribué à Hippocrate, & que j'ai eu occaſion de traiter aſſez ſouvent, les malades rejettent quantité d'humeurs glaireuſes, pituiteuſes, par le vomiſſement & par la ſalivation, & de temps en temps des humeurs virulentes, bilieuſes, érugineuſes, noires par le vomiſſement ſeul. Cet écoulement perpétuel les conduit à un maraſme irrémédiable, quand il eſt accompagné d'une averſion conſtante pour les alimens. La dépravation de l humeur mélancholique eſt donc alors ſuivie ou accompagnée d'une ſécrétion très-abondante des autres humeurs par les glandes ſalivaires.

Perſonne n'ignore que le Chien devient enragé ſans contagion précédente. Mais la rage eſt une eſpéce de mélancholie dont la manie ou la fureur eſt un des principaux ſymptômes; or la fureur eſt produite par l'atrabile qui ſe porte vers le cerveau & en trouble les fonctions. D'où l'on voit que cette humeur ſe déprave dans le Chien plutôt que dans tout autre animal.

Liſter avance que dans l'hydrophobie la ſalive eſt ſeule viciée, & que dans

tous les animaux venimeux, tels que la vipère & le dipſas, le virus ne réſide que dans cette humeur. L'expérience, par laquelle il prétend juger cette queſtion, prouve bien que la ſalive des hydrophobes, ainſi que celle de ces reptiles venimeux eſt un poiſon; mais n'établit point que le poiſon réſide uniquement & primordialement dans la ſalive. Pourquoi l'atrabile devenue virulente n'infecteroit-elle pas les autres humeurs ?

Le poiſon introduit par la morſure d'un animal hydrophobe ne produit pas tout-à-coup des accidens funeſtes. Souvent la bleſſure n'eſt ſuivie d'aucun fâcheux événement. Quelquefois la rage ne ſe manifeſte que pluſieurs mois & même pluſieurs années après. Le tempérament, les ſaiſons, l'âge, le régime concourent à accélérer, retarder, annuller l'hydrophobie. Si nous ſuppoſons que certaines intempéries altérent de la même maniere l'humeur mélancholique, quoique ces cauſes agiſſent en même temps ſur tous ceux qui y ſont expoſés, quelles différences ne devons-nous pas attendre dans les maladies quant à l'époque de leur apparition, le nombre & l'intenſité des ſymptomes ?

Nous trouverons moins ſurprenant que la conſtitution vicieuſe d'une année produiſe dans l'année ſuivante, quoique bien réglée, des maladies qui reparoîtront la ſeconde année & même dans trois années conſécutives, différentes en température. Les dyſſenteries des années 1670, 71 & 72, obſervées par Sydenham, les fiévres pourprées des années 1692, 93 & 94, décrites par Ramazzini, & en général les épidémies qui ſe montrent pendant pluſieurs années conſécutives, n'ont d'autre cauſe matérielle que l'humeur mélancholique, viciée par de fortes & de longues intempéries.

A l'aſpect de ces fiévres ſtationnaires & du retour réglé de certaines maladies en automne, Sydenham a établi des conſtitutions générales, pendant leſquelles il ſuppoſe des exhalaiſons terreſtres ou des émanations céleſtes, ſubſiſtantes auſſi long-temps que les effets qu'il leur attribue; & ſans nous donner l'hiſtoire des ſaiſons qui ont précédé & accompagné ſes conſtitutions, il ſe contente d'aſſurer que quelque peine qu'il ait priſe pour concilier les faits par lui obſervés avec la doctrine des anciens, il n'a pû y parvenir; que dans des an-

nées tout-à-fait ſemblables, il a obſervé des maladies fort différentes, & les mêmes maladies dans des années qui ne ſe reſſembloient pas.

Ramazzini, ſans paroître adopter ouverrement les nouveautés de Sydenham, a voulu étayer ſon ſyſtême par des obſervations détaillées. Il a pris ſoin de décrire fort au long les ſaiſons qui précédoient & accompagnoient les maladies; & nous a fourni des moyens de juger, ſi les effets repondent aux cauſes.

Dans ſa diſſertation ſur les conſtitutions des années 1692, 93 & 94, il rapporte que durant ces trois années qui n'eurent aucune reſſemblance entr'elles quant à l'état des ſaiſons, il régna à Modene une fiévre pourprée qui fit beaucoup de ravages. L'année 1692, dont le printemps fut l'époque de cette maladie, n'offre que des ſaiſons bien réglées : l'année 1693 fut déſordonnée dans toutes ſes ſaiſons, l'hyver ayant été trop doux, le printemps froid & humide, l'été exceſſivement humide, & l'automne très-ſec & très-chaud : enfin l'année 1694 fut fort ſéche dans les quatre ſaiſons, excepté depuis l'équinoxe du printemps juſqu'au commencement d'avril; l'hyver d'ailleurs fut très-froid &

les chaleurs de l'été immodérées. Pendant ces trois années, comme je viens de le dire, il régna à Modene une fiévre pourprée, que le printemps faisoit revivre chaque année ; qui dans l'été déposoit sa pourpre (pour me servir de l'expression de Ramazzini) sans changer de caractere ; & qui reprenoit tout son extérieur, lorsque les chaleurs avoient cessé. Voilà un argument pressantcontre la doctrine des qualités sensibles ; & comment le concilier avec ce passage de Galien? » Lorsque les saisons sont bien ré» glées, il n'y a ni peste ni épidémie ; » mais seulement des maladies qui dé» pendent du régime *(a)* «. Ramazzini présente ces objections dans tout leur jour ; il finit néanmoins par attribuer aux vents de midi tous les maux de cette constitution. Cependant on ne voit pas que dans l'année 1692, qui fut légitime dans toutes ses saisons, les vents méridionaux aient été dominants. Il n'en étoit pas de même des années 1693 & 94 ; mais les causes doivent être antérieures aux effets, & les intempéries de ces deux dernieres années pouvoient tout au plus entretenir

(*a*) Comment. sur les Épid.

l'épidémie

l'épidémie commencée dans l'année précédente.

Il étoit donc ſenſible qu'il falloit remonter plus haut pour trouver les ſources de l'épidémie, & examiner ſi l'année 1691 n'y avoit pas donné lieu. Heureuſement le même Ramazzini nous a laiſſé la deſcription, tant des ſaiſons que des maladies de cette année qui fut mémorable par une ſéchereſſe exceſſive & conſtante, par le froid immodéré de l'hyver & les chaleurs énormes de l'été. Elle fut glorieuſe & lucrative aux Médecins, dit cet auteur, à cauſe du grand nombre des maladies & des ſuccès du traitement. Mais la malignité & les ravages de la petite vérole en automne rabattirent beaucoup de leurs prétentions.

Ainſi l'année 1691 portoit un caractere *automnal*, s'il eſt permis de ſe ſervir de cette expreſſion; & ce caractere commença à ſe manifeſter dans l'automne, comme il arriva dans la troiſiéme conſtitution de l'iſle de Thaſe, qui étoit d'une température automnale. L'hyver ſuivant, qui fut légitime, ne pouvoit qu'aſſoupir & rallentir les humeurs, dont la tendance étoit marquée vers la circonférence, puiſque la petite vérole

dominoit à la fin de l'automne ; il étoit donc nécessaire qu'au printemps, qui fut doux & tempéré, les effets résultants des saisons de l'année précédente parussent dans tout leur jour. » Au printemps » se voient les manies, les mélancho- » lies, les épilepsies, les hémorrha- » gies, & toute sorte de floresсence à la » peau *, parceque le corps se purge des » humeurs vicieuses ». *Profundum corporis expurgatur vitiosis humoribus à partibus principalibus ad cutem pervenientibus* †. Non que cette saison produise des humeurs vicieuses, lorsqu'elle est bien réglée, comme étoit celle de 1692, au rapport de Ramazzini, elle préserve au contraire de maladies, en séparant les impuretés du sang. Les fievres pourprées du printemps de 1692 annonçoient donc suffisamment qu'il étoit resté dans les corps des germes vicieux, qui devoient leur origine aux années précédentes.

L'éruption cessoit dans les chaleurs de l'été & reparoissoit vers le lever d'Arcturus, disparoissoit de rechef aux premiers froids : & ces retours réglés furent observés pendant trois années

* Aphor. sect. iij.
† Comment. de Gal.

consécutives. Il y a des maladies communes au printemps & à l'automne. Telles sont celles qui dépendent des mouvemens de l'humeur mélancholique. Ces maladies se font voir dans l'une & l'autre saison. Voyez les Aphorismes 20me & 22me de la troisiéme section.

Dans les fiévres pourprées, l'éruption seule décidoit du sort du malade. Il étoit absolument nécessaire que les péticules qui paroissoient d'abord au cou, au dos & à la poitrine, s'étendissent jusqu'aux doigts du pied, dans le temps que celles du cou & de la poitrine se dissipoient. Sans cette condition la mort étoit inévitable. Elle étoit pareillement certaine, lorsque les péticules paroissoient de trop bonne heure, c'est-à-dire, avant le quatriéme ou le septiéme jour. Il ne se faisoit aucune crise, ni par les urines, ni par les sueurs, ni par aucune des autres voies, par lesquelles la nature a coutume d'expulser l'humeur morbifique. L'apparition des péticules, leur expansion par tout le corps, & leur disparition insensible décidoient absolument du sort du malade. Qui ne reconnoît à ces traits les principaux caractères de l'humeur atra-

bilaire ? On en doutera moins en lisant que la dysenterie parut à la suite de ces fievres dans l'automne de l'année 1693; & que toutes les maladies sporadiques qui régnerent dans cette constitution, étoient des maladies cholériques en été & des fiévres erratiques & quartes en automne.

Je crois avoir montré que de longues & fortes intempéries peuvent influer sur deux ou trois années consécutives & produire une épidémie intermittente, telle que celle qui fut observée à Modene dans les années 1692, 93 & 94. Si vous me demandez, pourquoi dans toutes les constitutions qui ressemblent à celle de l'année 1691, quant aux intempéries de l'air, on ne trouve pas les mêmes ressemblances dans les maladies, je réponds qu'on ne doit pas chercher des ressemblances exactes là, où ce seroit le plus grand hazard d'en trouver ? Quel dégré de similitude a-t-on droit d'exiger dans des maladies qui paroissent la même année ou dans des années semblables, dans des lieux, dont le sol, la situation, les eaux, les alimens, & par conséquent les mœurs, les formes des habitans & leurs tempéramens varient de tant de manieres ?

C'eſt cet article qu'il faut régler avant de porter un jugement ſur la doctrine des anciens; car le dégré de reſſemblance une fois établi, il eſt de toute néceſſité que les obſervations s'accordent. Or, ces limites de ſimilitude ſont propoſées dans la troiſiéme ſection des Aphoriſmes, & les quatre conſtitutions nous en donnent des exemples.

Je le répete, c'eſt l'appareil des maladies qui nous en impoſe: & cet appareil eſt rarement dans les limites de la ſimilitude. Il y a des épidémies bilieuſes, pituiteuſes, mélancholiques, mixtes. Nous pouvons aſſez juger de l'humeur ou des humeurs qui péchent, & rendre raiſon des phénomenes eſſentiels: mais nous ignorons toutes les circonſtances néceſſaires à la production des épidémies revêtues de certaines formes, & comment les prévoir?

L'hiſtoire fait mention de pluſieurs mortalités qui ont détruit la plus grande partie du genre humain & dépeuplé la terre. Ces terribles cataſtrophes ne pouvoient être imputées aux altérations des ſaiſons. Il falloit recourir à des agents plus généraux. Fernel * croit ne devoir attribuer ces prodiges qu'aux configu-

* *De abditis rer. cauſis. lib. ij. Cap. xiij.*

rations céleftes. Sydenham ne veut pas décider fi la conftitution des aftres ou les exhalaifons funeftes produifent les épidémies. Boerhaave penfe que la variété inexplicable des exhalaifons y a plus de part. Sylvius Delboë recherche avec beaucoup de fubtilité la nature des fels mis en mouvement par les vents méridionaux & feptentrionaux, & prétend éclaircir la doctrine des anciens par les acides qui viennent du nord, & les alkalis volatils, qui viennent du midi. Toutes ces opinions portent avec elles des caractères de ftérilité. Il faut des dogmes qui fervent à l'art. Fernel & tous les grands hommes que je viens de citer, reconnoiffent une puiffance quelconque dans les faifons. Aucun d'eux n'a nié les faits rapportés dans les Epidémiques. Ils ont tous refpecté la doctrine enfeignée dans la iij fect. des Aphorifmes. Elle ne leur a pas paru fuffifante : mais elle n'en eft pas moins le feul guide qui puiffe diriger nos pas dans ce dédale obfcur. C'eft une lumiere qui n'a pas toute la clarté qu'on pourroit défirer. Mais où en ferions-nous fi elle étoit éteinte ?

Plus les caufes qui concourrent à la production des épidémies font chan-

geantes & inégales, plus il eſt difficile d'appercevoir leur influence particuliere. Il étoit ſans doute plus commode dans les vaſtes plaines de l'Aſie, où le ſol, les ſaiſons & par conſéquent les tempéramens ont beaucoup de reſſemblance, d'établir les loix que ſuivent les épidémies. La Gréce étoit auſſi plus propre à ce genre d'obſervations que notre partie occidentale de l'Europe, où regne la plus grande diſſemblance tant dans le moral que dans le phyſique, où l'infection & la contagion dans les grandes villes altérent la ſimplicité originelle des maladies, & prêtent des forces aux cauſes météorologiques. Cependant s'il s'agiſſoit de recommencer les obſervations & d'établir des propoſitions élémentaires ſur cette partie de la Médecine, penſez-vous qu'on trouveroit des réſultats différents de ceux de la iij. ſect. des Aphoriſmes? Peſez-les avec la plus grande attention. Voyez de quelle maniere Galien a traité ce ſujet d'après tous les commentateurs qui l'avoient précédé. Que Tozzi ait prétendu que ſes propres obſervations n'étoient point d'accord avec un ou deux aphoriſmes, qu'en peut-on conclure? Ramazzini a remarqué dans les années

1692, 1693 & 1694, qu'après la pleine Lune & jusqu'à la nouvelle, les maladies étoient beaucoup plus fâcheuses, & qu'ensuite leur fureur se ralentissoit; que pendant une éclipse de Lune, arrivée dans l'année 1693, la plûpart des malades, attaqués de l'épidémie, avoient expiré. Ces événemens singuliers nous apprennent qu'outre les causes manifestes, on doit soupçonner un agent dont la maniere est impénétrable. Faudra-t-il donc renoncer à tout espoir & abandonner même les ressources qui nous restent, parceque nos vœux ne peuvent être entiérement satisfaits? Suivons plutôt les traces du père de la Médecine dans sa maniere d'observer & d'écrire les constitutions, & rappellons-nous ce que dit Galien de la Médecine Hippocratique. *Si quid eorum quæ scribuntur ad exercitationem referre tentaveris, prima autem te experientia fefellerit, non propterea statim desperaveris, quasi id assequi non possis: neque à meditatione recedas, priusquàm sæpissimè in eâdem exercitatione perstiteris.*

Il y a des régles dont on ne doit pas s'écarter dans la description des saisons. Il y en a pareillement qui déterminent celle des maladies. On les trouve dans

les Épidémiques d'Hippocrate. Il est aisé de statuer sur le caractère dominant des saisons. Le témoignage de nos sens suffit. La direction des vents, leur force, leur durée, le froid & le chaud, la sécheresse & l'humidité n'éxigent qu'une attention médiocre. Il nous est peu important de calculer le dégrés précis de ces qualités de l'air. Sçachons seulement comparer l'état ou la constitution actuelle avec cette même constitution dans l'ordre légitime. Si une saison est partagée en plusieurs parties de température différente, on peut les décrire chacune en particulier. Vous trouvez dans les Épidémiques des exemples pour tous ces différens cas.

Mais pour juger sainement des épidémies, il faut en outre bien approfondir la méthode d'Hippocrate dans ses descriptions nosologiques. Dans chaque constitution il y a une ou deux maladies principales qu'on peut regarder comme composées des maladies simples de la constitution. Si on ne s'occupe que de ces seules maladies, on manque l'occasion d'appercevoir l'harmonie qui régne dans toute la constitution. Il faut donc embrasser tous les genres & voir ce qu'ils ont de commun & en quoi ils

diffèrent de leur nature propre ; & c'eſt ainſi qu'on établit les caractères généraux. Chaque ſaiſon a ſes maladies. Vous en avez le détail dans la iij. ſect. des Aphoriſmes. Voyez quelle eſt la teneur de toutes ces maladies pendant la conſtitution, quant à leur époque, au nombre des malades, aux ſymptômes principaux, aux jours de criſes, & ſurtout aux jugemens. En un mot voyez comment les maladies diffèrent en plus ou en moins de leur idée ou conſtitution légitime, & vous parviendrez à connoître le caractère ou les caractères des maladies de l'année.

Linnæus dit dans quelqu'endroit de ſes ouvrages qu'il eſpere de plus grands progrès d'un botaniſte qui commence par ſuppoſer que toutes les plantes ſont ſemblables, que de celui qui ſe figure d'abord qu'elles n'ont aucune reſſemblance entr'elles. Il en eſt de même dans l'étude des fiévres épidémiques. La nomenclature a contribué beaucoup à les obſcurcir. On ſuppoſe des différences ſpécifiques dans des maladies qui portent des noms différents, relativement à certains accidens qui ne changent pas l'eſpéce. N'admettons point d'autres genres de fievres épidémiques que ceux

qui ont été établis par Hippocrate. Fixons ensuite les objets que nous devons considérer dans ces fievres, & la maniere de les considérer. La division en ardentes & continues renferme ces maladies dans toute leur étendue. Les ardentes, auxquelles Hippocrate a joint les phrénétiques, comprennent tout ce que les fiévres ont de plus aigu. Dans les continues qui renferment les hémitritées & les phthisies, les efforts de la nature sont plus rallentis & se font à plus de reprises. Dans les premiéres, l'humeur morbifique plus active gagne les parties supérieures. Dans les autres elle est plus lourde, plus froide & plus réfractaire; l'orgasme n'est pas si sensible. Dans les unes la violence des crises est plus à craindre; dans les autres, le défaut des crises est plus commun. Enfin les fiévres ardentes & continues contrastent & donnent une division adéquate des fievres épidémiques.

La plûpart des Médecins qui ont donné des observations sur les maladies épidémiques se sont fort étendus sur le traitement, & ont fait un grand étalage de thérapeutique & de matiere médicale. Mais si on prend la peine d'examiner ces méthodes, on y retrouve les mêmes vi-

ces qui se rencontrent dans leurs descriptions. Prétend-t-on que les maladies dont on propose de nouvelles curations soient différentes de celles que les anciens ont connues. C'est une erreur dans laquelle est tombé Sydenham & dont le docteur Freind l'a relevé. Si ces maladies ont existé dans tous les temps, la méthode de les traiter est fort ancienne. Hippocrate n'a pas dit un mot du traitement des maladies décrites dans ses quatre constitutions, parce que, la maladie supposée connue, la curation l'est aussi.

Quel fruit peut-on donc retirer, me direz-vous, de l'étude des constitutions ? Hippocrate ou le plus ancien de ses commentateurs vous répond, » appliquez-vous à bien connoître la con» stitution des saisons & la nature de la » maladie ; les avantages communs de » la constitution & de la maladie, & » leurs communs désavantages ; parmi » les maladies qu'elle produit, sçachez » distinguer celles qui sont longues de » celles qui sont de courte durée, celles » qui sont bénignes de celles qui sont » funestes. Observez en outre l'ordre » des jours critiques. « Vous sçavez, par exemple, que les continues d'Hippocra-

te & les hémitritées régnent principalement dans les conſtitutions froides & humides, qu'elles ſont plus longues, plus dangereuſes & plus difficiles à juger, plus ſujettes aux rechûtes, aux flux de ventre & à différentes métaſtaſes que dans les conſtitutions ſéches, qu'alors les ardentes & phrénétiques, les tierces, doubles-tierces ſont plus rares, plus bénignes, moins ſujettes au délire & aux hémorrhagies du nez. La conſtitution étant donnée, vous connoîtrez donc facilement les avantages & les déſavantages communs de la maladie ſuppoſée pareillement connue & de la conſtitution. Si vous comparez entr'elles les fiévres ardentes, les hémitritées, les continues, les phthiſies des quatre conſtitutions, vous reconnoîtrez que les maladies de même nom diffèrent conſidérablement ſuivant le caractère des conſtitutions; qu'elles ſont élevées à des dégrés ſupérieurs, ou abaiſſés à des dégrés inférieurs, relativement à l'idée moyenne que nous donnent les auteurs de pathologie. Vous ſçaurez donc diſcerner ſi la maladie eſt une production naturelle de la conſtitution ou ſi elle eſt d'un caractère oppoſé, d'autant plus que l'âge, le tempérament, ainſi que les oc-

casions qui ont précédé, étant supposés connus, on peut voir au premier coup d'œil si ces quantités sont positives ou négatives dans le problême.

La durée des maladies, leur mortalité ou leur bénignité peuvent également s'apprécier au moyen de toutes ces données, sçavoir de la nature de la maladie, de la constitution des saisons, de l'âge, du tempérament, du régime du malade. On sçait quelles sont les constitutions qui produisent des maladies longues ou de peu de durée, & quelles sont ces maladies. On connoît aussi les signes funestes & les signes favorables des maladies des constitutions. Le concours ou l'opposition, les dégrés superie urs ou inférieurs des données, font connoître le danger. J'avoue que cette sorte de calcul demande beaucoup d'exercice & de sagacité, les élémens qu'on emploie ne pouvant être suffisamment déterminés quant à leur valeur & à leurs effets dans les diverses combinaisons qui se présentent. Hippocrate ne nous dit pas que cette méthode soit d'une pratique aisée & d'un succès certain, il avance simplement qu'on se trompe moins en la suivant & que les erreurs sont légeres. C'est une métho-

de d'approximation où le plus habile & le plus exercé approche le plus près du but.

» Vous connoîtrez par ce moyen l'or-
» dre des jours critiques. Vous sçaurez
» quels sont ceux dont vous devez en-
» treprendre la curation, le temps con-
» venable d'administrer les remedes &
» les alimens, & le choix que vous en
» devez faire.

Si quid novisti rectius, istis
Candidus imperti; si non, his utere mecum.
Horat.

A Boulogne, ce 15 Septembre 1764.

F I N.

TABLE DES MATIERES.

SECONDE PARTIE.

HISTOIRES TIRÉES DU TROISIÉME LIVRE des Épidémiques.

Fin de la Table des matieres.





